



Las Vegas parano

Hunter S. Thompson

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Hunter S. Thompson

Las Vegas parano



folio

LAS VEGAS PARANO

Une équipée sauvage au cœur du rêve américain

PAR

HUNTER S. THOMPSON

Traduit de l'américain par Philippe MIKRIAMMOS

10/18

« Domaine étranger » dirigé par Jean-Claude Zylberstein

La première édition française a paru en 1977
aux Éditions Henri Veyrier.

Titre original : *Fear and Loathing in Las Vegas*

© Hunter S. Thompson, 1971.

©Union Générale d'Éditions, 1994, pour la présente édition.

ISBN 2-264-01988-3

A Bob Geiger, pour des raisons qu'il n'est point besoin d'expliquer
ici – et à Bob Dylan, pour *Mister Tambourine Man*.

« Celui qui se fait bête se débarrasse de la douleur d'être homme. »

Dr Johnson

PREMIERE PARTIE

Nous étions quelque part dans le coin de Barstow aux abords du désert quand les drogues ont commencé à nous travailler. Je me souviens que j'ai dit quelque chose du genre : « Je me sens la tête un peu vide ; tu ferais peut-être mieux de prendre le volant... » Puis tout d'un coup il y a eu un énorme grondement tout autour de nous, et le ciel était emplí de choses ressemblant à de gigantesques chauves-souris qui fondaient et piquaient sur la voiture avec des cris perçants, tandis que nous foncions sur Las Vegas, capote baissée à 160 et des poussières. Et il y avait une voix qui hurlait : « Doux Jésus ! Mais d'où sortent ces satanés oiseaux ? »

Et puis le calme est revenu. Mon avocat avait retiré sa chemise et s'aspergeait la poitrine de bière pour faciliter le processus de bronzage. « Qu'est-ce qui te prend de gueuler comme ça ? » grommela-t-il en fixant vers le soleil ses yeux fermés que recouvraient des lunettes fumées espagnoles couvre-tout. « Te tracasse pas, lui dis-je ; c'est ton tour de conduire. » J'écrasai le frein et rangeai la Great Red Shark contre le talus bordant l'autoroute. Pas la peine de lui parler des chauves-souris, me suis-je dit ; ce pauvre couillon ne va pas tarder à les voir venir.

Il était presque midi, et il nous restait pas loin de deux cents kilomètres à faire. Partis comme ça, il allait falloir qu'on avale du pneu enragé. Je savais qu'on allait pas tarder à être aussi déglingués l'un que l'autre ; mais il n'était pas question qu'on fasse demi-tour, et on n'avait pas le temps de se reposer. Faudrait tenir jusqu'au bout. Les réservations de presse pour le fantastique Mint 400 étaient déjà ouvertes, et il fallait absolument qu'on arrive avant quatre heures pour avoir droit à une suite insonorisée. C'était un luxueux magazine de sport new-yorkais qui s'était occupé de nos réservations, ainsi que de cette énorme Chevrolet décapotable rouge fraîchement louée sur Sunset Strip[1]... et après tout, j'étais journaliste de métier, j'étais donc dans l'obligation de *couvrir* l'événement, vaille que vaille.

Les rédacteurs m'avaient également donné trois cents dollars en liquide que nous avions déjà presque entièrement dépensés pour acheter des drogues extrêmement dangereuses. Le coffre de la voiture ressemblait à un labo ambulante de la brigade des stupéfiants : nous avions deux sacoches d'herbe, soixante-quinze pastilles de mescaline, cinq feuilles d'acide-buvard carabiné, une demi-salière de cocaïne, et une galaxie complète et multicolore de remontants, tranquillisants, hurlants, désopilants... sans oublier un litre de tequila, un litre de rhum, un carton de Budweiser, un demi-litre d'éther pur et deux douzaines d'ampoules de nitrite d'amyle.

On s'était levé ce gentil petit arsenal la veille au soir, en courant frénétiquement aux quatre coins du district de Los Angeles – de Topanga à Watts, on a raflé tout ce qui nous tombait sous la main. C'est pas qu'on avait *besoin* de tout ça pour notre petit voyage, mais une fois qu'on commence sérieusement une collection de drogues, on a tendance à vouloir la pousser jusqu'au bout.

La seule chose qui m'inquiétait vraiment, c'est l'éther. Il n'est rien au monde de plus désemparé et de plus irresponsable et de plus dépravé qu'un homme qui est dans l'éther jusqu'aux mirettes. Or, je me doutais bien qu'on ne tarderait pas à passer à cette saleté – dès la prochaine station-service, probablement. Nous avions goûté presque tout le reste, et ma foi ! l'heure était venue de se renifler un bon coup d'éther. Après, on ferait les cent soixante bornes qui nous restaient dans un abominable état d'abrutissement entrecoupé de spasmes et de coulées de bave. La seule façon de rester éveillé à l'éther, c'est de s'envoyer un tas d'amyles – pas tout d'un seul coup, mais régulièrement, juste assez pour pas bouger du 140 en traversant Barstow.

« Ça, c'est la seule manière de voyager, mon pote », déclara mon avocat. Il se pencha pour augmenter le volume de la radio, marmonnant de concert avec la section rythmique ou fredonnant les paroles : « Il a suffi d'un clin d'œil, doux Jésus... L'a suffi d'un clin d'œil... »

Bougre d'andouille ! Attends un peu de voir ces satanées chauves-souris, et tu vas en faire, un drôle de clin d'œil ! D'ailleurs, j'entendais à peine la radio... écroulé tout au bout du siège et aux prises avec un magnétophone qui sortait « Sympathy for the Devil » à plein volume. Nous n'avions que cette seule bande, alors nous la passions et la repassions sans interruption, pour faire un contrepoint dément à la radio. Et aussi pour maintenir notre allure sur la route. Une vitesse constante est bonne pour la consommation d'essence – et il faut croire que ça nous paraissait important sur le coup. Et comment ! Dans ce genre de voyage, il faut absolument veiller à la consommation d'essence. Il faut éviter d'accélérer avec des cahots brusques qui entraînent le sang à l'arrière de la tête.

Mon avocat aperçut l'auto-stoppeur bien avant moi. « On va prendre ce garçon », déclara-t-il ; et avant que j'aie pu rassembler mes objections, il s'était arrêté et le pauvre même arrivait à la voiture en courant avec un sourire large comme la figure et s'exclamant : « Nom d'un chien ! C'est la première fois que je monte dans une décapotable !

— Pas possible ! fis-je ; je suis sûr que tu n'y tenais plus, hein ? »

Le même opina ardemment tandis que nous repartions en trombe.

« Nous sommes tes amis, s'écria mon avocat ; on n'est pas pareils que les autres. »

Oh, Seigneur, pensai-je ; ça y est, il débloque. « Je ne veux plus rien entendre de la sorte, coupai-je sèchement ; sans ça, je te colle les sangsues. » Il me fit une grimace qui pouvait laisser croire qu'il avait compris. Heureusement, il y avait dans la voiture un boucan de tous les diables, entre le vent et la radio et le magnéto, et le petit gars à l'arrière aurait été bien en peine de saisir une seule parole. Et s'il entendait ?

Combien de temps pouvons-nous *tenir* ? me demandais-je. Combien de temps avant que l'un de nous deux se mette à baragouiner et à divaguer devant ce jeune gars ? Que pensera-t-il alors ? C'est dans ce même désert abandonné que la famille Manson avait établi sa dernière résidence connue. Va-t-il avoir la sinistre idée de faire le rapport quand mon avocat va commencer à hurler qu'il voit des chauves-souris et de gigantesques raies-mantas foncer sur la voiture ? Si oui... eh bien il ne nous restera plus qu'à lui couper le sifflet et à l'enterrer quelque part. Parce qu'il va sans dire que nous ne pouvons plus le laisser filer. Il irait immédiatement nous dénoncer à je ne sais quelle organisation-nazie-des-familles-pour-l'application-de-la-loi qui nous traquerait comme des chiens enragés.

Bon sang ! Est-ce que je viens de *dire* ça ? Ou seulement de le penser ? Est-ce que je parlais tout haut ? Est-ce qu'ils m'ont entendu ? Je jetai un coup d'œil sur mon avocat qui semblait n'avoir rien remarqué, yeux rivés sur la route où il faisait filer notre Great Red Shark vers les 180 à l'heure. Pas un bruit sur le siège arrière.

Je ferais peut-être mieux d'avoir un brin de conversation avec ce garçon, me dis-je. Peut-être que si *j'explique* les choses, il se tiendra tranquille.

Mais bien sûr. Je me retournai sur mon siège et lui balançai mon plus beau sourire... tout en admirant la forme de son crâne.

« Au fait, fis-je, il y a un petit truc qu'il faudrait que je t'explique. »

Il me fixait de ses yeux grands ouverts. Entendais-je des grincements de dents ?

« Est-ce que tu m'*entends* ? » gueulai-je.

Il fit oui de la tête.

« Parfait, fis-je ; car je veux que tu saches que nous sommes en route pour Las Vegas dans le but de trouver le Rêve Américain. » Je souris. « C'est pour ça qu'on a loué cette bagnole. C'était la seule manière de s'y prendre. Tu me suis ? »

Il fit encore oui de la tête, mais il y avait de la nervosité dans ses yeux.

« Je veux que tu connaisses toute l'histoire depuis le début, dis-je ; car cette tâche qui nous a été assignée est lourde de menaces – sans écarter des risques personnels considérables... Bon sang, j'avais

complètement oublié ma bière ; t'en veux une ? »

Il fit non de la tête.

« Qu'est-ce que tu dirais d'un peu d'éther, alors ?

— Quoi ?

— Non, rien. Venons-en au principal. Tu vois, il y a à peu près vingt-quatre heures, nous étions assis au Polo Lounge du Beverly Hills Hôtel – dans le patio, bien entendu – et donc on était là sous un palmier lorsqu'un nain en uniforme est venu m'apporter un téléphone rose en me disant : " Je pense que c'est le coup de fil que vous avez attendu tout ce temps, monsieur. " »

Je m'esclaffai en ouvrant une boîte de bière qui recouvrit de mousse tout le siège arrière. Mais je poursuivis : « Eh ben tu sais ? Il avait raison ! Je *m'attendais* à ce qu'on m'appelle, mais je ne savais pas qui m'appellerait. Tu me suis ? »

La face du garçon était maintenant un masque d'ahurissement et de peur sans mélange.

Et je m'enlisai de plus belle : « Je veux que tu comprennes que ce type qui est au volant est mon *avocat* ! Faut pas croire que c'est le premier abruti que j'aurais ramassé sur le Strip. Merde, quoi, suffit de le regarder ! Il ne ressemble ni à toi, ni à moi, pas vrai ? C'est parce qu'il est étranger. Je suis à peu près sûr qu'il vient de Samoa. Mais ça ne nous dérange pas, n'est-ce pas ? Est-ce que t'as des préjugés raciaux ?

— Oh la la, pas du tout ! lâcha-t-il.

— Je m'en doutais bien, dis-je ; car en dépit de sa race, cet homme m'est extrêmement précieux. » Je jetai un coup d'œil vers mon avocat, mais il avait l'esprit ailleurs.

Je bourrais de coups de poing le dos du siège du conducteur. « C'est *important*, nom de Dieu ! C'est une *histoire vraie* ! » La voiture fit une embardée épouvantable, puis se redressa. « Retire tes foutues pattes de mon cou ! » hurla mon avocat. A l'arrière, le même avait l'air de vouloir sauter de la voiture illico et de tenter sa chance ailleurs.

Nos vibrations commençaient à être pourries – mais pourquoi ? Je n'y comprenais rien, j'étais frustré. N'y avait-il donc aucune communication possible dans cette voiture ? Avions-nous donc dégénéré jusqu'au niveau *d'animaux stupides* ?

Parce qu'elle était *vraie*, mon histoire. Ça, j'en étais sûr. Et il me semblait de la plus haute importance pour la *signification* de notre voyage que cela soit absolument clair. Nous étions vraiment restés assis des heures durant dans le Polo Lounge à boire des Singapore Slings avec à côté du mescal et des pousse-bières. Aussi quand le coup de fil arriva, j'étais prêt.

Le Nain s'approcha prudemment de notre table, à ce que je me

souviens, et lorsqu'il me tendit le téléphone rose, j'écoutai simplement, sans rien dire. Puis raccrochant, je regardai de face mon avocat. « C'était le quartier général, lui dis-je ; ils veulent que je parte immédiatement pour Las Vegas, et y contacte un photographe portugais du nom de Lacerda. C'est lui qui nous donnera des précisions. Tout ce que j'ai à faire, c'est de m'installer dans ma suite, et c'est lui qui viendra me chercher. »

Mon avocat ne dit rien pendant un moment, puis il sursauta soudain sur sa chaise. « Ah la vache ! s'exclama-t-il ; je crois que je vois où ils veulent en venir. Voilà une histoire qui va vraiment nous amener des emmerdements ! » Il fit entrer son maillot kaki dans son pantalon à pattes d'éléphant en rayonne blanche et fit venir encore des boissons. « Tu vas sacrément avoir besoin de conseils légaux avant de t'en sortir, déclara-t-il ; et mon premier conseil, c'est que tu dois louer une décapotable très rapide et te tirer de L.A. pendant quarante-huit heures au moins. » Il hocha la tête avec tristesse. « Ça fout par terre ma fin de semaine, parce que naturellement, il faut que je t'accompagne – et puis il faut qu'on s'équipe.

— Pourquoi pas ? fis-je ; si ça vaut la peine de faire ce truc, il faut le faire correctement. Il nous faut du bon équipement et du liquide à gogo – ne serait-ce que pour les drogues et pour un magnétophone supersensible nous permettant de tout enregistrer.

— Et c'est quoi, comme histoire ? demanda-t-il.

— Le Mint 400. C'est la plus riche course hors-circuit de motos et de buggies de l'histoire du sport organisé – un fantastique spectacle en l'honneur de je ne sais quel *grossero* plein aux as du nom de Del Webb, propriétaire du luxueux Mint Hôtel en plein cœur de Las Vegas... en tout cas, c'est ce que dit le communiqué de presse que vient de me lire le correspondant de New York.

— Eh bien, en tant qu'avocat, je te conseille d'acheter une moto. C'est la seule manière de couvrir comme il faut un événement pareil.

— Tu l'as dit ; où pouvons-nous dénicher une Vincent Black Shadow ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une bécane extraordinaire, dis-je. Le nouveau modèle fait quelque chose comme 33 000 cm³, développant une puissance de 200 chevaux au frein à 4000 tours/minute, montée sur un cadre en magnésium équipé de deux sièges en mousse synthétique, pour un poids total au repos de 90 kilos exactement.

— Je crois que c'est ce qui convient pour ce petit manège, dit-il.

— Et comment ! Cette saloperie ne vaut pas grand-chose dans les virages mais en ligne droite, elle laisse l'enfer loin derrière. Elle distance un F-111 jusqu'au décollage.

— Décollage ? Mais peut-on contrôler une cylindrée si élevée ?

— Parfaitement, repris-je. J'appelle New York pour qu'ils nous filent du liquide. »

OÙ IL FAUT ARRACHER
TROIS CENTS DOLLARS
A UNE COCHONNESQUE BONNE FEMME
A BEVERLY HILLS

Le bureau de New York n'avait jamais entendu parler de la Vincent Black Shadow : ils me dirent de m'adresser à l'agence de Los Angeles, qui se trouve en fait à Beverly Hills, à quelques centaines de mètres du Polo Lounge ; mais arrivé là, la femme-pépète refusa de me donner plus de trois cents dollars de liquide. Elle déclara qu'elle n'avait aucune idée de qui je pouvais être, et à ce moment-là, je suais déjà à grosses gouttes. Mon sang est trop épais pour la Californie : je n'ai jamais été capable de m'expliquer correctement sous ce climat. Impossible quand on est trempé de sueur... et qu'on a des yeux hagards injectés de sang et qu'on a les mains qui tremblent.

Alors j'ai pris les trois cents dollars et je me suis tiré. Mon avocat m'attendait dans un bar au coin de la rue. « C'est juste assez pour se payer des noisettes, déclara-t-il ; ce qu'il nous faut, c'est du crédit illimité. »

Je lui assurai que ce serait possible. « Vous êtes tous pareils, vous les gens de Samoa, lui répliquai-je ; vous n'avez aucune foi en l'honnêteté de la culture blanche. Seigneur, il n'y a pas une heure, nous étions assis dans cet infâme établissement de bains, fauchés comme les blés et paralysés pour tout le week-end, et voilà qu'un parfait inconnu appelle de New York pour me dire d'aller à Las Vegas et au diable les frais – puis il m'envoie dans un vague bureau de Beverly Hills où une autre parfaite inconnue me refile trois cents dollars recta sans la moindre raison... je te le dis, mon petit bonhomme, voilà le Rêve Américain en pleine action ! Nous serions des imbéciles de ne pas nous caler sur cette étrange torpille et de ne pas rester en selle jusqu'au bout.

— C'est vrai, fit-il ; il *faut* le faire.

— Absolument, repris-je ; mais avant tout, il nous faut la bagnole. Et après ça, la cocaïne. Et puis après, le magnétophone, avec la musique qu'il faut, ainsi que des liquettes genre Acapulco. » La seule manière de se préparer à un voyage de ce genre, pensais-je, était de s'attifer comme des paons humains et de se laisser aller à la folie, puis de traverser le désert en un long cri aigu et de *couvrir l'événement*. Ne jamais perdre de vue la mission de départ.

Mais au fait, de *quelle* histoire s'agissait-il ? Personne ne s'était

soucié de nous le dire, et il nous faudrait recoller les bouts tout seuls. La Libre Entreprise. Le Rêve Américain. Horatio Alger[2] rendu fou par les drogues à Las Vegas. C'est *maintenant* ou jamais : du pur journalisme à la Gonzo.

Il y avait aussi le facteur psycho-social. De temps à autre, quand votre existence devient trop compliquée et que vous vous sentez encerclé par les petites bêtes fouineuses, le seul remède authentique est de se bourrer des produits chimiques les plus atroces, puis de descendre à tombeau ouvert de Hollywood à Las Vegas. Pour *se relaxer*, pour ainsi dire, au cœur du soleil du désert. On descend la capote, on s'enduit la figure d'une pommade blanche pour bronzer, et on démarre avec la musique à plein volume et un bon demi-litre d'éther.

Nous n'avions eu aucune difficulté pour mettre la main sur les drogues, mais il n'était pas facile de dégoter une voiture et un magnétophone un vendredi à six heures et demie du soir à Hollywood. Je possédais bien une voiture, mais trop petite et trop lente pour le désert. Nous nous installâmes dans un bar polynésien où mon avocat passa dix-sept coups de fil avant de localiser une décapotable ayant la puissance appropriée aussi bien que la couleur convenable.

« Réservez-la-nous, l'entendis-je dire ; on arrive dans une demi-heure pour signer les papiers. » Puis après un silence, il se mit à crier : « Comment ? Mais *bien sûr* que ce monsieur dispose de toutes les facilités de crédit ! Merde alors ! Vous avez une idée à qui vous parlez ? »

« N'écoute pas les sornettes de ces porcs, lui dis-je comme il reposait le récepteur violemment. Maintenant, il nous faut le meilleur équipement sonore. Pas de la babiole. Il nous faut absolument un de ces nouveaux Heliowatts belges avec un micro-canon à déclenchement automatique par la voix pour saisir les conversations dans les voitures que nous croisons. » Encore quelques coups de fil, et nous avons fini par localiser notre matériel dans un magasin à huit kilomètres de là environ. C'était fermé, mais le vendeur dit qu'il attendrait si nous faisons vite. Malheureusement, nous fûmes retardés en cours de route par une Stingray qui écrasa devant nous un piéton dans Sunset Boulevard. Le magasin était fermé quand nous arrivâmes enfin. Il y avait des gens à l'intérieur, mais ils refusèrent de s'approcher de la porte en verre doublé jusqu'à ce qu'on balance dedans quelques coups pour bien nous faire comprendre.

Deux vendeurs se décidèrent enfin à venir à la porte en brandissant des arrache-pneus et nous réussîmes à arranger la vente par une petite fente. Puis ils entrouvrirent la porte juste assez pour pousser précipitamment le matériel dehors, et refermèrent

immédiatement avant de tout reverrouiller. L'un d'eux nous cria par la fente : « Emportez tout ça en vitesse et qu'on ne vous revoie plus ici. »

Mon avocat leur montra le poing. « Nous reviendrons, brailla-t-il ; un de ces jours, je balancerai une bombe dans votre sale magasin ! Il y a votre nom sur le reçu : je trouverai où vous habitez et je foutrai le feu à votre baraque !

« Ça le fera réfléchir un moment, ajouta-t-il en grommelant tandis que nous repartions. Mais de toute façon, ce type est un psychotique paranoïaque ; ils sont faciles à repérer. »

Mais nous eûmes encore des ennuis à l'agence de location de voitures. Après avoir signé tous les papiers, je montai dans la voiture mais en perdis presque complètement le contrôle en allant à reculons vers la pompe à essence. L'agent fit voir tous les signes de l'énervement.

« Dites donc, les gars... euh... vous allez faire *attention* à cette voiture, hein ?

— Mais bien sûr.

— Ah, Dieu merci ! Parce que vous venez juste de descendre à reculons à toute vitesse une butée en ciment de soixante centimètres ! A 70 en marche arrière ! C'est tout juste si vous n'avez pas happé la pompe !

— Il n'y a pas de mal, fis-je ; j'essaye la transmission toujours comme ça. En arrière. Pour les facteurs de tension. »

Pendant ce temps, mon avocat s'affairait à transborder rhum et glace de la Pinto[3] au siège arrière de la décapotable. L'agent l'observait nerveusement.

« Mais dites donc, les gars, vous *buvez* ?

— Pas moi, dis-je.

— Contentez-vous donc de nous faire le plein, lâcha sèchement mon avocat. On est sacrément pressés. On part pour Las Vegas pour une course dans le désert.

— Mais comment ?

— Ne vous en faites pas, dis-je ; nous sommes majeurs et vaccinés. » Je le regardai revisser le bouchon du réservoir, puis j'envoyai la première et nous mis en un coup de volant au milieu de la circulation.

« En voilà encore un qui se fait du mouron, déclara mon avocat ; il se remonte probablement aux amphés.

— Ouais, t'aurais dû lui filer quelques amortissants.

— Ça n'aurait eu aucune action sur un cochon de son espèce. Et puis qu'il aille se faire foutre. On a beaucoup à s'occuper avant de pouvoir prendre la route.

— J'aimerais trouver quelques soutanes à se mettre, dis-je ; Ça pourrait nous rendre quelques services à Las Vegas. »

Mais il n'y avait aucune boutique de déguisements ouverte, et nous n'allions pas dévaliser une église. « Laissons tomber, fit mon avocat ; n'oublie pas qu'il y a beaucoup de flics qui sont des catholiques méchants qui mordent. Peux-tu imaginer ce qu'ils nous feraient si on se faisait arrêter pintés et défoncés, portant des vêtements sacerdotaux volés ? Seigneur, les salauds nous les couperaient !

— T'as raison. Mais sacré bon sang, ne fume pas cette pipe quand on est arrêtés au feu rouge. N'oublie pas qu'on nous voit. »

Il hocha la tête. « Il nous faut un gros narguilé. On le mettrait par terre, hors de vue. Si on nous voyait, les gens penseraient qu'on respire de l'oxygène.

Nous passâmes le reste de la soirée à rassembler tout le matériel et à charger la voiture. Puis nous avalâmes la mescaline avant d'aller nous baigner dans l'océan. Aux environs du point du jour, nous prîmes le petit déjeuner dans un café de Malibu, puis traversâmes très prudemment la ville pour plonger sur la Pasadena Freeway, voilée de brume, droit sur l'est.

D'ÉTRANGES MÉDICAMENTS EN PLEIN DÉSERT... CRISE DE CONFIANCE

Je suis encore vaguement hanté par le fait que notre autostoppeur avait fait remarquer que c'était la première fois qu'il montait dans une décapotable. Alors quoi ! voilà ce pauvre corniaud qui vit dans un univers de décapotables qui lui filent sous le nez sans interruption sur les autoroutes, et il n'est même pas *monté* dans une seule ! Ça me donnait l'impression d'être le roi Farouk. Je fus tenté de dire à mon avocat qu'il s'arrête dans le premier aéroport, et qu'on arrange un contrat de droit civil le plus simple nous permettant de faire simplement cadeau de la bagnole à ce malheureux schnoque. Quelque chose comme : « Tiens, signe ça et la voiture est à toi. » On lui file les clés et puis on se sert de la carte de crédit pour s'envoyer un petit coup de jet jusque Miami où on louerait une autre décapotable énorme et rouge sang pour descendre à sauts de puce les récifs de Floride jusque Key West^[4] et là échanger la bagnole contre un bateau. Ne pas arrêter.

Mais cette idée démente m'est vite passée. Ça n'aurait servi à rien de coincer cet inoffensif marmot – et de toute façon, j'avais des projets avec cette bagnole. Ce n'est pas sans impatience que j'attendais de faire un peu d'esbroufe à Las Vegas avec mon tacot. Peut-être faire un brin de course sérieusement en plein milieu de la circulation dans le Strip : se mettre aux feux qui se trouvent devant le Flamingo et crier aux automobilistes :

« Eh, dites donc, bande de tantouzes et de rats péteux ! Quand cette foutue loupiote va passer au vert, je vais faire passer la pédale d'accélération à travers le plancher et je vais envoyer dinguer dans le fossé chacun d'entre vous car vous n'êtes que des demi-portions avec rien dans le ventre ! »

Parfaitement ! Battre ces pourris sur leur propre terrain. Arriver dans un ululement jusqu'au passage piétonnier, la faire patiner et se cabrer, une bouteille de rhum dans une main et écrabouillant le klaxon de l'autre pour noyer la musique... yeux vitreux dilatés par la démence qui dépassent d'une minuscule paire de lunettes noires de loubard à monture en or, en train de beugler n'importe quel charabia... un pochard authentiquement *dangereux* qui empeste l'éther et la psychose terminale. Faire monter le moulin jusqu'à la haute fréquence, le faire chialer jusqu'à ce que les pièces claquent des dents,

tout en attendant que les feux changent...

C'est pas souvent qu'on a une occasion pareille ! Secouer cette bande de tartignols jusqu'à ce qu'ils n'aient plus une seule larme dans le siphon. Les vieux éléphants se traînent jusque dans les collines pour mourir ; les vieux Américains vont sur l'autoroute et conduisent jusqu'à l'agonie.

Mais notre voyage à nous n'était pas pareil. Il s'agissait de faire dûment valoir tous les traits corrects et francs et honnêtes de notre pays. Il s'agissait de saluer physiquement et en beauté les fantastiques *possibilités* de vie dans ce pays – mais seulement pour ceux qui ont vraiment du mordant. Et c'est pas les canines qui nous manquaient.

En dépit de son handicap racial, mon avocat comprenait bien cette idée, mais c'est notre stoppeur qui était un peu dur à dégeler. Il *affirmait* comprendre, mais je voyais dans ses yeux qu'il ne pigeait pas. Il me mentait.

La voiture vira tout d'un coup et s'arrêta en glissant sur les gravillons. Je fus projeté contre le tableau de bord. Mon avocat était effondré sur le volant. « Qu'est-ce qui ne va pas ? gueulai-je. On ne peut pas s'arrêter *ici* : on est en terre-chauve-souris !

— Mon cœur, gémit-il ; où est le médicament ?

— Ah oui, fis-je, le médicament, bien sûr, le voilà. » Je pris les amyles dans le sac de voyage. Le gosse avait l'air pétrifié. « T'en fais pas, lui dis-je ; cet homme a un cœur malade – angine de poitrine. Mais nous avons de quoi le soigner. Oui, voilà. » Je sortis quatre amyles de la boîte en fer et en tendis deux à mon avocat, qui s'en cassa un immédiatement sous le nez, et je fis de même.

Il renifla un long coup puis retomba en arrière sur son siège, braquant son regard en plein sur le soleil. « Mets la musique plus fort, nom de Dieu ! cria-t-il. J'ai l'impression d'avoir un alligator à la place du cœur !

« Du volume ! De la clarté ! Des basses ! Des basses, que je te dis ! » Il battait de ses bras nus vers le ciel. « Il y a quelque chose qui cloche, ou quoi ? On est quand même pas des petites vieilles ! »

Je mis toute la gomme à la radio et au magnéto. « Tu n'es qu'un salaud d'homme d'affaires véreux qui brasse des turpitudes, répliquai-je. Surveille ton langage ! Tu causes à un journaliste diplômé ! »

Il riait de manière démente. « Mais, Bon Dieu, qu'est-ce qu'on fout dans ce désert ? hurlait-il. Que quelqu'un appelle la police ! Au secours ! »

« Fais pas attention à cet animal, dis-je au stoppeur. Le médicament lui fait trop d'effet. En fait, nous sommes *tous les deux* journalistes diplômés, et nous allons à Las Vegas pour couvrir l'événement le plus important de notre génération. » Puis je me mis à

rire...

Plié en deux, mon avocat se retourna vers le stoppeur. « La vérité, c'est qu'on va à Vegas pour buter un gros de la came du nom de Henry le Sauvage. Je le connais depuis plusieurs années, mais il nous a arnaqués – et tu sais bien ce que ça veut dire, pas vrai ? »

J'aurais bien aimé qu'il boucle sa grande gueule, mais le rire nous rendait l'un comme l'autre totalement impuissants. C'est vrai, Bon Dieu ! Qu'est-ce que nous foutions dans ce désert alors que nous avions tous deux le cœur malade ?

« Henry le Sauvage a lâché le morceau ! grogna mon avocat à l'adresse du gosse toujours sur le siège arrière. On va lui arracher les bronches !

— Et les bouffer, laissai-je échapper. Ce fumier ne va pas s'en sortir comme ça ! Qu'est-ce qui se passe dans ce pays, pour qu'un journaliste diplômé comme moi se fasse rouler par un moins-que-rien de son espèce ? »

Pas de réponse. Mon avocat était en train de se renifler l'autre amyle, tandis que le gosse escaladait l'arrière de la voiture, se laissant descendre sur le coffre. « Merci pour le bout de chemin, hurla-t-il ; merci *beaucoup*. Je vous *aime* bien, les gars. Ne vous en faites surtout pas pour moi ! » Il atterrit sur l'asphalte et repartit au sprint vers Baker. En plein désert, pas un arbre en vue.

« Attends un peu, lui braillai-je ; reviens boire une bière. » Mais il faut croire qu'il ne m'entendit pas. La musique était très forte, et il s'éloignait de nous à belle allure.

« Bon débarras, s'écria mon avocat ; c'est un vrai dingo qui nous était tombé dessus. Ce garçon me rendait nerveux. T'as vu ses *yeux* ? » Il n'avait pas arrêté de rire. « Seigneur, ajouta-t-il, on a là du bon médicament ! »

J'ouvris la portière et fis le tour de la bagnole pour prendre le volant. « Pousse-toi, fis-je ; je vais conduire. Il faut qu'on soit sortis de Californie avant que le gosse ait trouvé un flic.

— Déconne pas, ça va lui prendre des heures. Il est à des centaines de kilomètres de tout.

— Nous aussi, dis-je.

— Si on faisait demi-tour et qu'on retourne au Polo Lounge ? Ils ne nous chercheraient jamais là. »

Je ne répondis pas ! « Ouvre la téquila », lui criai-je car le vent s'était remis à hurler. J'écrasai l'accélérateur et la voiture s'élança sur l'autoroute. Peu après, il se pencha vers moi avec une carte à la main. « Il y a un peu plus loin un endroit qui s'appelle les Sources de Mescal. En tant qu'avocat, je te conseille de t'y arrêter, qu'on fasse un petit plongeon. »

Je fis non de la tête. « Il est absolument impératif que nous

arrivions au Mint Hôtel avant la clôture des réservations de presse. Sans ça, on serait sans doute obligés de payer notre suite. »

Il dit en opinant : « Mais en tout cas, laissons tomber ces conneries de Rêve Américain. Ce qui *compte*, c'est le Grand Rêve Samoën. » Il farfouillait dans le sac de voyage. « Je crois qu'il est plus que temps de se mâcher un bout de buvard. Cette mescaline de Prisunic ne me fait plus aucun effet depuis un bon moment, et je ne crois pas que je puisse supporter davantage l'odeur de cette saloperie d'éther.

— *Moi*, j'aime ça, fis-je ; on devrait en imbiber une serviette qu'on mettrait sur le plancher juste sous l'accélérateur, comme ça les vapeurs me baigneraient le visage jusqu'à Las Vegas. »

Tandis qu'il retournait la cassette, la radio bramait : « Pouvoir au Peuple – illico ! » L'hymne politique de John Lennon, enregistré avec dix ans de retard. « Ce lamentable crétin aurait dû rester là où il était, déclara mon avocat ; les petits cons de son espèce foutent tout par terre s'ils essayent de se prendre au sérieux.

— Puisque tu parles de sérieux, je crois qu'il est bien temps d'envoyer éther et cocaïne.

— Compte pas sur l'éther, dit-il ; gardons-le pour arroser la moquette de notre suite. Mais en attendant, prends donc ce demi-buvard d'acide. T'as qu'à le mâchonner comme un chewing-gum. »

Je pris le buvard et le mangeai. A présent, mon avocat tripatait la salière qui contenait la cocaïne... l'ouvrait... en renversait partout... puis se mettait à crier en agitant ses pattes en l'air, tandis que notre belle poudre blanche s'envolait par-dessus l'autoroute et le désert. Un petit déglisseur très coûteux qui partait en tourbillon au-dessus de la Great Red Shark. « Oh, nom de Dieu ! gémit-il ; t'as vu ce que le Seigneur vient de nous faire ?

— Le Seigneur mon cul ! m'écriai-je. C'est *toi* qui viens de faire ça ! T'es qu'une pourriture d'agent de la brigade des Stup ! J'ai bien vu comment tu t'y es pris dès le début, sale dégueulasse !

— Fais attention à ce que tu racontes », déclara-t-il. Et voilà qu'il me pointait soudain sous le nez un énorme magnum. 357 noir. Un de ces coïts Pythons à canon court et barillet en biseau. « C'est pas les vautours qui manquent par ici ; ils ne te laisseront pas un brin de viande sur les os d'ici le lever du jour.

— Sale pute, lui dis-je ; je te ferai transformer en viande hachée quand on arrivera à Las Vegas. Tu vas voir ce que va faire le Gang de la Drogue quand je vais me ramener avec un agent de la Stup de Samoa !

— Ils nous tueront tous les deux, fit-il ; Henry le Sauvage me connaît. Eh merde, je suis ton *avocat* ! » Il éclata d'un rire dément. « T'es bourré d'acide, connard. Ce sera un sacré miracle si on arrive à

l'hôtel et qu'on prend notre suite avant que tu soies transformé en un animal cinglé. Tu te sens prêt à ça ? A prendre une suite dans un hôtel de Vegas sous un faux nom et avec l'intention de commettre une supercherie de première tout en ayant la caboche remplie d'acide ? » Il rigolait de nouveau, puis pencha la tête vers la salière en enfilant dedans un billet de vingt dollars roulé très fin pour se sniffer ce qui restait de la poudre.

« On en a encore pour combien avant d'arriver ? demandai-je.

— Encore une demi-heure peut-être, répliqua-t-il ; en tant qu'avocat, je te conseille de conduire le pied au plancher. »

Las Vegas était au bout de la route. Je voyais se profiler l'horizon des hôtels et des boîtes à travers le voile de brume bleue qui montait du sol du désert ; le Sahara, le Landmark, l'Americana et le sinistre Thunderbird – un massif de rectangles gris sortant des cactus dans le lointain.

Une demi-heure. Ce serait tout juste. L'objectif était la grosse tour du Mint Hôtel, en ville – et si nous n'y arrivions pas avant d'avoir complètement perdu les pédales, on trouverait toujours de quoi se loger à la prison fédérale du Nevada, à Carson City. J'y avais déjà été une fois, mais seulement pour bavarder avec les prisonniers – et je ne trouvais aucune raison de vouloir y retourner. Nous n'avions donc pas le choix : il faudrait garder la face, et au diable les hallus ! Se fader tout le charabia officiel, faire mettre la voiture au garage de l'hôtel, se farcir l'employé de la réception, s'occuper du chasseur, signer pour avoir les passes de presse – le tout à la gomme, totalement illégal, une supercherie au toupet, mais évidemment il faudrait en passer par là.

TUEZ LE CORPS ET LA TÊTE MOURRA.

Cette phrase apparaîtrait dans mon carnet pour une raison inconnue. Peut-être en rapport avec Joe Frazier. Est-il encore en vie ? Peut-il encore parler ? J'ai assisté à ce combat à Seattle – atrocement déglingué, à quatre rangées environ derrière le Gouverneur. Une expérience extrêmement douloureuse sous tous les rapports, la fin irrémédiable des années soixante : Tim Leary prisonnier d'Eldridge Cleaver en Algérie ; Bob Dylan collectionnant les coupures de presse à Greenwich Village ; les deux Kennedy assassinés par des mutants ; Owsley[5] pliant des napperons dans Terminal Island ; et pour finir, Cassius-Ali foutu par terre de son piédestal par un hamburger à pattes, un homme presque à l'agonie. Joe Frazier, tout comme Nixon, avait fini par avoir l'avantage pour des raisons que les gens de mon genre refusent de comprendre – du moins de s'avouer à haute voix.

... Mais nous étions alors dans une autre ère, réduite en cendres depuis belle lurette par les réalités bestiales de ce dégueulasse an de

grâce 1971. Beaucoup de choses avaient changé au cours de ces quelques années. Et je me retrouvais à présent à Las Vegas parce que le rédacteur sportif d'un magazine de luxe m'y avait envoyé dans une Great Red Shark pour une raison que personne ne prétendait connaître. « Allez juste voir ce qui se passe, m'avait-on dit ; on verra ce qu'on en fera... »

Je ne demande pas mieux. Juste voir. Mais quand on a fini par arriver au Mint Hôtel, mon avocat a été incapable de faire face convenablement aux démarches d'inscription. Nous fûmes contraints de faire la queue avec tous les autres gens – chose qui s'avéra du plus difficile dans notre état. Je n'arrêtais pas de me dire : « Reste tranquille, reste calme, ne dis rien... ne parle que quand on t'adressera la parole : nom, qualification et appartenance à quel journal, rien d'autre, ne pense pas à cette drogue terrible, fais semblant qu'il ne se passe rien... »

Il n'est pas de mots pour expliquer la terreur que je ressentis lorsque, en titubant, je parvins enfin au bureau et me mis à balbutier. Toutes mes phrases bien préparées se démantelèrent sous le regard pétrifié par l'irritation de l'employée. « Bien le bonjour, partis-je, je m'appelle... ah, Raoul Duke... oui, *sur la liste*, c'est certain, repas gratuits, sagesse ultime, complètement couvert... hein, pourquoi pas ? Je suis venu avec mon avocat et je sais bien évidemment que son nom à *lui* n'est pas sur la liste, mais il *faut* que nous ayons cette suite, en effet, cet individu est en fait mon *chauffeur*. On a emmené la Red Shark depuis le Strip et l'heure du désert est venue, pas vrai ? Oui. Vous n'avez qu'à vérifier sur la liste et vous verrez bien. Ne vous en faites pas. C'est du combien dans le coin ? Et ensuite ? »

La femme n'avait pas bronché. « Votre chambre n'est pas encore prête, déclara-t-elle ; mais il y a quelqu'un qui vous cherche.

— Oh non ! m'exclamai-je ; mais pourquoi ? Nous n'avons pas encore *fait* quelque chose de mal ! » J'avais les jambes en caoutchouc. Agrippant le bureau, je m'affaissai vers elle tandis qu'elle me tendait une enveloppe que je refusai de prendre. La figure de la femme était en train de *changer* : elle gonflait avec des pulsations... d'horribles bajoues et crocs verts saillaient soudain, une tête de murène ! Venin mortel ! Je fis un bond en arrière et rentrai dans mon avocat, qui m'attrapa le bras et prit ce que la femme tendait. « Je m'en charge, dit-il à la femme murène ; ce garçon a le cœur malade mais j'ai tout ce qu'il faut comme médicaments. Je suis le docteur Gonzo. Préparez notre suite immédiatement. Nous sommes au bar. »

La femme eut un haussement d'épaules tandis qu'il m'emmenait. Dans une ville de cinglés intégraux, personne ne *remarque* un simple tripeur. Nous frayant un passage à travers le hall d'entrée bondé de monde, nous dénichâmes deux escabeaux au bar. Mon avocat

commanda deux *cuba libre* avec une bière et mescal à côté, puis ouvrit l'enveloppe. « Qui c'est, Lacerda ? Il nous attend dans un salon au douzième étage. »

Pas moyen de me souvenir. Lacerda ? Ce nom faisait résonner quelque chose en moi, mais j'étais incapable de me concentrer. Il se passait des choses épouvantables tout autour de nous. Juste à côté de moi, un énorme reptile était en train de croquer le cou d'une femme, la moquette était une vraie éponge tellement elle était imprégnée de sang – impossible de marcher dessus, aucune prise pour le pied. « Fais venir des chaussures de golf, lui murmurai-je ; sans ça, on ne ressortira jamais vivants de ce bar. Tu remarqueras que ces lézards n'ont aucune difficulté pour se déplacer dans cette fange – c'est parce qu'ils ont des *griffes* aux pieds.

— Des lézards ? répondit-il. Si tu trouves qu'on est en danger ici, attends un peu de voir ce qui se passe dans les ascenseurs. » Il enleva ses lunettes de soleil brésiliennes et je vis qu'il avait pleuré. Il reprit : « Je viens de monter voir le Lacerda en question. Je lui ai dit que nous savions ce qu'il traficotait. Il *prétend* être photographe, mais quand j'ai parlé de Henry le Sauvage... ben, ça a suffi ; il a paniqué. Je l'ai bien vu dans ses yeux. Il sait qu'on l'a à l'œil.

— Est-ce qu'il se rend compte que nous avons des gros calibres ?

— Non. Mais je lui ai dit qu'on avait une Vincent Black Shadow. Il a eu une sacrée trouille.

— Très bien, fis-je. Mais notre chambre ? Et les chaussures de golf ? On est coincés en plein dans un zoo de reptiles ! Et en plus, on donne de la *gnole* à ces maudites bestioles ! Elles ne vont pas tarder à nous mettre en pièces. Seigneur, vise l'état du sol ! As-tu jamais vu tant de sang ? Combien en ont-ils tué *déjà* ? » Je lui montrai un groupe à l'autre bout du bar qui semblait nous dévisager. « Sainte merde, regarde ceux-là là-bas ! Ils nous ont repérés !

— Mais c'est le bureau de presse, fit-il. C'est là qu'il faut signer pour avoir les papiers de presse. Allez, merde, finissons-en avec ces formalités. Tu t'en occupes, et moi je vais voir pour notre chambre. »

MUSIQUE HIDEUSE
 ET COUPS DE FEU EN PAGAILLE...
 TRÈS MAUVAISES VIBRATIONS
 UN SAMEDI SOIR A VEGAS

Ce n'est qu'à la nuit tombante que nous parvînmes à mettre les pieds dans notre suite, et mon avocat appela le service sans tarder pour commander quatre sandwiches club, quatre salades de crevettes, un litre de rhum et neuf pamplemousses frais. « C'est pour les vitamines C, expliqua-t-il ; nous devons en prendre le plus possible. »

J'en fus d'accord. A présent, la boisson commençait à couper l'acide et mes hallucinations étaient redevenues tolérables. Le garçon de service avait bien dans les traits du visage un vague aspect reptilien, mais j'en avais fini de voir d'énormes ptérodactyles patauger dans les couloirs au milieu de mares de sang frais. Le seul problème restant était une gigantesque enseigne au néon à l'extérieur de la fenêtre qui nous bloquait la vue sur les montagnes – des millions de boules de couleurs qui filaient en tout sens selon un tracé extrêmement compliqué, un filigrane d'étranges symboles émettant un fort bourdonnement...

« Regarde dehors, fis-je.

— Pourquoi ?

— Il y a un énorme... engin dans le ciel... une sorte de serpent électrique... qui nous fonce droit dessus.

— Eh bien, tire ! répliqua mon avocat.

— Minute. Je veux étudier ses mœurs. »

Il s'avança jusqu'à l'angle et tira sur la chaîne pour fermer les doubles rideaux. « Écoute, tu vas arrêter de parler de serpents et de sangsues et de lézards et de tout ça. Ça me rend malade.

— T'en fais pas, dis-je.

— *M'en faire ?* Doux Seigneur, mais j'ai failli devenir dingue quand on était au bar. On ne pourra plus y retourner – après la scène que t'as faite au bureau de presse.

— Quelle scène ?

— Espèce de salopard ! Il a suffi que je te laisse seul *trois minutes* ! Tu leur as filé la chiasse tellement tu leur as fait peur ! Faire tourner un épissoir au-dessus des têtes en gueulant après des reptiles ! T'as eu de la chance que je revienne à temps. Ils s'apprêtaient à appeler les flics. Je leur ai raconté que tu étais seulement saoul et que j'allais t'emmener dans ta chambre pour te faire prendre une douche froide.

Bon sang, ils ne nous ont donné les passes de presse que pour être débarrassé de toi. »

Il faisait les cent pas nerveusement. « Bon Dieu, cette scène m'a complètement fait redescendre ! Il me *faut* reprendre quelques drogues. Qu'est-ce que t'as fait de la mescaline ?

— Le sac de voyage », fis-je.

Il ouvrit le sac et s'avala deux pastilles pendant que je mettais le magnéto en route. Il ajouta : « Mais *toi*, tu ne devrais peut-être en avaler qu'une seule. L'acide te travaille encore. »

Je fus d'accord, et dis : « Il faut que nous soyons sur la piste avant qu'il fasse complètement nuit. Mais nous avons le temps de regarder les informations à la télé. On n'a qu'à vider un demi-pamplemousse et se faire un bon petit punch au rhum, et y ajouter un petit buvard peut-être bien... Où est la bagnole ?

— Nous l'avons confié à quelqu'un du parc de stationnement. J'ai le ticket dans ma mallette.

— Quel est le numéro ? Je vais appeler, leur dire qu'ils lavent cette saloperie de tacot, pour enlever toute la poussière.

— Bonne idée, fit-il ; mais il ne put retrouver le ticket.

— Voilà, on est baisés, fis-je. On ne les convaincra jamais de nous donner la voiture sans le reçu. »

Il réfléchit quelques instants, puis prit le téléphone et demanda le garage. « C'est le docteur Gonzo, au 850. Je crois que j'ai perdu le reçu de stationnement de ma décapotable rouge que je vous ai laissée, mais je voudrais que vous laviez la voiture et qu'elle soit prête dans trente minutes. Pouvez-vous m'envoyer un double du reçu ?... Comment ?... Oh !... Eh bien, parfait. » Il raccrocha et saisit la pipe de hasch. « Aucun problème. Le type dit se rappeler de ma tête.

— Ben tiens ! Ils vont probablement avoir un grand filet pour nous tomber dessus quand on se ramènera. »

Il secoua la tête. « En tant qu'avocat, je te conseille de ne pas t'en faire pour *moi*. »

Les informations télé parlaient de l'invasion du Laos – une série de désastres atroces : explosions et débris tordus, humains fuyant de terreur, généraux du Pentagone bafouillant des mensonges insensés. « Arrête cette merde ! s'écria mon avocat. Sortons d'ici ! »

Sage décision. Quelques instants après avoir repris la voiture, mon avocat tomba dans le coma à cause des drogues et brûla un feu rouge sur l'avenue principale avant que j'aie pu reprendre les choses en main. Je le calai sur le siège et pris moi-même le volant... je me sentais bien, très net. Dans la circulation qui nous entourait, je voyais les gens parler et j'aurais voulu entendre ce qu'ils disaient. Tous. Mais le microcanon était dans le coffre et je décidai de l'y laisser. Las Vegas n'est pas le genre de ville où on peut descendre l'avenue principale en

pointant sur les gens un instrument noir en forme de bazooka.

Plus fort, la radio. Plus fort, le magnéto. Regard planté dans le soleil qui se couche. Vitres descendues pour mieux humer le vent frais du désert. Ah oui ! Y'a rien de mieux. Contrôle total à présent. Rouler sur la grande voie de Las Vegas un samedi soir, deux bons vieux pères dans une décapotable rouge sang... défoncés, démontés, déglingués... De Vrais Braves.

Seigneur Dieu ! Qu'est-ce que c'est que cette musique atroce ?
« L'hymne guerrier du lieutenant Calley » :

... et nous marchons sans arrêter... Et quand j'atteins enfin le campement, dans ce pays au-delà du soleil, le commandant en chef me demande...

(Qu'est-ce qu'il t'a demandé, mon gros ?)

... Tes-tu battu ou t'es-tu enfui ?

(et que lui as-tu répondu, mon gros ?)

... Nous n'avons négligé aucun moyen de riposte contre le feu de leurs armes.

Ah non ! Il n'est pas possible qu'on entende ça ! Ça doit être la drogue. Un coup d'œil à mon avocat mais je vis que son regard était perdu dans le ciel et qu'il était depuis longtemps parti dans ce campement au-delà du soleil. Dieu merci, il n'entend pas cette musique, me dis-je. Sinon, il aurait une crise de rage raciste.

La chanson eut la clémence de finir. Mais ma belle humeur était déjà fichue... et voilà que le jus du cactus infernal se mettait de la partie, me plongeant dans une frousse subhumaine tandis que nous arrivions brusquement au virage vers le club de tir du Mint. « 1600 mètres » annonçait le panneau. Mais déjà là, on entendait le crachement aigu des moteurs à deux temps des bécanes qui chauffaient... bientôt suivi, en approchant, d'un bruit d'une autre sorte.

Des coups de feu ! On ne peut pas confondre ces explosions creuses.

J'arrêtai la voiture. Malheur ! Qu'est-ce qui se passe là-bas ? Je remontai toutes les vitres et descendis tout doucement la route de gravier, tout rapetissé derrière le volant... pour voir finalement une douzaine de silhouettes qui pointaient des fusils en l'air et tiraient à intervalles réguliers.

Debout sur une dalle de ciment en plein milieu d'un désert où ne pousse que le prosopis, dans cette petite oasis rabougrie perdue au nord de Vegas, ils étaient agglomérés avec leurs fusils... à une

cinquantaine de mètres d'une maison-blockhaus à un étage qu'ombrageaient à demi dix ou douze arbres et qu'entouraient voitures de police, remorques à bécanes et motos.

Mais bien sûr. Le *club de tir* du Mint ! Ces mabouls ne laissaient rien déranger leur entraînement. Il y avait là une centaine de motocyclistes, de mécaniciens et divers acolytes qui tournaient en rond autour des fosses de réparation, s'inscrivant à la course du lendemain, se descendant oisivement des bières et évaluant les engins des uns et des autres – et au milieu de tout ça, insensibles à tout sauf aux pigeons d'argile qui fusaient des trappes à peu près toutes les cinq secondes, les tireurs qui faisaient immanquablement mouche.

Ma foi ! pourquoi pas ? Le tir apportait un certain rythme – une sorte de partition de basse continue – aux aigus chaotiques des cylindres. Je stationnai la voiture et, y laissant mon avocat dans son coma, me perdis dans la foule.

Je m'achetai une bière et me mis à observer les bécanes qui s'inscrivaient. Beaucoup de Husquavarnas 405, des boules de feu suédoises super-gonflées... ainsi que de nombreuses Yamahas, Kawasakis, quelques Triumphs 500, des Maicos, ici et là une CZ, une Pursang... toutes des bécanes très rapides et super-légères faites pour la gadoue. Pas de pétoires basses sur pattes dans le tas, pas même une moto de sport... ce qui serait comme faire courir notre Great Red Shark dans une compétition de buggies.

C'est peut-être ce que je *devrais* faire, pensai-je. Inscrire mon avocat comme conducteur, puis l'envoyer sur la ligne de départ avec la tête bourrée d'éther et d'acide. Comment se dépatouilleraient-ils ?

Personne n'oserait se lancer sur la piste avec un dingo pareil. Il partirait en tonneau au premier virage et faucherait quatre ou cinq buggies – du vrai kamikaze.

« C'est combien, pour s'inscrire ? demandai-je à l'employé.

— Deux cinquante, répondit-il.

— Et si je vous disais que j'ai une Vincent Black Shadow ? »

Il leva les yeux vers moi, muet, inamical, et je notai qu'il portait à la ceinture un revolver. 38. « Enfin, n'y pensons plus ; de toute façon, mon motard est malade. »

Ses yeux rétrécirent. « Ton motard n'est pas le seul à être malade ici, mon pote.

— Il a un os dans la gorge, dis-je.

— Quoi ? »

Le type enlaidissait à vue d'œil, mais il détourna soudain le regard. Il fixait quelque chose d'autre...

Mon avocat, sans ses lunettes de soleil danoises, sans sa chemise Acapulco... un individu à l'air complètement fou, à moitié à poil et respirant bruyamment.

« Qu'est-ce qui cloche ici ? lâcha-t-il dans un croassement. Ce monsieur est mon client : êtes-vous prêt à affronter les tribunaux ? »

Je l'agrippai par l'épaule et lui fis doucement faire demi-tour. « Ça fait rien, lui dis-je ; c'est la Black Shadow – ils n'en veulent pas.

— Non mais *attends* un peu ! gueula-t-il. Qu'est-ce que ça veut dire, ils n'en *veulent* pas ? As-tu *conclu* quelque chose avec ces sagouins ?

— Sûrement pas, répondis-je en le poussant vers le portail. Mais tu remarqueras que tout le monde est armé. Nous sommes les seuls ici à ne pas avoir d'armes. Est-ce que tu n'entends pas ces *coups de feu* là-bas ? »

Il s'immobilisa, écouta un instant, puis prit tout d'un coup ses jambes à son cou vers la voiture. « Bande de dégénérés ! cria-t-il par-dessus son épaule. Nous reviendrons ! »

Lorsque nous eûmes ramené la Shark sur l'autoroute, il était de nouveau capable de parler. « Mon Dieu mon Dieu ! Comment sommes-nous venus nous fourrer chez ces fanas fadas ? Tirons-nous de cette putain de ville. Ces vermicelles auraient voulu nous *tuer* ! »

CE N'EST PLUS NOUS QUI COUVONS
L'ÉVÉNEMENT, C'EST L'ÉVÉNEMENT QUI NOUS COUVRE...
QUELQUES APERÇUS
DE LA PRESSE EN ACTION

Les coureurs étaient prêts dès l'aube. Joli lever de soleil sur le désert. Très tendu. Mais la course ne commençait qu'à neuf heures, et nous devions donc tuer trois longues heures dans le casino situé à côté des fosses à réparations. Et c'est là que les ennuis ont commencé.

Le bar ouvrait à sept heures. Il y avait également un « service café & petits pains » dans le bunker, mais ceux d'entre nous qui avaient été debout toute la nuit dans des endroits comme le Circus-Circus n'étaient pas d'humeur à avaler du café et des petits pains. C'est des boissons fortes qu'on voulait. Nous étions de fort méchante humeur et nous étions au moins deux cents, c'est pourquoi ils n'ont pas tardé à ouvrir le bar. Et sur le coup de huit heures et demie, les tables de jeu débordaient de monde. La salle n'était que vacarme et gueulements ivrognes.

Un voyou anguleux et entre deux âges portant un T-shirt Harley-Davidson fonça sur le bar en braillant : « Nom de Dieu ! Quel jour on est – samedi ?

— Plutôt dimanche, répliqua quelqu'un.

— Ah ! V'là-t'y pas un coup de vache ! » cria le fonceur H-D à l'adresse de personne en particulier. « Hier soir j'étais chez moi à Long Beach quand quelqu'un a dit que le Mint 400 se courait aujourd'hui, alors j'ai dit à ma bonne femme : " Mec, j'y vais. " » Et le fonceur de rigoler. « Alors elle m'a sorti tout un tas de merdes, vous voyez... et alors j'ai commencé à lui foutre sur la tronche mais alors j'ai pas compris ce qui se passait et deux mecs que j'avais même jamais vus m'ont sorti sur le trottoir en me dérouillant. Crénom ! J'étais abruti tellement ils m'ont cogné. »

Il rigola à nouveau, balançant son histoire sur la foule sans sembler se soucier de savoir si on l'écoutait. Il reprit : « Ah oui alors ! Et puis un des deux mecs me demande : " Où qu'tu vas ? " J'y dis : " Las Vegas, au Mint 400. " Alors ils m'ont filé dix bifetons et m'ont conduit à la gare routière... » Il réfléchit un instant. « Enfin, je *crois* que c'est eux qui m'ont emmené...

« Enfin bref, me v'là. Et je vous le dis, cette putain de nuit a été plutôt longue, mon pote ! Sept heures dans ce foutu bus ! Mais quand je me suis réveillé, il faisait matin et je me retrouvais en plein Vegas et

pendant une minute, je savais vraiment plus qu'est-ce que j'étais venu foutre ici. Tout ce que j'ai pu me dire, c'était : Oh, Bon Dieu, ça recommence – qui c'est qui s'est divorcé de moi, ce coup-ci ? »

Il accepta une cigarette que quelqu'un dans la foule lui offrait, et tout en l'allumant, il avait encore la gueule fendue en deux. « Et puis alors je me suis souvenu que Bon Dieu ! j'étais là pour le Mint 400... eh ben, mon pote, j'avais pas besoin d'en savoir plus. Je te le dis, mon pote, c'est vraiment chouette d'être ici. Et je me fiche pas mal qui va perdre ou gagner, parce que c'est vraiment trop chouette d'être ici avec vous, les gars... »

Personne ne trouva à redire. Nous comprenions tous. Dans certains milieux, le Mint 400 vaut beaucoup beaucoup plus que le Super Bowl, le Kentucky Derby et les Lower Oakland Roller Finals réunis. Car cette course attire une race très particulière, dont notre homme en T-shirt Harley faisait clairement partie.

Le correspondant de *Life* manifestait sa compréhension avec des hochements de tête et il cria au barman : « Versez ce qu'il veut à ce brave ! »

« C'est le moment d'en profiter, fis-je dans un croassement. Et si vous nous en mettiez cinq ? » Je frappai le bar de ma paume en sang. « C'est ça ! Envoyez-nous en dix ! »

« Je prends », cria le type de *Life*. Il était en train de lâcher prise contre le bar et s'enfonçait lentement vers ses genoux, mais n'en continuait pas moins de déclarer avec grande autorité : « Nous vivons là des moments sportifs magiques, qui peuvent ne jamais se reproduire ! » Puis sa voix sembla se briser. « Il m'est arrivé de faire le Triple Crown, marmonna-t-il, mais ça n'avait rien à voir avec ce truc-ci. »

Une femme aux yeux de grenouille lui avait fiévreusement agrippé la ceinture avec ses griffes, et suppliait : « Levez-vous ! Mais relevez-vous, *s'il vous plaît* ! Vous feriez un très bel homme si seulement vous vous *lievez* ! »

Il se mit à rire comme un dément et reprit sèchement : « Écoutez, madame : c'est déjà presque intolérable comme je suis bien foutu ici en bas, mais alors vous perdriez complètement la boule si je me relevais ! »

La femme continua à lui tirer dessus. Ça faisait deux heures qu'elle lui lanternait au coude, et voilà qu'elle poussait son pion. Mais le type de *Life* ne voulait rien savoir et s'enfonçait encore un peu plus dans son divan.

Je détournai le regard. C'était trop atroce. Après tout, nous étions vraiment le dessus du panier de la presse sportive du pays. Et nous étions réunis ici à Las Vegas pour une mission tout à fait particulière :

couvrir le quatrième Mint 400 annuel... et quand on s'embarque dans une affaire comme ça, on ne fait pas les idiots.

Et déjà, avant même que le spectacle se mette à tourner, apparaissaient des signes indiquant que la situation pourrait très bien nous échapper. Car en ce délicieux matin du Nevada, par cette claire aube fraîche montant du désert, tassés comme des sardines dans le bar crasseux d'un blockhaus-salle de jeux baptisé le Club de tir du Mint et situé à une quinzaine de kilomètres hors de Vegas, la course allait commencer... et nous étions dangereusement désorganisés.

Dehors, les dingues faisaient joujou avec leur moto, collaient du ruban adhésif sur les phares, noyaient les fourches sous l'huile, resserraient les boulons un dernier coup (vis de carburateur, écrous divers, etc.)... et sur le coup de neuf heures, les dix premières bécane s'élancèrent. C'était extrêmement excitant et tout le monde sortit voir le départ. Le drapeau s'abaissa et ces dix malheureux lâchèrent l'embrayage et se ruèrent dans le premier virage en formation groupée, avant que l'un d'entre eux (une Husquavarna 405, si je me rappelle bien) prenne la tête. Sous une ovation, le conducteur s'accrocha à sa première place et disparut dans un nuage de poussière.

Quelqu'un déclara : « Et voilà, c'est parti ! Ils repasseront dans une heure et quelque. Retournons au bar. »

Mais pas encore, non. Il y avait encore quelque chose comme cent quatre-vingt-dix bécane à partir, et elles s'élançaient par dix à chaque fois, toutes les deux minutes. Il fut d'abord possible de les voir à une distance de deux cents mètres environ de la ligne de départ. Mais cette visibilité ne dura pas longtemps. La troisième dizaine s'évanouit dans la poussière à moins de cent mètres d'où nous étions... et avant qu'ils aient fait partir les cent premiers (cent *autres* restant à décoller), notre visibilité avait dégringolé à quelque chose comme une quinzaine de mètres. Nous ne voyions pas plus loin que les meules de foin qui se trouvaient tout de suite après les fosses à réparations...

Au-delà de ce point, l'incroyable nuage de fumée qui allait être suspendu sur cette partie du désert pendant les deux jours suivants était déjà formé au plus compact. Aucun d'entre nous ne se rendit compte, sur le coup, que nous n'en verrions pas plus du « Fabuleux Mint 400 »...

A midi, il était devenu difficile de distinguer, du bar-casino, le coin des fosses séparé par une trentaine de mètres et sous un soleil ardent. L'idée de vouloir « couvrir » cette course au sens journalistique traditionnel était une absurdité ; c'était comme vouloir suivre une rencontre de natation dans une piscine olympique emplie de poudre de talc au lieu d'eau. Les entreprises de construction automobile Ford

avaient bien mis à disposition, comme promis, une Ranger avec chauffeur pour la presse, mais après quelques parcours désordonnés à travers le désert – en quête de motos et en trouvant de fait une à l'occasion –, je désertai ce véhicule et, le laissant aux photographes, m'en retournai au bar.

J'avais pourtant la sensation qu'il était temps de passer à une Déchirante Estimation de tout le tintouin. On ne pouvait nier que la course était bien partie. J'avais été le témoin du départ : ça au moins, j'en étais sûr. Mais maintenant ? Louer un hélicoptère ? Réenfourcher la Ranger pourrie ? S'enfoncer au hasard dans ce foutu désert pour *regarder* ces ravagés de motards débouler aux points de contrôle ? Un toutes les treize minutes... ?

Avant dix heures, ils étaient déjà répartis tout le long de la course. Ce n'était d'ailleurs plus une « course » maintenant, mais une épreuve d'endurance. Les seules actions visibles avaient lieu à la ligne départ-arrivée, où de temps à autre un chariot surgissait à toute blinde du nuage de poussière et descendait en titubant de sa meule, que l'équipe d'entretien s'empressait d'emplir d'essence et de relancer sur la piste avec un motard tout frais dessus... pour encore quatre-vingts kilomètres de circuit, pour encore une heure de folie brutale à s'en démonter les rognons, au plus profond de ces terrifiantes limbes de poussière et d'égarement.

Vers les onze heures, je fis un autre tour dans le véhicule de la presse, mais nous ne rencontrâmes en tout et pour tout que deux buggies emplis de ce qui avait l'allure de sous-officiers en retraite venus de San Diego. Ils nous coupèrent la route dans un trou d'eau asséché et demandèrent avec insistance : « Mais où *est* cette foutue course ?

— Stupéfiant ! leur fis-je ; nous aussi, nous sommes de bons patriotes américains comme vous. » Leurs deux buggies étaient couverts de symboles de mauvais augure : des Aigles Féroces tenant des Drapeaux Américains dans leurs serres, un serpent au regard en biais en train de se faire mettre en pièces par une scie circulaire de la couleur de la Bannière Étoilée, tandis qu'un des véhicules avait un engin ressemblant à une mitrailleuse monté sur le siège avant.

Ils se payaient une bonne partie – fonçant simplement comme des dératés à travers le désert et importunant tous ceux qu'ils rencontraient. « Vous êtes de quelle *compagnie*, vous, les gars ? » hurla un d'entre eux. Les moteurs gueulaient aussi, et on s'entendait à peine.

Je hurlai en retour : « La presse sportive. Nous sommes du genre ami-ami – on est des chariots sur commande. »

Sourires incertains.

J'ajoutai en criant : « Si vous cherchez une bonne partie de chasse, vous devriez partir aux trousses de ce fumier de *C.B.S. News*

qui est un peu en avant de nous dans une grosse jeep noire. C'est lui qui a fait *Ces vendus du Pentagone*. »

Deux d'entre eux s'écrièrent en même temps : « Sacré bon sang ! Une jeep noire, vous dites ? »

Ils bondirent en chasse, et nous filâmes sans demander notre reste, rebondissant entre les rochers et les cactus rabougris comme sur une pelouse métallique. La bière que j'avais dans la main s'envola et, après avoir touché le plafond, vint s'étaler sur mes cuisses et me tremper l'entrejambe de mousse chaude.

Je dis au conducteur : « Vous êtes viré. Ramenez-moi aux fosses. »

Je considérai qu'il était temps de se poser un moment – pour méditer cette mission pourrie et trouver un moyen d'y faire face. Lacerda tenait absolument à Tout Couvrir. Il voulait se relancer dans la tempête de poussière et continuer des essais avec des combinaisons inconnues de film et d'objectif qui perceraient peut-être cette infâme bouillie.

« Joe », notre conducteur, était d'accord. Il ne s'appelait pas vraiment Joe, mais nous avions reçu des instructions pour l'appeler comme ça. J'avais parlé au patron de chez Ford la veille au soir, qui avait déclaré lorsqu'il mentionna le conducteur qu'il nous assignait : « Son vrai nom est Steve, mais vous devez l'appeler Joe.

— Pourquoi pas ? fis-je ; nous l'appellerons de tous les noms, s'il veut. Que dites-vous de " Zoom " ?

— Pas question, reprit le type de Ford ; il faut que ce soit Joe. »

Lacerda fut d'accord, et vers midi il repartit en plein désert, en compagnie de notre chauffeur, Joe. Quant à moi, je revins au casino-bar-blockhaus connu en fait sous le nom de Club de tir du Mint, et je me mis là à boire copieusement, penser copieusement, et prendre de copieuses notes...

SOIRÉE EN VILLE...
AFFRONTLEMENT AU DESERT INN...
NARCOTIQUES FRÉNÉTIQUES
AU CIRCUS-CIRCUS

Samedi minuit... Mes souvenirs de cette nuit sont extrêmement brumeux. Je n'ai pour seuls repères qu'une poignée de cartes de keno[6] et de napperons, entièrement recouverts d'un gribouillis de notes. L'une d'elles porte : « Dénicher le type de Ford, exiger une Land-Rover afin d'observer la course... des photos?... Lacerda/appeler... pourquoi pas un hélicoptère?... Attraper le bigophone, mettre le paquet sur ces enculés... hurler fortement. »

En voilà une autre : « Réclame dans Paradise Boulevard – « Monokini midi-minuit »... du sexe de troisième division comparé à Los Angeles ; ici, elles ont des *pastilles* – à L. A. elles vous balancent du nu public intégral... Las Vegas est un milieu de masturbateurs armés/ le grand pied ici, c'est le jeu/le sexe est en plus/un trip pas catholique pour ceux qui gagnent gros... des ménagères-putains pour les gagnants, de la manutention pour les abonnés à la guigne. »

Il y a longtemps lorsque j'habitais à Big Sur dans la même rue que Lionel Olay[7], j'avais un ami qui aimait aller à Reno pour jouer aux dés. Il était propriétaire d'un magasin de sport à Carmel. Et il lui arriva un certain mois de se rendre à Reno trois week-ends consécutifs dans son paquebot pour autoroute Mercedes – gagnant de fortes sommes à chaque fois. Après trois excursions comme ça, il s'était fait quelque chose comme quinze mille dollars, et décida donc de ne pas y retourner la quatrième semaine, et d'emmener quelques amis dîner au Nepenthe. « Toujours partir gagnant, expliqua-t-il ; et de plus, c'est pas à côté. »

Le lundi suivant, il reçut un coup de fil de Reno – du P.D.G. du casino qu'il avait ratissé, qui lui dit : « Vous nous avez manqué, cette semaine. Nos croupiers se sont ennuyés.

— Zut, alors », fit mon ami.

Et à la fin de la semaine suivante, il fit un saut à Reno par vol privé, avec un ami et deux filles – tous trois « invités particuliers » du P.D.G. Rien de trop beau pour les gros pleins de pépètes...

Et le lundi matin, le même avion – l'avion du casino – le ramena à l'aéroport de Monterey. Le pilote dut lui filer cinquante centimes pour qu'il appelle un ami à Carmel et que ce dernier vienne le

chercher. Il avait trente mille dollars de dettes, et deux mois plus tard, il se retrouva dans la ligne de mire d'une des plus baraquées agences de recouvrement du monde entier.

Il fut donc obligé de vendre son magasin, mais cela ne suffit pas pour éponger. Il décréta qu'ils pourraient bien attendre pour le reste – mais lorsqu'ils lui eurent estampillé le coin de la gueule, il se persuada qu'il se porterait sans doute mieux s'il empruntait assez de fric pour rembourser tout le morceau.

Le jeu pratiqué à grande échelle est une affaire de poids – et à cet égard Las Vegas fait ressembler Reno à la sympathique épicerie de votre quartier. Vegas est la ville la plus mauvaise qui soit au monde pour celui qui perd. Jusqu'à il y a un an environ, il y avait un panneau géant aux abords de Las Vegas qui annonçait :

NE JOUEZ PAS AVEC LA MARIJUANA !
AU NEVADA, POSSESSION = 20 ANS
VENTE = PERPÉTUITÉ !

C'est dire que je n'étais pas tout à fait dans mon assiette en faisant le tour des casinos ce samedi soir-là, avec une bagnole bourrée de marijuana et une tête pleine d'acide. Et nous l'avons échappé belle deux ou trois fois : à un moment, j'ai tenté d'entrer avec la Great Red Shark dans la blanchisserie de l'hôtel Landmark – mais la porte était trop étroite, et les gens à l'intérieur présentaient des signes de dangereux énervement.

Nous poussâmes jusqu'au Desert Inn, pour voir quelque chose du spectacle Debbie Reynolds-Harry James. Je déclarai à mon avocat : « Je ne sais pas ce qu'il en est pour toi, mais dans ce que je fais, c'est important d'être dans le coup. »

Il répliqua : « Pour moi aussi. Mais en tant qu'avocat, je te conseille de mettre le cap sur le Tropicana et de te recycler sur Guy Lombardo[8]. Il passe au Salon Bleu avec ses Canadiens Royaux.

— Pourquoi ? fis-je.

— Comment, pourquoi ?

— Pourquoi devrais-je déboursier mes dollars durement gagnés pour regarder un cadavre ambulante ?

— Écoute, reprit-il. Nous sommes ici pour quoi faire ? Pour nous amuser, ou pour faire le boulot ?

— Le boulot, évidemment », dis-je. Nous tournions en cercle, nous faufile à travers le parc de stationnement de ce que je pensais être le Dunes, mais il s'avéra que c'était le Thunderbird... ou peut-être bien l'Hacienda...

Mon avocat parcourait le *Vegas Visitor* en quête de tuyaux sur ce qui se passait. « Qu'est-ce que tu dirais de la Galerie de machines à

sous de Nickel Nick ? dit-il. Des machines qui rapportent chaud, ça a l'air sérieux... Saucisses chaudes à vingt-neuf cents... »

Soudain, il y eut des gens qui nous criaient après. Ça allait mal pour nous. Deux sbires en manteau militaire rouge et or se profilaient par-dessus le capot : « Mais qu'est-ce que vous foutez ? cria l'un d'eux ; vous ne pouvez pas vous garer *ici* ! »

Je répliquai : « Pourquoi pas ? » Ça me semblait être un endroit parfait pour stationner, plein de place. J'avais l'impression que ça faisait une éternité que je cherchais de la place. Beaucoup trop longtemps, et j'étais sur le point d'abandonner la voiture et d'appeler un taxi... mais voilà qu'en effet, nous trouvions cet espace.

Qui s'avéra être le trottoir devant l'entrée principale du Desert Inn. Je m'étais payé tellement de bordures de trottoir jusque-là que je n'avais même pas remarqué cette toute dernière. Mais nous nous retrouvions dans une situation difficile à expliquer... bloquant l'entrée, des séides nous hurlant après, une déplorable confusion...

Mon avocat descendit en un éclair de la voiture, agitant un billet de cinq dollars : « Vous allez nous stationner cette voiture ! Je suis un vieil ami de Debbie. On a fait les quatre cents coups ensemble ! »

Un instant, j'ai cru qu'il perdait les pédales... puis l'un des portiers s'empara du billet et dit : « O.K. O.K. Je m'en occupe, monsieur. » Et il arracha un ticket de stationnement.

« Sainte merde ! m'exclamai-je en nous engouffrant dans l'entrée. Ils ont bien failli nous avoir, là. T'as eu une sacrée présence d'esprit.

— Qu'est-ce que tu crois ? lâcha-t-il. Je suis ton *avocat*... et tu me dois cinq dollars. Illico. »

Je lui filai un billet en haussant les épaules. L'orlon profond de la moquette criarde de l'entrée du Desert Inn n'était pas un terrain convenant à des chipotages sur la menue monnaie dépensée pour corrompre un employé de parking. Nous étions sur le gazon de Bob Hope. De Frank Sinatra. De Spiro Agnew. L'entrée empestait passablement le Formica qualité supérieure et les palmiers en plastique – c'était sans doute possible un repaire de haute classe pour Grands Viveurs.

Débordant de confiance en nous, nous approchâmes de la grande salle de bal, mais on refusa de nous laisser entrer. Nous arrivions trop tard, déclara un bonhomme en smoking lie de vin ; la salle était comble – plus un seul siège, à n'importe quel prix.

Mon avocat déclara : « On s'en branle, des sièges. On est des vieux amis à Debbie, on a fait tout le chemin depuis L.A. pour cette soirée, et je vous jure qu'on va entrer ! »

La queue-de-pie se mit à bredouiller quelque chose à propos des « règlements pour les incendies », mais mon avocat refusa d'écouter. Finalement, après un tas de raffut pas possible, il nous laissa entrer

gratis – à condition que nous restions debout au fond et sans fumer.

Nous avons promis, mais nous n'étions pas entrés que nous perdions tout contrôle. La tension avait été trop forte. Debbie Reynolds se donnait du bon temps à travers la scène sous une perruque afro argentée... sur l'air de « Sergeant Pepper » dégoulinant de la trompette d'or de Harry James.

« Par la merde rampante du prophète ! s'exclama mon avocat : nous sommes entrés dans une capsule intertemporelle ! »

De grosses paluches nous attrapèrent aux épaules. J'eus juste le temps de fourrer la pipe à hasch dans ma poche. Nous fûmes tirés à travers l'entrée et maintenus contre la porte par des rastaquouères tandis qu'on faisait venir notre voiture. La queue-de-pie lie de vin nous lança : « On vous laisse une chance. Si Debbie a comme amis des gonzes de votre espèce, c'est qu'elle est plus mal en point que je croyais.

— On verra ça ! cria mon avocat tandis que nous foncions déjà en bagnole. Espèce de ratatiné paranoïaque ! »

Un coup de volant et nous étions au Circus-Circus Casino, nous stationnant près de l'entrée de derrière. « Nous y voici, fis-je, ils ne peuvent pas nous emmerder.

— Où est l'éther ? demanda mon avocat. Cette mescaline ne me fait plus rien. »

Je lui donnai la clé du coffre tandis que j'allumais la pipe à hasch. Il revint avec la bouteille d'éther, la décapsula, puis en imprégna un Kleenex qu'il s'écrasa sous le nez, inhalant à grands coups. Je trempai moi aussi un Kleenex et m'en engorgeai les narines. L'odeur était époustouflante, même capote baissée. Et bientôt nous étions là à gravir en chancelant les marches vers l'entrée, riant stupidement et nous tirant l'un l'autre comme des ivrognes.

Là réside l'avantage principal de l'éther : il vous fait vous comporter comme le soûlard du village dans quelque primitif roman irlandais... perte totale de toutes les capacités motrices de base : vision embrouillée, aucun équilibre, langue paralysée – rupture de toute coordination entre corps et cerveau. Ce qui ne manque pas d'intérêt, car le cerveau continue à fonctionner plus ou moins normalement... à dire vrai, vous vous voyez vous comporter de cette déplorable manière, mais vous ne pouvez rien y faire.

Vous arrivez au tourniquet d'entrée du Circus-Circus et vous savez bien qu'une fois là, vous devrez donner deux dollars au type pour pouvoir entrer... mais quand vous y arrivez, tout se passe mal : vous calculez mal la distance qui vous sépare du tourniquet et vous vous cognez dessus, vous rebondissez et vous vous rattrapez à une vieille dame pour ne pas vous casser la figure, puis quelque rotarien courroucé vous bouscule et vous pensez : Mais qu'est-ce qui se passe

ici ? Qu'est-ce qu'il y a ? Et puis vous vous entendez bafouiller : « Toutou a baisé le pape, c'est pas de ma faute. Attention !... Quoi, de l'argent ? Mais je m'appelle Brinks, je suis né... né ? Les brebis par-dessus bord... femmes et enfants dans le wagon blindé... ordres du capitaine Zip. »

Ah ! diabolique éther – complète drogue du corps. L'esprit recule d'horreur, incapable de communiquer avec la colonne vertébrale. Les mains s'agitent comme des démentes, incapables de sortir du fric de la poche... rires faux et chuintements de bouche... tout en souriant toujours.

L'éther est la drogue parfaite pour Las Vegas. Dans cette ville, ils adorent les pochards. C'est de la viande fraîche. Aussi ils nous firent passer le tourniquet et nous balancèrent à l'intérieur.

Le Circus-Circus est ce que tous ceux qui sont dans le coup feraient le samedi soir si les nazis avaient gagné la guerre. C'est le Sixième Reich. Le rez-de-chaussée est couvert de tables de jeu, comme tous les autres casinos... seulement le plafond est quatre étages plus haut, dans le style d'une tente de cirque, et il s'y passe toutes sortes de dingueries étranges mi-foire de canton mi-carnaval polonais. Juste au-dessus des tables de jeu, nous avons les Quarante Frères Volants Carazito qui exécutent un numéro de trapèze de haute voltige, en compagnie de quatre gloutons muselés et des Six Sœurs Nymphettes de San Diego... vous êtes donc sur la piste du bas à jouer au 421, et les enjeux montent dur quand par hasard vous levez le regard, et là, juste au-dessus de votre nez, une fillette de quatorze ans à moitié nue est poursuivie dans le vide par un glouton grogneur qui se retrouve coincé dans un combat à mort contre deux Polacks peinturlurés d'argent qui dans un grand bond se sont jetés de deux balcons pour se retrouver en plein vide sur le cou du glouton... et les deux Polacks de s'alpaguer la bestiole en piquant droit sur les tables de jeu – mais ils rebondissent sur le filet, se séparent et remontent vers le toit dans trois directions différentes, et juste au moment où ils vont redescendre, ils sont rattrapés en plein air par trois Chattes Coréennes qui les ramènent en trapèze sur les balcons.

Ce manège dément continue sans arrêt, mais personne ne semble y prêter attention. Le jeu marche vingt-quatre heures sur vingt-quatre en bas, et le cirque n'arrête jamais. Et pendant ce temps, sur tous les balcons en étages, les clients sont sollicités par les bizarreries les plus inconcevables. Toutes sortes de cabines du genre palais de l'amusement. Faites sauter les pastilles des mamelons de cette gouine de trois mètres et vous gagnez une chèvre en barbe à papa. Mettez-vous devant cette machine fantastique, mon ami, et pour la modique somme de 99 cents, votre image apparaîtra sur un écran de soixante

mètres de haut en plein centre de Las Vegas. Encore 99 cents, et vous pourrez délivrer un message par la voix. « Dis ce que t'as envie, mon gars. Ils t'entendront, t'en fais pas pour ça. Rappelle-toi que tu feras soixante mètres de haut. »

Doux Jésus ! Je me voyais allongé dans mon lit au Mint Hôtel, à moitié endormi et regardant dans le vide par la fenêtre, lorsque soudain une saleté d'ivrogne nazi de soixante mètres de haut ferait son apparition sur le ciel du fond de la nuit pour hurler au monde des idioties comme « Woodstock Uber Alles ! »

Il faudra fermer les doubles rideaux, ce soir. Un truc comme ça a de quoi envoyer un drogué balader sur les murs de sa chambre où il rebondirait en rond comme une balle de ping-pong. Les hallucinations sont déjà assez dures. Mais au bout d'un moment, on apprend à faire face à une apparition de sa grand-mère décédée vous remontant une jambe en rampant avec un couteau entre les dents. La plupart des amateurs d'acide s'en sortent très bien de ce genre de choses.

Mais *personne* ne peut tenir l'autre trip – la possibilité que le premier débile venu avec un dollar quatre-vingt-dix-huit en poche entre au Circus-Circus et apparaisse soudain en plein ciel par-dessus le centre de Las Vegas en faisant douze fois la taille de Dieu et hurlant ce qui lui passe par la tête. Non, ce n'est pas une bonne ville pour les drogues psychédéliques. La réalité elle-même y est trop déformée.

La bonne mescaline fait effet lentement. La première heure, on ne fait qu'attendre, puis au bout d'une heure et demie, on commence à maudire le taré qui vous a refilé de la camelote, car il ne se passe rien... et puis DOUNG ! Intensité infernale, lueurs et vibrations étranges... un numéro pas piqué des hannetons quand on est dans un endroit comme le Circus-Circus.

Comme nous asseyions au bar-manège du second étage, mon avocat déclara : « Je regrette beaucoup de devoir le dire, mais cet endroit me porte sur les nerfs. Je crois que je vais avoir La Trouille.

— C'est idiot, fis-je. Nous avons fait tout ce chemin pour débusquer le Rêve Américain, et maintenant que nous nous trouvons au cœur même du vortex, tu veux te défilier. » Je lui attrapai le biceps et lui dis en serrant : « Il faut que tu *comprennes* que nous avons mis le doigt sur le nerf central.

— Je sais bien, fit-il ; et c'est ce qui me flanque La Trouille. »

L'éther ne faisait plus guère d'effet, l'acide ne se faisait plus sentir depuis longtemps, mais la mescaline mettait toute la gomme. Nous étions assis à une petite table ronde en Formica doré qui tournait sur orbite autour du bar.

« Vise un peu là-bas, dis-je ; deux femmes en train de baiser un ours polaire.

— S'il te plaît, reprit-il, *garde* ces choses pour toi. Pas maintenant. » Il fit signe à la serveuse d'apporter deux autres Wild Turkeys, et déclara : « C'est mon dernier verre ; combien peux-tu me prêter ?

— Pas beaucoup, pourquoi ?

— Il faut que je fiche le camp, dit-il.

— Tu pars ?

— Oui. Je quitte le pays. Ce soir.

— Calme-toi, lui dis-je ; ça ira mieux dans quelques heures.

— Non, je parle sérieusement.

— George Metesky[9] aussi. Et t'as vu ce qu'ils lui ont fait ? »

Il s'écria : « Fais pas le con ! Une heure de plus dans ce patelin et je tue quelqu'un. »

Je vis que c'était vraiment la limite pour lui, cette terrifiante intensité qui vous prend au plus fort d'une attaque de mescaline. Je lui fis : « D'accord, je vais te prêter un peu d'argent. Sortons voir combien il nous reste.

— Est-ce qu'on va y arriver ? demanda-t-il.

— Eh ben... cela dépend du nombre de gens qu'on va devoir se farcir d'ici à la porte. Tu veux te tirer tranquillement ?

— Je veux surtout me tirer *rapidement*, répliqua-t-il.

— D'accord. Payons ce qu'on doit ici et levons-nous très lentement. On a tous les deux la tête pété. Ce petit parcours va nous prendre un moment. » Je criai à la serveuse d'apporter l'addition. Elle s'approcha, l'air las, et mon avocat se leva.

« Est-ce qu'ils vous *payent* pour baiser cet ours ? lui demanda-t-il.

— Quoi ?

— Il plaisante, fis-je en me plaçant entre eux deux. Allez viens, toubib – descendons jouer un peu. » Je parvins à le faire avancer jusqu'à la limite du bar, le bord du manège, mais il refusait d'en descendre tant que ça tournerait.

« Mais ça ne va pas s'arrêter ; ça ne s'arrête jamais », lui dis-je en descendant et en me retournant pour l'attendre. Mais il ne bougeait pas... et avant que j'aie pu tendre le bras pour le tirer, il était emporté. « Ne bouge pas, lui criai-je ; tu vas repasser ! » Son regard exorbité était figé droit devant lui, et il en louchait de peur et de désarroi. Mais il ne bougerait pas d'un cil pendant qu'il ferait le tour complet.

J'attendis qu'il fût à nouveau presque en face de moi, puis tendis les bras pour l'agripper – mais il sauta en arrière et repartit pour un tour. Cela m'énerva énormément. Je sentais que j'étais à un poil de flipper. Le barman semblait nous observer.

Carson City, me fis-je. Vingt ans.

Je remontai sur le manège et fis en toute hâte le tour du bar, pour m'approcher de mon avocat par son angle aveugle – et lorsque le manège fut au bon endroit, je le poussai. Il atterrit en trébuchant dans l'allée et poussa un atroce hurlement, perdant son équilibre et se plantant les quatre fers en l'air en plein dans la foule... Il roula comme une bûche, puis se releva en un éclair, poings serrés, cherchant qui frapper.

Je m'avançai vers lui les mains en l'air, essayant de sourire. « Tu es tombé, dis-je, partons. »

Et maintenant, les gens nous *observaient* vraiment. Mais mon corniaud ne bougeait toujours pas, et je savais ce qui se passerait si je l'agrippais. Je lâchai : « O.K. Tu ne bouges pas mais tu vas en prison. Moi, je m'en vais. » Et je me dirigeai rapidement vers l'escalier, sans tenir compte de lui.

C'est ce qui le décida.

« T'as vu ça ? me dit-il en me rattrapant. Il y a un salaud qui m'a filé un coup par-dérrière !

— Le barman, probablement, fis-je. Il voulait te cogner à cause de ce que t'as dit à la serveuse.

— Sapristi ! Taillons-nous d'ici. Où est l'ascenseur ?

— T'approche *surtout* pas de l'ascenseur, dis-je ; c'est exactement ce qu'ils *voudraient* nous voir faire... nous coincer dans une boîte d'acier et nous descendre jusqu'au sous-sol. » Je regardai par-dessus mon épaule, mais personne ne nous suivait.

« Ne cours pas, lui fis-je ; ils ne demandent qu'un prétexte Pour nous descendre. » Il opina de la tête, paraissant comprendre. Nous marchions vite dans la grande allée centrale – stands de tir, salons de tatouage, changeurs de monnaie et kiosques de barbe à papa –, puis une série de portes en verre et enfin à travers le talus couvert d'herbe qui descendait au parc de stationnement où nous attendait la Red Shark.

« T'as qu'à conduire, dit-il ; je crois que je ne me sens pas bien. »

TERREUR PARANOÏAQUE...
ET L'EFFROYABLE SPECTRE DE LA SODOMIE... SCHLASS ET BAIN
MOUSSANT

Lorsque nous parvînmes au Mint, je stationnai dans la rue qui passait devant le casino, à un coin de rue du parc de stationnement. Pas la peine de risquer une scène dans l'entrée, me dis-je. Ni lui ni moi ne pourrions passer pour ivres. Nous étions tous deux hypertendus. Des vibrations extrêmement menaçantes tout autour de nous. Nous traversâmes en hâte le casino et prîmes l'escalier roulant de derrière.

Nous arrivâmes à notre chambre sans rencontrer personne – mais voilà que la clé n'ouvrait pas la porte. Mon avocat se débattait désespérément avec celle-ci. « Ces salopards nous ont changé notre serrure, grommela-t-il. Ils ont probablement fouillé la chambre. Bon Dieu, on est foutus. »

La porte s'ouvrit tout d'un coup. Après une hésitation, nous nous ruâmes à l'intérieur. Aucun signe de désordre. Mon avocat déclara : « Boucle tout. Mets toutes les chaînes. » Il contemplait deux clés de chambre du Mint qu'il avait dans la main. « D'où sort-elle, celle-là ? dit-il en levant une clé qui portait le numéro 1221.

— C'est le numéro de la chambre de Lacerda », fis-je.

Il eut un sourire. « Ah oui, c'est vrai. J'avais pensé qu'on pourrait en avoir besoin.

— Pour quoi faire ?

— Allons l'éjecter de son lit avec un coup de lance à incendie, dit-il.

— Non, repris-je. Laissons tranquille ce misérable imbécile, j'ai l'impression qu'il nous évite pour une raison qui m'échappe.

— Ne t'abuse pas, dit-il ; ce vendu de Portugais est *dangereux*. Il nous guette comme un rapace. » Il me lorgna. « T'as arrangé quelque chose avec lui ? »

Je répondis : « Je lui ai parlé au téléphone pendant que tu étais descendu faire laver la voiture. Il m'a dit qu'il se pieuterait tôt afin de pouvoir aller sur la ligne de départ dès l'aurore. »

Mon avocat n'écoutait pas. Il émit un cri angoissé et frappa le mur des deux mains. « Le sale pourri ! hurla-t-il ; je le *savais* ! Il m'a piqué ma nana ! »

J'éclatai de rire. « Ah, la petite groupie blonde de l'équipe de tournage ? Tu crois qu'il l'a sodomisée ?

— C'est ça, *rigole* ! hurla-t-il. Vous êtes tous pareils, vous les

Blancs. » Pendant ce temps, il avait ouvert une bouteille de tequila et se l'était lampée d'un trait. Puis il prit un pamplemousse et le coupa en deux à l'aide d'un Mini-Magnum Gerber – un couteau de chasse en acier inoxydable avec une lame fraîchement affilée comme un rasoir droit.

« Où as-tu eu ce couteau ? demandai-je.

— Je l'ai fait monter par le service. Je voulais quelque chose pour couper les citrons verts.

— Quels citrons verts ?

— Ils n'en avaient pas. Ils ne poussent pas ici, dans le désert. » Il coupa le pamplemousse en quatre... puis en huit... puis en seize... puis finit par tailler vainement dans ce qui restait. « Le sale crapaud, marmonnait-il ; je *savais* que j'aurais dû lui tomber dessus quand j'en avais la possibilité. Maintenant, elle est à *lui*. »

Je me rappelais cette fille. Nous avions eu un petit problème à cause d'elle dans l'ascenseur, quelques heures auparavant, et mon avocat s'était rendu ridicule.

Elle lui avait dit : « Je suis sûre que vous êtes coureur ! Quel est votre braquet ?

— Braquet ? Qu'est-ce que vous voulez dire, nom d'un braquemart ?

— Qu'est-ce que vous *montez*, quoi ! » demanda-t-elle avec un petit sourire. « On filme la course pour une émission de T.V., on peut peut-être faire quelque chose de vous.

— *Faire* quelque chose de moi ? »

Par la Vierge Sainte, avais-je pensé, c'est parti ! L'ascenseur était bondé de gens ayant à voir avec la course ; il mettait du temps pour passer d'un étage à l'autre. Arrivés au troisième, mon avocat tremblait déjà méchamment. Encore cinq...

« Je monte les *gros cubes* ! hurla-t-il soudain, les vraiment *grosses* putains de machines ! »

Je ris, pensant désamorcer la scène. « La Vincent Black Shadow, fis-je ; nous sommes avec l'équipe de l'usine. »

Cela déclencha parmi les passagers de l'ascenseur un murmure de dissentiment grossier. « Des clous », marmonna-t-on dans mon dos.

« Attendez voir un peu ! » cria mon avocat... puis à la fille : « Excusez-moi, madame, mais je crois qu'il y a dans cet ascenseur une espèce d'oiseau à plumes ignorant qui a besoin qu'on lui tranche le jabot. » Il plongea la main dans la poche de son blouson de plastique noir et virevolta pour faire face aux gens qui s'étaient massés au fond de l'ascenseur. « Bande de phoques emplumés à deux sous, grogna-t-il ; lequel d'entre vous veut se faire couper ? »

J'observai l'indicateur d'étages au-dessus de ma tête. La porte s'ouvrit au septième, mais personne ne bougea. Silence de mort. La

porte se referma. Huitième... réouverture. Toujours pas le moindre bruit ou mouvement dans l'ascenseur bondé. Mais juste au moment où la porte allait se refermer, je fis un pas en arrière et le tirai par le bras, le sortant brusquement juste à temps. Les portes se refermèrent en glissant et le tableau lumineux sauta à neuf.

« Allez vite ! A la chambre, dis-je ; ces salauds vont nous envoyer les flics ! » Nous nous engouffrâmes dans le couloir qui menait à notre chambre. Mon avocat se tordait de rire. « La trouille ! s'exclama-t-il. T'as vu ça ? Je leur ai fichu la *trouille*. Comme des rats dans une cage de la mort ! » Puis, lorsque nous eûmes bouclé la porte derrière nous, il s'arrêta de s'esclaffer et dit : « Nom de Dieu ! C'est du *sérieux* maintenant. La môme a pigé. Elle est tombée amoureuse de moi. »

Et donc, bien des heures plus tard, il était convaincu que Lacerda, le prétendu photographe, s'était arrangé pour mettre les pattes sur la fille. « Montons *châtrer* cet enculé », disait-il en tournoyant son nouveau couteau en cercles rapides devant ses dents tirées. « C'est *toi* qui l'as branché sur cette fille ?

— Écoute, lui fis-je ; tu vas me ranger cette satanée lame et te remettre la tête d'aplomb. Il faut que j'aille ranger la voiture dans le parc de stationnement. » Je reculais lentement vers la porte. Une des choses qu'on apprend après avoir eu affaire à des gens de drogue pendant des années, c'est que *tout* est sérieux. Vous pouvez tourner le dos à n'importe qui, mais jamais à un drogué – surtout quand ça vous fait danser dans les yeux un couteau de chasse affilé comme un rasoir.

« Prends une douche, lui fis-je ; je reviens dans vingt minutes. » Je sortis en vitesse et bouclai la porte derrière moi, puis portai la clé – celle que mon avocat avait volé auparavant – chez Lacerda. Le pauvre couillon, me dis-je en descendant à toute vitesse l'escalier mécanique ; on l'envoie ici pour s'acquitter d'un travail parfaitement raisonnable – rien que quelques clichés de motos et de buggies faisant la course dans le désert –, et voilà qu'il se retrouve plongé, sans s'en rendre compte, au fin fond d'un univers inaccessible à sa comprenette. Il n'y avait absolument aucune façon pour lui de comprendre ce qui se passait.

Qu'est-ce qu'on fichait ici ? Quelle était la signification de tout ce voyage ? Est-ce que vraiment j'avais une grosse décapotable rouge stationnée dans la rue ? Étais-je simplement en train d'errer sur les escaliers mécaniques de l'hôtel Mint en plein dans je ne sais quelle frénésie de drogues, ou bien étais-je réellement venu à Las Vegas pour travailler sur une *histoire* ?

Je saisis la clé de ma chambre dans ma poche ; elle portait le numéro 1850 : il y avait au moins ça de vrai. Ma tâche immédiate était donc de m'occuper de la voiture et de revenir dans la chambre...

puis, espérai-je, me remettre la caboche suffisamment d'aplomb pour voir venir tout ce qui pourrait se présenter au point du jour.

Une fois en bas de l'escalier roulant et entré dans le casino, grosses foules encore serrées autour des tables de jeu. Qui *sont* ces gens ? Quelles gueules ! Mais d'où viennent-ils ? Ils ressemblent à des caricatures de marchands de vieilles voitures de Dallas. Seulement, ils sont *vrais*. Et, doux Jésus, c'est qu'elle pullule, cette engeance ! – et ils sont encore là à brailler autour des tables de jeux de cette cité du désert à quatre heures et demie un dimanche matin. Espérant encore se fader le Rêve Américain, cette vision du Gros Gagnant qui émergerait on ne sait comment du chaos de la dernière minute avant l'aube dans un casino de Vegas qui sent le renfermé.

Gros coup à Silver City. Coiffez la donne et rentrez chez vous bourré aux as. Pourquoi pas ? Je m'arrêtai devant la Roue et laissai tomber un dollar sur Thomas Jefferson – un billet de deux dollars, le bifton du Jobard réglo, me disant, comme à chaque fois, qu'un pari distrait et instinctif pourrait bien faire sauter toute la banque.

Eh non ! Encore deux sacs de grillés. Bande de fumiers !

Non. Du calme. Apprends à *aimer* perdre Ce qui est important pour couvrir cette histoire, c'est de se plier à ses conditions propres ; laissons le restant à *Life* et *Look* – pour l'instant du moins. En descendant au rez-de-chaussée, je vis le type de *Life* fiévreusement enchevêtré dans la cabine télégraphique, psalmodiant ses bonnes paroles dans l'oreille de quelque robot en chaleur dans une cabine de l'autre côté du continent. Pas de doute : « LAS VEGAS A L'AUBE – Les coureurs dorment encore, la poussière ne s'est pas encore levée du désert, et cinquante mille dollars de prix sommeillent à l'ombre dans le coffre du bureau du Mint, le fabuleux hôtel de Del Webb, en plein cœur de la Capitale du Jeu. Tension extrême. Et notre équipe *Life* est sur place (comme il se doit, solidement escortée par la police...). » Pause. « Oui, mademoiselle, j'ai bien dit *police*. Et alors ? C'est une grande première *Life*, après tout... »

La Red Shark était bien dans Fremont, où je l'avais laissée. Je fis le tour jusqu'au garage et l'y déposai – la voiture du docteur Gonzo, aucun problème, et si vous avez un gars qui se tourne les pouces, un graissage complet ne lui fera pas de mal. Oui, bien sûr – vous ajoutez ça sur la note.

Mon avocat était dans la baignoire quand je revins. Submergé dans une eau verte – produite par je ne sais quels sels de bain japonais à l'huile qu'il avait ramassés au magasin de cadeaux de l'hôtel, et avec une nouvelle radio mixte prise-piles branchée dans la prise pour rasoir électrique. Volume sonore maximal. Quelque chose du nom de « Three Dog Night[10] » dévidait des sornettes à propos d'une grenouille

nommée Jérémie qui voulait apporter « la Joie au Monde ».

Lennon pour commencer, et maintenant ce truc-là, me dis-je. Le prochain coup, on va avoir Glenn Campbell[11] en train de hurler « Where Have All the Flowers Gone ? »

Et c'est vrai : où sont passées toutes les fleurs ? C'est pas ça qui abonde dans cette ville. Rien que des plantes carnivores. Je baissai le volume, remarquant un morceau de papier blanc mâché à côté de la radio. Mon avocat ne sembla pas remarquer que le volume avait baissé. Il était perdu dans un brouillard de vapeur verte, d'où seule une moitié de sa tête émergeait au-dessus du niveau de l'eau.

« Tas mangé ça ? » demandai-je en soulevant le petit tampon blanc.

Il ignora ma question. Mais je savais. Il allait être très difficile de communiquer avec lui pendant les six heures qui venaient. Il s'était mastiqué le bout de buvard tout entier.

« T'es le dernier des salopards, fis-je. Vaut mieux espérer qu'il y a de la thorazine dans le sac parce que sans ça, tu seras dans de beaux draps demain.

— Musique ! aboya-t-il. Plus fort. Mets la cassette.

— Quelle cassette ?

— La nouvelle. La voilà. »

Levant la radio, je remarquais qu'elle faisait également magnétophone – un de ces appareils avec mini-cassette incorporée. Or, il fallait retourner celle qu'il y avait dedans, *Surrealistic Pillow*. Il avait déjà entendu la première face – à un volume audible dans toutes les chambres dans un rayon de cent mètres, murs et le reste compris.

« *White Rabbit*, proféra-t-il ; je veux un son qui monte.

— T'es foutu, repris-je. Moi je pars d'ici dans deux heures – et à ce moment-là, ils vont monter ici pour te flanquer une telle dérouillée avec des sapes grosses comme ça que t'en chieras tous tes boyaux. Là, en pleine baignoire.

— Je me creuse les tombes qui me plaisent, répliqua-t-il. Eau verte et *White Rabbit*... mets-le, et ne m'oblige pas à me servir de ça. » Son bras cingla hors de l'eau, tenant fermement le couteau de chasse dans son poing.

« Jésus ! » me fis-je à part moi. Car arrivé à ce point, je considérais qu'il était au-delà de toute aide possible – vauté dans cette baignoire la tête bourrée d'acide et agrippant le couteau le plus aiguisé que j'aie jamais vu, totalement incapable de raisonner et exigeant *White Rabbit*. Eh bien voilà, pensai-je. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour ce débile profond. Ce coup-ci, c'est du suicide. Cette fois-ci, il le veut. Il est prêt...

Je dis en retournant la cassette et avant de pousser sur le bouton de marche : « Entendu. Mais rends-moi un dernier service, veux-tu ?

Peux-tu me laisser deux heures ? C'est tout ce que je demande – rien que deux heures pour dormir avant demain. Car je soupçonne fort que la journée sera des plus difficiles.

— Mais bien sûr, répliqua-t-il ; je suis ton *avocat*, et je te donne tout le temps qu'il te faut, à mon prix habituel : quarante-cinq dollars à l'heure – mais comme il faut que tu dormes sur tes deux oreilles, pourquoi ne poses-tu pas un de ces billets de cent dollars à côté de la radio avant d'aller te faire voir ailleurs ?

— Je peux laisser un chèque ? fis-je. De la Banque Nationale Dents de Scie. Tu n'auras pas besoin de montrer tes papiers pour le toucher, là. Ils me connaissent.

— Ce qui convient le mieux », fit-il en commençant à se trémousser sur la musique. La salle de bains ressemblait à l'intérieur d'un gigantesque bafle à basses défectueux. Abominables vibrations, vacarme accablant. Le sol était couvert d'eau. Je mis la radio aussi loin de la baignoire que possible, puis sortis en refermant la porte derrière moi.

Quelques secondes ne s'étaient pas écoulées qu'il m'appelait en hurlant. « Au secours ! Espèce de fumier ! A l'aide ! » Je me ruai dans la salle de bains, pensant qu'il s'était coupé une tranche d'oreille accidentellement.

Mais non... il tendait les bras à travers la salle de bains pour essayer d'attraper la radio sur l'étagère de Formica blanc où elle était posée. « Il me faut cette foutue radio », grommelait-il.

Je l'éloignai de ses mains. « Imbécile ! Remets-toi dans ta baignoire ! Touche pas à cette satanée radio ! » m'écriai-je en la poussant loin de ses pattes. Le volume était tellement élevé qu'on aurait bien eu du mal à reconnaître ce qui passait à moins de connaître *Surrealistic Pillow* presque note par note... ce qui était à l'époque mon cas ; et je savais donc que *White Rabbit* était fini. L'apogée était passé.

Mais mon avocat lui, semblait-il, n'avait pas suivi le mouvement. Il en revoulait. « Remonte la bande ! gueula-t-il. Faut que je l'écoute encore ! » Et ses yeux étaient emplis de démente, incapables de converger. Il paraissait être au bord de quelque abominable orgasme psychique...

« Et que ça roule ! s'exclama-t-il. Aussi haut que peut monter ce fichu bidule ! Et quand ça arrivera à cette note fantastique où le lapin se coupe lui-même la tête avec ses dents, je veux que tu balances cette putain de radio en plein dans la baignoire avec moi. »

Je le dévisageai, sans lâcher prise sur la radio. Je finis par lui dire : « Pas question. C'est avec joie que je te planterais un poinçon à bétail de 440 volts dans cette baignoire à l'instant même, mais *pas* cette radio. L'explosion te ferait passer à travers le mur – raide mort

en dix secondes. » J'ajoutai en riant : « Merde, ils m'obligeraient à *expliquer* la chose – ils me traîneraient devant je ne sais quel pourri de juge d'instruction pour me cuisiner sur... oui... les *détails exacts*. Je n'ai pas besoin de ça. »

Il s'écria : « Conneries ! T'aurais qu'à leur dire que je voulais monter *Encore Plus !* » Je réfléchis quelques instants, et finis par dire : « D'accord.

Tas raison. C'est probablement la seule solution. » Je pris la radio-magnétophone, qui était toujours branchée, et la tins au-dessus de la baignoire. « Laisse-moi seulement vérifier que j'ai bien compris ce qu'il faut faire, dis-je. Tu veux que je lance cet appareil dans la baignoire à l'instant où *White Rabbit* arrive en haut – c'est ça ? »

Il redescendit dans l'eau et sourit avec gratitude : « Bon Dieu, oui. Je commençais à croire qu'il faudrait que je sorte pour qu'une de ces foutues *femmes de chambre* vienne me le faire.

— Ne te tracasse pas, lui dis-je ; t'es prêt ? » Je poussai le bouton de marche et *White Rabbit* recommença à monter. Presque aussitôt, il se mit à pousser des rugissements et des gémissements... nouvelle escalade accélérée de cette montagne, pensant que cette fois, il passerait enfin par-dessus le sommet. Ses paupières étaient étroitement fermées, et seules sa tête et ses rotules dépassaient de la verte eau huileuse.

Je laissai la chanson monter tout en triant dans un tas de gros pamplemousses bien mûrs se trouvant à proximité. Le plus gros d'entre eux pesait presque un kilo. Je te l'agrippai mieux qu'une balle de base-ball – et juste au moment où *White Rabbit* arrivait tout en haut, je le projetai dans la baignoire comme un boulet de canon.

Mon avocat hurla comme un fou, fouettant l'eau de la baignoire comme un requin à qui on lance de la viande, projetant de la flotte à grandes brassées sur le sol en se débattant pour attraper quelque chose.

J'arrachai le fil de la radio et sortis à toute vitesse de la salle de bains... l'appareil continuait à marcher, mais maintenant c'était grâce aux piles, inoffensif. J'entendais le rythme se calmer tandis que je traversai la chambre pour sortir de ma sacoche la bonbonne de gaz asphyxiant... et déjà mon avocat ouvrait la porte d'un seul coup pour se ruer dans la pièce. Il avait encore les yeux écarquillés, mais il agitait la lame devant lui comme quelqu'un qui veut couper dans le tas.

« Gaz asphyxiant ! Tu veux de ça aussi ? » lui criai-je en lui passant la bombe devant ses yeux mouillés.

Il s'arrêta et siffla : « Espèce de salaud ! Tu le ferais, pas vrai ? »

Je rigolai tout en lui montrant la bonbonne. « T'as pas à t'en faire ! Ça te *plaira*. Purée, rien au monde ne vaut une défonce au gaz

asphyxiant : trois quarts d'heure sur les genoux à avoir la nausée à vide, complètement suffoqué. Je t'assure que ça te calmera. »

Il regardait vaguement dans ma direction, en essayant de concentrer son regard. « T'es vraiment la dernière des salopes, grommela-t-il ; et tu ferais ça, hein ? »

— Pourquoi pas ? repris-je. Bon sang, il n'y a pas une minute, tu me demandais de te *tuer* ! Et maintenant, c'est toi qui veux *me* tuer ! Nom de Dieu, ce que je devrais faire, c'est appeler la *police* ! » Il s'effondra. « Les flics ? »

J'opinais. « Ouais, j'ai pas le choix. Je n'oserai jamais m'endormir tant que tu te balades dans cet état – la tête pleine d'acide et décidé à me couper en rondelles avec ton maudit schlass. »

Il roula les yeux un moment, puis essaya de sourire, marmonnant : « Qui a parlé de te couper en rondelles ? Je voulais seulement te tailler un petit Z sur le front – rien de grave. » Il haussa les épaules et prit une cigarette sur le poste de télévision.

Je le menaçai à nouveau de la bonbonne à gaz : « Retourne dans ta baignoire. Avale-toi des amphés et essaye de te calmer. Fume un peu d'herbe, shoote-toi un peu d'héro – merde quoi, fais ce que tu *dois* faire, mais laisse-moi me reposer un peu. »

Il haussa les épaules et sourit comme un dérangé, comme si tout ce que j'avais dit était parfaitement clair. « Bon Dieu oui, déclara-t-il très sérieusement. Tas vraiment *besoin* d'un peu de sommeil. Tu dois *travailler* demain. » Il hocha tristement la tête et s'en retourna vers la salle de bains. « Ah nom de Dieu ! Quelle tasse ! » Il m'écarta d'un geste et ajouta : « Essaye de te reposer. Ne me laisse pas t'empêcher de dormir. »

J'acquiesçai en le regardant traîner les pieds vers la salle de bains – il tenait encore la lame mais semblait maintenant ne plus en être conscient. L'acide avait changé de vitesse dans sa tête ; la phase suivante serait probablement faite de cauchemars d'introspection intensément infernaux. Quatre heures à peu près de désespoir catatonique ; mais rien de physique, rien de dangereux. Je vis la porte se refermer derrière lui, puis tranquillement, je coinçai une lourde chaise droite contre la poignée de la salle de bains, et posai la bonbonne de gaz asphyxiant à côté du réveil.

La pièce était très calme. J'allai jusqu'au poste de télévision et mis une chaîne sans programme – du bruit blanc au maximum de décibels, très bien comme fond sonore pour dormir, un chuintement puissant et continu qui noie tout ce qui est étrange.

« LE GÉNIE FAIT LA RONDE
AUTOUR DU MONDE,
ET UN SEUL SIGNE DE RECONNAISSANCE
SUFFIT A EN FAIRE LE TOUR COMPLET. »

ART LINKLETTER

J'habite un endroit calme, où tout bruit nocturne signifie qu'il va se passer quelque chose : on se réveille tout de suite en se disant – qu'est-ce qui se passe là ?

Rien, d'habitude. Mais parfois... c'est difficile de se faire au roulement urbain qui emplit la nuit de bruits, tous parfaitement routiniers. Voitures, klaxons, bruits de pas... pas moyen de se détendre ; alors on submerge tout ça dans le bon ronronnement blanc d'une télé qui louche. Coincer cette saleté entre deux chaînes et s'assoupir bien gentiment...

Oublier cet être de cauchemar qui est dans la salle de bains. Rien qu'un hideux réfugié de la Génération de l'Amour, un de plus, une sorte de mutilé frappé par une fatalité dont il n'a pu supporter la pression. Mon avocat n'a jamais été capable d'accepter l'idée – fréquemment adoptée par les intoxiqués traités et spécialement populaires parmi les sujets en liberté surveillée – qu'on peut monter beaucoup plus haut sans drogues qu'avec.

Et moi non plus, à tout prendre. Mais à une certaine époque, j'ai habité en bas de la rue où vivait le docteur... dans... Road[12] un ancien gourou de l'acide qui prétendit par la suite avoir franchi le pas colossal qui sépare la frénésie chimique de la conscience surnaturelle. Par un bel après-midi dans l'onde naissante de ce qui allait sous peu devenir la Grande Vague de l'Acide de San Francisco, je m'étais arrêté devant chez le Bon Docteur avec l'idée de lui demander (puisqu'il faisait déjà autorité en matière de drogues à ce moment-là) quel genre de conseil il pourrait donner à un voisin présentant une saine curiosité au sujet du L.S.D.

Je me garai dans la rue et montai pesamment son allée de graviers, faisant un arrêt en route pour adresser un aimable signe à son épouse, qui travaillait dans le jardin sous un énorme chapeau de jardinier... et je pensai : belle scène – le Vieil Homme est à l'intérieur en train de mijoter un de ses mirifiques ragoûts psychédéliques, tandis que nous voyons sa femme au jardin, en train de rafraîchir les plants de carottes ou je ne sais quoi... et fredonnant en travaillant un air que

j'étais incapable de reconnaître.

Fredonner. Oui, enfin... il me faudrait presque dix ans avant de reconnaître de quelle mélodie il s'agissait : comme Ginsberg complètement parti dans l'Om, le docteur... tentait là de *me chasser par le son*. Il n'y avait pas de bonne épouse du tout dans ce jardin ; c'était le bon docteur *en personne* – et son fredonnement n'était qu'une tentative forcenée pour me bloquer hors de sa conscience supérieure.

Je tentai à plusieurs reprises de m'expliquer : rien qu'un voisin venu demander au docteur son avis sur le fait de s'avaler un peu de L.S.D. dans ma baraque au pied de la colline que sa maison dominait. C'est qu'après tout, j'avais des armes. Et j'aimais en faire usage – particulièrement la nuit, et que la longue flamme bleue jaillissait en même temps que tout le boucan... et les balles aussi, oui. On ne pouvait pas en faire abstraction. De gros morceaux d'alliage de plomb voltigeant à travers la vallée à des vitesses atteignant plus de mille mètres à la seconde...

Mais je tirais toujours dans la colline la plus proche ou sinon, dans l'obscurité. Je ne voulais pas faire de mal ; j'aimais seulement les détonations. Et je faisais bien attention de ne jamais tuer plus que ce que je pouvais manger.

« Tuer ? » Je me rendis compte que je ne serais jamais à même d'expliquer convenablement ce terme à cette créature Peinant dans son potager. Avait-elle déjà mangé de la viande ?

Était-elle en mesure de conjuguer le verbe « chasser » ? Savait-elle ce que signifie la faim ? Ou pouvait-elle appréhender l'effroyable fait que mon revenu moyen tournait autour de trente-deux dollars par semaine cette année-là ?

Non... aucun espoir de communication dans cet endroit. Je le vis bien – mais pas assez vite pour empêcher notre docteur psychédélique de me faire redescendre son allée et remonter dans ma voiture et dévaler la route en pente avec son fredonnement. Ne pensons plus au L.S.D., me dis-je. Il n'y a qu'à voir ce que ça a fait à ce malheureux.

J'en suis donc resté à mon haschisch-et-rhum encore six mois, jusqu'au jour où je me suis installé à San Francisco et me suis retrouvé un soir dans un endroit appelé « The Fillmore Auditorium ». Et c'est arrivé. Un petit bout de sucre gris, et PAN. Dans ma tête, je me suis retrouvé en plein milieu du jardin du docteur. Pas à la surface, mais *en dessous* – pointant le nez à travers cette terre soigneusement cultivée comme quelque champignon-mutant. Une victime de l'Explosion Psychédélique. Une créature naturelle des rues qui gobe tout ce qui se présente. Je me rappelle un soir au Matrix, quand un voyageur est entré avec un gros sac à dos et a proclamé : « Quelqu'un qui veut du L... S... D... ? J'ai tout ce qu'il faut ici ; j'ai besoin que d'un endroit pour le préparer. »

Le patron lui arriva dessus immédiatement en murmurant : « Calmos, calmos, viens derrière dans le bureau. » Je ne le revis plus après cette nuit-là, mais avant de disparaître, le voyageur avait distribué ses échantillons. D'énormes gélules blanches. J'allai dans les toilettes hommes pour m'avaler la mienne. Mais rien qu'une *moitié* pour commencer, me dis-je. Bien raisonné, mais pas facile à faire dans les circonstances. J'avalai une moitié, mais laissai tomber le reste sur la manche de ma chemise Pendleton rouge... Et comme je me demandais que faire, je vis entrer un des musiciens. « Qu'est-ce qui ne va pas ? fit-il.

— Eh bien, toute cette poudre blanche sur ma manche, c'est du L.S.D. »

Il ne dit rien : se contenta de m'attraper le bras et de commencer à me le sucer. Très gros, comme tableau. Je me demandai ce qui arriverait si quelque jeune type genre agent de change amateur du Kingston Trio avait le malheur de s'aventurer dans les toilettes et de nous surprendre en plein acte. Je l'emmerde, me dis-je. Avec un peu de chance, sa vie sera par terre – il se dira toujours que juste derrière la porte étroite de tous ses bars préférés, des hommes en chemises Pendleton rouges se prennent des pieds incroyables en faisant des choses qui lui échapperont toujours. Oserait-il se sucer une manche ? Probablement pas. Jouons la sécurité. Faisons semblant de n'avoir rien vu...

Étranges souvenirs par cette nerveuse nuit à Las Vegas. Cinq ans après ? Six ? Ça fait l'effet d'une vie entière, ou au moins d'une Grande Époque – le genre de point culminant qui ne revient jamais. San Francisco autour de 1965 constituait un espace-temps tout à fait particulier où se trouver. Peut-être que ça *signifiait quelque chose*. Peut-être pas, à longue échéance... mais aucune explication, aucun mélange de mots ou de musique ou de souvenirs ne peut restituer le sens qu'on avait de se savoir là et vivant dans ce coin du temps et de l'univers. Quel qu'en ait été le sens...

L'histoire est dure à connaître, à cause de toute la merde qu'on rajoute ; mais même sans être sûr de l'« histoire », il paraît totalement sensé de penser que de temps à autre, l'énergie de toute une génération mûrit en une longue et belle fulguration, pour des raisons que personne ne comprend vraiment sur le coup – et qui rétrospectivement, n'expliquent jamais ce qui s'est en fait passé.

Mon souvenir central de cette époque semble tenir à une ou cinq ou peut-être quarante nuits – ou matins très tôt – où je quittai le Fillmore à moitié dingue et où, au lieu de rentrer chez moi, je braquai le guidon de ma grosse Lightning 650 sur le Bay Bridge à 160 à l'heure, vêtu d'un short L.L.Bean et d'une veste de berger de Butte...

fonçant comme le tonnerre dans le tunnel de Treasure Island vers les lumières d'Oakland et Berkeley et Richmond, pas tout à fait sûr de quelle sortie prendre une fois arrivé de l'autre côté (je calais toujours au péage, trop déglingué pour trouver le point mort pendant que je me tâtai pour trouver de la monnaie)... mais absolument certain que n'importe où où j'irais, j'arriverais dans un lieu où les gens seraient tout aussi défoncés et déchaînés que moi : cela ne faisait aucune espèce de doute...

Il y avait de la dinguerie dans toutes les directions, à n'importe quelle heure. Si pas de l'autre côté de la baie, alors en traversant le Golden Gate ou en descendant la 101 sur Los Altos ou La Honda... On pouvait faire naître des étincelles partout. Il y avait un fantastique sens universel que tout ce que nous faisons était *bien*, d'être en train de gagner...

Là était, je crois, le moteur – ce sens de la victoire inévitable sur les forces de la Vieillesse et du Mal. Non pas dans un quelconque sens mesquin ou militaire ; nous nous passions de cela. Notre énergie allait simplement *l'emporter*. Ce n'était pas la peine de se battre – de notre côté ou du leur. C'est nous qui avions la force d'impulsion ; nous chevauchions la crête d'une vague haute et magnifique...

Et maintenant, moins de cinq ans après, vous pouvez grimper sur une colline escarpée de Las Vegas et fixer l'Ouest, et avec les yeux qu'il faut, vous voyez *presque* la ligne de haute marée – cet espace où la vague finit par se briser avant de redescendre.

AUCUNE COMPRÉHENSION POUR LE DIABLE
... DES JOURNALISTES TORTURÉS ?...
CRISE DE FOLIE

La décision de fuir est venue tout d'un coup. Ou peut-être pas. Il se peut que je l'ai prévue d'un bout à l'autre – attendant inconsciemment le moment propice. La note d'hôtel a joué, je pense. Car je n'avais plus d'argent pour la payer. Et plus question de ces satanées histoires de remboursement par carte de crédit. Pas après l'affaire Sidney Zion. Après ce coup-là, on m'a raflé ma carte de l'American Express, et maintenant ces salauds m'ont collé un procès – en même temps que le Diner's Club et l'I.R.S. [13]...

Et en plus, c'est le magazine qui est légalement responsable. Mon avocat a bien arrangé les choses. Nous n'avons rien signé. Sauf les reçus pour le service. Nous n'avons jamais connu la somme totale, mais juste avant de partir, mon avocat a calculé que nous étions arrivés quelque part entre vingt-neuf et trente-six dollars par heure, pendant quarante-huit heures consécutives.

« Incroyable, fis-je ; comment ça a pu arriver ? » Mais je n'avais pas fini de poser cette question qu'il n'y avait déjà plus personne pour y répondre. Mon avocat avait filé.

Il avait dû sentir venir les ennuis. Le lundi soir, il avait commandé une série de belles valises en veau, puis m'avait annoncé qu'il avait des réservations dans le prochain vol pour L.A. Il faudrait nous presser, et tandis que nous roulions vers l'aéroport, il m'avait emprunté vingt-cinq dollars pour son billet d'avion.

Je l'accompagnai jusqu'à l'embarquement, puis m'en retournai à la boutique de souvenirs de l'aéroport où je dépensai tout ce qui me restait de monnaie en menues ordures – des souvenirs de Las Vegas complètement merdiques, de faux briquets Zippo en plastique avec roulette incorporée pour six dollars quatre-vingt-quinze, des pinces à tenir les billets d'un demi-dollar avec J.F.K. dessus à cinq dollars chaque, des singes en fer-blanc secouant les dés pour sept dollars cinquante... Je ramassai toute cette merde, et allai la porter dans la Great Red Shark, laissant tout tomber sur le siège arrière... puis je me mis au volant d'un air très digne (la capote blanche descendue, comme toujours), allumai la radio et me mis à réfléchir.

Comment Horatio Alger se sortirait-il de cette situation ?

Il a suffi d'un clin d'œil, doux Jésus... l'a suffi d'un clin d'œil.

Panique. Elle me grimpait l'échine comme les premières ondes

montantes et frénétiques de l'acide. Je commençai à être assiégé par toutes ces réalités horribles : je me retrouvai tout seul à Las Vegas avec cette bagnole incroyablement chère, complètement déglingué par les drogues, pas d'avocat, pas d'argent, pas de papier pour le magazine – et par-dessus le marché, une note d'hôtel gigantesque à régler. Car nous avions commandé tout ce que des bras humains peuvent transporter – y compris six cents bâtons de savon Neutrogena translucide.

La voiture en débordait de tous les côtés – sur le plancher, sur les sièges, dans la botte à gants. Mon avocat avait mis au point je ne sais quelle combine avec les femmes de chambre métis de notre étage pour qu'on nous livre tout ce savon – six cents bâtons de cette merde étrange et transparente –, et maintenant c'était tout à moi.

De même que cette mallette en plastique qui attira soudain mon attention tout à côté de moi sur le siège avant. Je soulevai le truc et sus immédiatement ce qu'il contenait. Aucun avocat de Samoa ayant sa tête à lui ne va se ramener dans les cabines de détection de pièces métalliques d'une ligne aérienne commerciale avec un gros Magnum. 357 noir sur lui...

Alors, il me l'avait laissé, pour que je le lui ramène – si j'arrivais à revenir à L.A. Sans ça... ma foi, je m'entendais presque dire aux motards de la patrouille de surveillance de la California Highway :

Quoi ? Comment ? Cette arme ? Ce Magnum. 357 chargé, non déclaré, dissimulé et peut-être encore chaud ? Ou'est-ce que je fais avec ? Eh bien euh, voyez-vous, sergent, je m'étais arrêté près de Mescal Springs – sur les conseils de mon avocat qui a depuis disparu – quand soudain, alors que je faisais quelques pas autour de ce trou d'eau abandonné seul et sans motif valable, un petit homme barbu est arrivé sur moi, sortant de nulle part, tenant un affreux couteau en linoléum d'une main et cet énorme pistolet noir dans l'autre... me proposant de me tailler un gros X sur le front en souvenir du lieutenant Calley... mais quand je lui ai dit que j'étais un journaliste diplômé, il a complètement changé d'attitude. Si, sergent, vous n'allez probablement pas le croire, mais il a soudain lancé son couteau dans les saumâtres eaux à mescal à nos pieds, puis m'a donné son revolver. Je vous jure, il me l'a tout bonnement planté dans les mains, crosse la première, et puis a disparu en courant dans l'obscurité.

Et c'est pourquoi j'ai cette arme, sergent. Vous me croyez, n'est-ce pas ?

Non.

Mais ce n'est pas pour ça que j'allais me débarrasser de ce sale petit joujou. C'est pas facile de trouver un bon. 357, de nos jours.

Alors je me suis dit, eh ben, je vais ramener ce flingue à Malibu, et il sera à bibi. C'est moi qui prenais les risques, donc le feu me revenait : c'était parfaitement logique. Et si ce cochon de Samoa

voulait discuter, s'il voulait ramener sa grande gueule chez moi, je lui ferais goûter de la chose dans le milieu du fémur. Et comment ! Dix grammes d'alliage de plomb avec demi-revêtement, filant à mille mètres à la seconde, équivalent à vingt kilos de hamburger de Samoa, mélangé à des bouts d'os. Pourquoi pas ?

C'est fou, c'est fou... et tout ce temps-là, seul dans la Great Red Shark dans le parc de stationnement de l'aéroport de Las Vegas. Au diable cette panique. Faut se ressaisir. *Tenir*. Cette affaire de contrôle personnel va être primordiale pendant les vingt-quatre heures qui viennent. Car me voilà paumé dans ce maudit désert, dans ce repaire de mabouls armés, avec dans ma bagnole une très dangereuse cargaison de hasards, d'horreurs et de risques que je *dois* ramener à L.A. Parce que s'ils me coincent ici, je suis fichu. Complètement baisé. Ça ne fait pas l'ombre d'un doute. Aucun avenir pour un journaliste diplômé qui dirige l'hebdomadaire d'un pénitencier fédéral. Mieux vaut se tirer à toute blinde de cet état à l'atavisme atterrant. C'est sûr. Mais d'abord – rentrer à l'hôtel Mint, encaisser un chèque de cinquante dollars, monter dans ma chambre et me faire venir deux sandwichs club, deux litres de lait, une cafetière pleine et un quart de Bacardi Anejo.

Le rhum va être absolument nécessaire pour passer la nuit qui vient – pour polir ces notes, ce journal innommable... faire gueuler le magnéto toute la nuit au maximum : « Permettez-moi de me présenter... Je suis un homme de biens et de goût. »

De la compréhension ?

Mais pas pour moi. Aucune pitié pour un dissident criminel à Las Vegas. Ici, c'est comme l'armée : c'est l'éthique du requin qui l'emporte – bouffer les blessés. Dans une société bloquée où tout le monde est coupable, le seul crime est de se faire prendre. Dans un univers de voleurs, le seul péché définitif est la stupidité.

Ça fait tout drôle d'être debout dans un hôtel de Las Vegas à quatre heures du matin – penché sur un carnet et avec un magnétophone dans une suite à soixante-quinze dollars par jour et une note de service ayant atteint un total fantastique en quarante-huit heures de folie totale –, et de savoir que dès que pointera l'aube, on va s'enfuir sans payer un seul sou... qu'on va se ramener dans le hall d'entrée et qu'on va faire venir du garage sa décapotable rouge et l'attendre là avec une valise pleine de marijuana et d'armes illégales... en essayant de n'avoir l'air de rien, en jetant un coup d'œil à la première édition du *Sun* de Las Vegas.

C'était la dernière étape. J'avais porté tous les pamplemousses et autres bagages dans la voiture quelques heures plus tôt.

Maintenant, il s'agissait seulement de se glisser hors du nœud coulant : oui, voilà, comportement extrêmement ordinaire, pupilles

démentes cachées derrière ces lunettes de soleil réfléchissantes à la saigonnaise... et attendre qu'avance la Shark. Où est-elle ? Je donnai cinq dollars à ce sale petit maquereau de garagiste, un investissement de première importance à ce moment précis.

Reste calme, continue à lire le journal. La une couvrait en aveuglantes lettres bleues le haut de la page.

TRIO DE NOUVEAU ARRÊTÉ APRÈS LE DÉCÈS D'UNE BELLE VICTIME

Une surdose d'héroïne est la cause officielle du décès de la jolie Diane Hamby, dix-neuf ans, dont on a retrouvé le corps la semaine dernière tassé dans un réfrigérateur, selon le bureau du juge d'instruction de Clark County. Les inspecteurs de la brigade des homicides du shérif qui arrêtaient les suspects ont déclaré que l'un d'eux, une jeune femme de vingt-quatre ans, avait tenté de se jeter à travers les portes vitrées de sa camionnette avant d'être interceptée par des adjoints. Les officiers déclarèrent qu'elle était apparemment hystérique et criait : « Vous ne m'attraperez jamais vivante. » Mais ils lui mirent les menottes et elle ne fut pas, semble-t-il, blessée...

MORTS DE G.I.'S PAR DROGUES

WASHINGTON (A. P.) – Un rapport de la Sous-commission parlementaire déclare que des drogues illégales ont tué cent soixante G.I.'s l'année dernière – dont quarante au Vietnam... On soupçonne également les drogues d'avoir causé la mort de cinquante-six autres militaires en Asie et dans le secteur du Pacifique... Le rapport expose que le problème de l'héroïne au Vietnam ne cesse de s'aggraver, fondamentalement à cause de la présence de laboratoires de fabrication au Laos, en Thaïlande et Hong Kong. « La lutte au Vietnam contre la drogue, déclare le rapport, est presque totalement inefficace en raison d'une part de l'inefficacité de la police locale, d'autre part du rôle dans le trafic de drogue de certains fonctionnaires publics corrompus non encore démasqués. »

A gauche de ce sinistre article, une photo de Washington, D.C., sur quatre colonnes en milieu de page montrait des flics en train de tabasser de « jeunes manifestants contre la guerre ayant organisé un sit-in pour bloquer l'entrée des Services de Sélection Militaire ».

Et juste à côté de cette photo se trouvait un gros titre en noir :
RÉCITS DE TORTURE DEVANT UNE COMMISSION D'ENQUÊTE SUR
LA GUERRE.

WASHINGTON – Des témoins volontaires ont déclaré hier devant une commission parlementaire officieuse que lors de leur travail d'interrogateurs militaires, ils utilisaient quotidiennement des batteries de téléphone pour torturer les prisonniers vietnamiens, et les projetaient d'hélicoptères pour les tuer. Un spécialiste militaire des renseignements a déclaré qu'un de ses supérieurs avait approuvé le fait qu'il ait abattu d'un coup de pistolet son interprète chinoise en disant : « C'était qu'une guenon, après tout », voulant dire qu'elle était asiatique...

Tout juste sous cet article se trouvait un gros titre disant : CINQ BLESSÉS PRÈS D'UN IMMEUBLE DE N.Y.C... par un tireur non identifié qui a fait feu du toit d'un bâtiment, pour aucune raison apparente. Cet entrefilet surmontait juste un titre disant : PHARMACIEN ARRÊTÉ POUR ENQUÊTE... « comme résultat, expliquait l'article, d'une enquête préliminaire révélant la disparition d'une pharmacie de Las Vegas de plus de cent mille pilules considérées comme drogues dangereuses... »

Lire cette première page me fit me sentir beaucoup mieux. Par rapport à toutes ces atrocités, mes crimes étaient pâles et insignifiants. J'étais un citoyen relativement respectable – dix fois criminel, sans doute, mais certainement pas dangereux. Et lorsque Le Juge Suprême s'avancerait pour m'inculper, cela compterait certainement...

Mais en étais-je sûr ? Je regardai la page sportive et vis un petit article sur Muhammad Ali : son affaire était devant la Cour Suprême, en dernier appel. Il était condamné à cinq ans de prison pour avoir *refusé* de tuer des « guenons ».

« J'ai rien contre les Vietcongs, moi », avait-il déclaré.

Cinq ans.

LA WESTERN UNION INTERVIENT ;
MR. HEEM SE MANIFESTE...
NOUVEAU TRAVAIL
POUR LA RÉDACTION SPORTIVE
ET INVITATION SAUVAGE DE LA POLICE

Tout d'un coup, je me sentis à nouveau coupable. La Shark ! Où était-elle ? Je jetai le journal de côté et me mis à arpenter l'entrée. Je perdais le contrôle. Je sentais tout mon numéro s'effondrer... puis j'aperçus la voiture, qui dévalait une rampe dans le garage voisin.

Délivrance ! J'attrapai ma serviette en cuir et m'avançai prendre possession de mon véhicule.

« MISTER DUKE ! »

La voix me parvenait par-dessus mon épaule.

« Mister Duke ! Nous vous avons cherché ! »

Je faillis m'évanouir sur le trottoir. Il y eut un effondrement général des cellules de mon cerveau et de mon corps. Non ! me dis-je. Je suis sûr que je suis en train d'halluciner. Il ne peut pas y avoir quelqu'un là derrière, personne ne m'appelle... c'est une illusion paranoïaque, de la psychose due aux amphétamines... je continue à marcher vers la voiture, je ne cesse pas de sourire...

« MISTER DUKE ! Attendez ! »

Bon... eh bien d'accord ! On a écrit bien des beaux livres en prison. Et je ne peux pas dire que je serai complètement inconnu à Carson City. Le directeur me reconnaîtra, et le Taulard de Confiance aussi – je les ai un jour interviewés pour le *New York Times*. En même temps qu'un tas d'autres taulards, gardiens, flics et maquereaux du même acabit qui se fâchèrent tout rouge par courrier lorsqu'il s'avéra que l'article ne paraîtrait pas.

Et pourquoi ? demandaient-ils. Ils voulaient qu'on raconte leur histoire. Mais ce n'était pas facile d'expliquer, dans ce milieu-là, que tout ce qu'ils avaient raconté avait passé dans la poubelle ou au moins dans un dossier en cul-de-sac parce que les paragraphes d'introduction que j'avais rédigé pour cet article n'avaient pas plu à je ne sais quel rédacteur à cinq mille kilomètres de là – quelque parasite nerveux derrière un bureau en Formica gris dans les entrailles de la bureaucratie journalistique qu'un taulard du Nevada ne comprendra jamais –, et que cet article était mort sur pied, pour ainsi dire, car je refusai de récrire l'introduction. Pour certaines raisons me regardant...

Et dont aucune n'aurait de sens derrière les Murs. Mais je m'en

fous ! Pourquoi m'en faire pour des détails ? Je me retournai pour faire face à mon accusateur, un jeune employé de petite taille avec un large sourire sur la face, tenant une enveloppe jaune dans la main. « J'ai appelé votre chambre, dit-il, et puis je vous ai vu attendre dehors. »

J'opinai, trop fatigué pour résister. La Shark était à présent arrivée à côté de moi, mais il ne me sembla même pas utile d'y jeter mon sac. La partie était finie : ils m'avaient.

L'employé, qui n'avait pas cessé de sourire, déclara : « Ce télégramme pour vous vient d'arriver. Mais en fait, il n'est *pas* pour vous. C'est pour un nommé Thompson, mais il est précisé " *aux bons soins de Raoul Duke* " ; vous y comprenez quelque chose ? »

J'eus un vertige. C'était trop à absorber à la fois. De la liberté, à la prison, et retour à la liberté – tout ça en trente secondes. Je reculai en chancelant et m'appuyai sur la voiture, sentant sous ma main tremblante les plis de la toile blanche de la capote. L'employé, souriant toujours, me fourguait le télégramme.

J'acceptai de la tête, à peine capable de parler. « Oui, finis-je par dire, je vois de quoi il s'agit. » Je pris l'enveloppe et la déchirai :

LETTRE EXPRESS URGENTE

HUNTER S. THOMPSON

C/O RAOUL DUKE

SUITE INSONORISÉE 1850

MINT HOTEL LAS VEGAS

APPELER IMMÉDIATEMENT JE RÉPÈTE IMMÉDIATEMENT NOUS AVONS UN NOUVEAU TRAVAIL COMMENÇANT DEMAIN ÉGALEMENT VEGAS NE PARTEZ PAS STOP LA CONFÉRENCE NATIONALE DES PROCUREURS VOUS INVITE A LEUR SÉMINAIRE DE QUATRE JOURS SUR NARCOTIQUES ET DROGUES DANGEREUSES A L'HÔTEL DUNES STOP ROLLING STONE A APPELÉ ILS VEULENT CINQUANTE MILLE MOTS GROSSE RÉMUNÉRATION TOUS FRAIS PAYÉS Y COMPRIS ÉCHANTILLONS STOP NOUS AVONS RÉSERVATIONS A L'HÔTEL FLAMINGO ET CADILLAC DÉCAPOTABLE BLANCHE STOP TOUT EST ARRANGÉ APPELEZ IMMÉDIATEMENT POUR DÉTAILS URGENT JE RÉPÈTE URGENT STOP

DOCTEUR GONZO

« Sainte merde ! grommelai-je ; ça ne peut pas être vrai !

— Voulez-vous dire que ce n'est pas pour vous ? » questionna l'employé, soudain énervé. « J'ai cherché ce Thompson dans notre registre. Nous ne l'avons pas, mais j'ai pensé qu'il faisait partie de votre équipe.

— En effet, fis-je à toute vitesse. Ne vous en faites pas. Je le lui donnerai. » Je jetai mon sac sur le siège avant de la Shark, désireux de m'éclipser avant l'expiration de mon sursis. Mais notre employé avait encore des questions.

« Et le docteur Gonzo ? »

Je le fixai, qu'il ait le temps de jeter un bon coup d'œil sur mes verres réfléchissants. « Il va bien, dis-je. Mais il a un sale caractère. Le docteur s'occupe de nos finances, il *arrange* tout. » Je me glissai derrière le volant et m'appêtai à partir.

L'employé se pencha sur la voiture et ajouta : « Ce qui nous a troublé, c'est la signature du docteur Gonzo sur un télégramme venant de Los Angeles – alors que nous savions qu'il est ici à l'hôtel. » Il haussa les épaules. « Et puis que ce télégramme soit adressé à un hôte qui nous échappait... enfin, ce petit retard était inévitable. J'espère que vous comprenez... »

J'acquiesçai, impatient de m'enfuir : « Vous avez fait exactement ce qu'il fallait. N'essayez jamais de comprendre un message de presse. La moitié du temps, nous utilisons des codes – spécialement avec le docteur Gonzo. »

Il sourit à nouveau, mais cette fois-ci d'un air un rien bizarre. « Dites-moi, quand le docteur se réveille-t-il ? »

Je me raidis sur le volant. « Se réveille ? Que voulez-vous dire ? »

Il semblait mal à l'aise : « Eh bien euh... le directeur, Mr. Heem, aimerait le *rencontrer*. » Maintenant, il grimaçait d'une manière tout à fait malveillante. « Ça n'a rien de particulier. Mr. Heem aime faire la connaissance de tous nos *gros* clients... pour s'occuper d'eux à un niveau personnel... histoire de faire un brin de causette et de se serrer la main, vous comprenez.

— Bien entendu. Mais si j'étais vous, j'attendrais qu'il ait pris son petit déjeuner, avant de le déranger. C'est un homme très fruste. »

L'employé hocha la tête avec circonspection. « Mais il *sera* disponible... disons en fin de matinée ? »

Je voyais où il voulait en venir, et je lui dis : « Écoutez, ce télégramme est complètement sens dessus dessous. En réalité, il est de Thompson, pas *pour* lui. La Western Union a dû inverser tous les noms. » Je levai le télégramme, sachant qu'il l'avait déjà lu, et ajoutai : « En vérité, il s'agit là d'un message express au docteur Gonzo, là-haut, disant que Thompson a quitté L.A. pour venir faire un nouveau travail – une nouvelle commande. » Je lui fis un signe qu'il s'écarte de la voiture, et lâchai : « A plus tard. Il faut que je file sur la piste. »

Il recula tandis que je passais en première. « Rien ne presse, lança-t-il, la course est *terminée*.

— Pas pour moi ! fis-je en lui balançant un petit signe amical.

— Déjeunons ensemble ! cria-t-il alors que je passais sur la chaussée.

— Comptez dessus ! » braillai-je avant de m'engager dans la circulation. Au bout de quelques centaines de mètres dans Main Street dans la mauvaise direction, je fis demi-tour et partis vers le sud, vers

L.A. Mais à la vitesse qu'il faut. Garde ton calme et vas-y doucement, me dis-je. Laisse-toi simplement *glisser* jusqu'à la sortie de la ville...

Ce qu'il me fallait, c'était un endroit où sortir en toute sécurité de la route, un coin où me planquer et réfléchir à cet incroyable télégramme de mon avocat. Il était vrai, j'en étais certain. Je sentais une urgence absolument irréfutable dans ce message. Le ton ne trompait pas...

Seulement, je n'étais plus ni d'humeur ni en état de passer encore une semaine à Las Vegas. Pas *maintenant*. J'avais poussé ma chance aussi loin qu'elle pouvait me porter dans cette ville... c'est-à-dire jusqu'au bout. Et maintenant, les bestioles fureteuses se rapprochaient ; je *sentais* ces affreuses brutes.

Oui, c'était vraiment le moment de partir. Ma marge avait rapetissé jusqu'au néant.

Et flemmardant maintenant sur Las Vegas Boulevard à cinquante à l'heure, je voulais trouver un endroit où me reposer et prendre ma décision. C'était décidé, bien sûr, mais il me fallait m'avalier deux ou trois bières pour sceller le marché et faire taire cette dernière terminaison nerveuse rebelle qui me vibrait encore : non, non, non...

C'était à voir. Car il y avait bien là une manière de prétexte pour rester. C'était perfide, stupide et dément à tous points de vue – mais il n'était pas possible de passer à côté des relents d'humour tordu planant sur l'idée d'un journaliste à la Gonzo et aux prises avec un épisode psychédélique virtuellement terminal qui serait invité à assurer le reportage sur la Conférence nationale des Procureurs sur les narcotiques et les drogues dangereuses.

Il y avait également un certain attrait évident dans l'idée de faire un gros trou dans la caisse d'un hôtel de Las Vegas et puis, au lieu de jouer les fugitifs maudits sur l'autoroute de L.A., de faire un coup de trottinette à travers la ville, d'échanger la Chevrolet décapotable rouge contre une Cadillac blanche, et de se ramener dans un *autre* hôtel de Vegas, muni des papiers de presse qui vous permettront de vous mêler à un millier d'officiers de police en train d'échanger des harangues sur le Problème de la Drogue.

C'était de la dangereuse démente, mais c'était aussi le genre de chose qu'un vrai connaisseur en travail sur les limites apprécierait. Où, par exemple, était le *dernier* endroit où la police de Las Vegas chercherait un fraudeur en fuite et dérangé par les drogues venant d'arnaquer un hôtel en ville ?

Exactement. En plein milieu d'une Conférence nationale des Procureurs sur la drogue dans un élégant hôtel de la grande avenue... Arriver au Ceasar's Palace pour le dîner-récital de Tom Jones dans un coupé d'un blanc éblouissant... A un cocktail en l'honneur des agents de la Brigade des stupéfiants et de leurs épouses au Dunes ?

Mais bien sûr. Où mieux se cacher ? Pour *certain*s. Mais pas pour moi. Et certainement pas pour mon avocat – personne qu'on remarque bien trop. Séparément, nous pourrions nous en tirer. Mais ensemble, non – on foutrait tout par terre. Trop de chimie agressive dans ce mélange ; la tentation de faire un grand flip d'honneur serait trop forte.

Et voilà qui, bien entendu, serait notre fin. Ils ne feraient montre d'aucune pitié. Infiltrer les infiltrateurs reviendrait à accepter le sort de tous les espions : « Comme toujours, si vous ou quelque membre de votre organisation êtes appréhendé par l'ennemi, le Secrétaire niera rien Savoir, etc. »

Non, c'en était trop. La frontière entre folie et masochisme était déjà vague ; le moment était venu de faire machine arrière... de se retirer, de tout lâcher, de décamper et de se carapater, en quelque sorte. Pourquoi pas ? Dans chaque coup de ce genre, il vient un moment où il faut soit arrêter ses pertes, soit consolider ses gains – ce qui convient le mieux.

Je conduisais lentement, cherchant un bon endroit où m'asseoir devant la première bière du matin et me remettre la tête d'aplomb... et tramer cette monstrueuse retraite.

AAAAOOH, MAMA,
 CELA VA-T-IL DONC ENCORE DURER LONGTEMPS, D'ÊTRE AU
 FOND DU FOND A VEGAS,
 AVEC LA PSYCHOSE AMPHÉTAMINESQUE
 QUI N'EN FINIT PAS ?

Mardi, neuf heures du matin... Or donc, assis au Wild Bill's Cafe à la périphérie de Las Vegas, j'avais toute la situation bien en vue. Il n'existe qu'une seule route vers L.A. : la U.S. Interstate 15, une bande toute droite sans routes secondaires ni itinéraires de rechange, rien qu'un tracé tout plat où brûler son essence en fonçant à mort à travers Baker et Barstow et Berdoo, avant de s'engager sur la Hollywood Freeway et de plonger dans un oubli effréné : sécurité, obscurité, rien qu'un affreux de plus dans le Royaume des Freaks.

Mais avant tout ça, durant les cinq ou six heures suivantes, j'allais être la créature la plus voyante qui soit sur cette sale route de malheur – la seule Shark décapotable rouge feu entre Butte et Tijuana... semant toutes ses flammes le long de cette autoroute du désert avec un balourd de cas psychique à moitié à poil au volant. Est-ce mieux de porter ma chemise Acapulco violette et verte, ou rien du tout ?

Pas moyen de se cacher en conduisant un monstre pareil.

Ça ne va pas être un parcours de rigolade. Le dieu Soleil lui-même ne veut même pas voir ça. Il se planque derrière un nuage pour la première fois depuis trois jours. Pas de soleil du tout. Le ciel est gris et moche.

Juste comme j'entrai dans le parc de stationnement de Wild Bill à moitié dissimulé dans une petite rue derrière, j'entendis un grondement en l'air et vis décoller avec une traîne de fumée un gros DC-8 d'argent – à six cents mètres environ au-dessus de l'autoroute. Lacerda était-il à bord ? Le type de *Life* ? Avaient-ils toutes les photos qu'il leur fallait ? Tous les faits ? Avaient-ils rempli leurs obligations ?

Je ne savais même pas qui avait gagné la course. Personne peut-être. Tout ce que je savais, c'est que l'ensemble du spectacle avait avorté dans une terrifiante émeute – une orgie de violence absurde déclenchée par des voyous ivres refusant de se soumettre aux règlements.

Je veillerais à boucher ce trou dans mes connaissances à la première occasion : il faudrait que je prenne le *L.A. Times* et parcoure la page sportive pour trouver quelque chose sur le Mint 400. Que je trouve les détails. Que je me couvre. Même en pleine Fuite, tenaillé

par une sérieuse Trouille...

Je savais que Lacerda était dans cet avion, en route pour New York. Il m'avait dit la veille au soir qu'il entendait partir par le premier vol.

Et le voilà qui s'envole... tandis que je reste sur place, sans avocat, effondré sur un tabouret de plastique rouge dans la Taverne de Wild Bill, sirotant nerveusement une Budweiser dans un bar qui s'éveille à peine à la première ruée matinale de macs et de tortionnaires de flippers... avec une énorme Red Shark à la porte tellement bourrée de crimes que j'ai peur de simplement y jeter un coup d'œil.

Mais je ne peux pas abandonner cette tire de mes deux. Le seul espoir est en quelque sorte de lui faire traverser les cinq cents kilomètres de route libre entre ici et Sanctuary. Mais, doux Jésus, je suis *fatigué* ! Et terrorisé. Et détraqué. Cette culture m'a battu à plates coutures. Mais qu'est-ce que je branle donc dans ce bled ? Ce n'est même pas l'histoire sur laquelle j'étais censé travailler. Mon agent m'avait prévenu : tous les signes étaient négatifs – particulièrement ce nain maléfique avec son téléphone rose au Polo Lounge. J'aurais dû y rester... tout sauf ça.

Aaaoo... Mama, cela va-t-il donc durer encore longtemps ? Ah non !

Qui c'est qui fait passer cette chanson ? Est-ce que je viens vraiment *d'entendre* ce satané truc dans le juke-box ? A neuf heures dix-neuf par cette matinée grise et dégueulasse dans la taverne de Wild Bill ?

Oh non ! C'était seulement dans ma tête, quelque écho égaré d'une aurore pénible à Toronto... il y a longtemps, à moitié dingue dans un autre monde... mais c'était pareil.

AU SECOURS !

Combien de nuits et de matins étranges cette terrifiante saloperie va-t-elle durer encore ? Combien de temps le corps et l'esprit peuvent-ils *tolérer* cette démence funeste ? Ces dents qui grincent et cette sueur qui coule et ce sang qui tape aux tempes sans cesse... vénules bleues qui perdent la boule devant les oreilles, soixante et soixante-dix heures sans sommeil...

Et maintenant c'est le juke-box qui joue pour de bon. Oui, il n'y a pas de doute... pourquoi pas d'ailleurs ? Une chanson très connue : « Comme un pont par-dessus des eaux agitées... je me poserais... »

BOUM ! Éclair paranoïaque. Quel rat indigne et psychotique pour

faire passer cette chanson-là – en ce moment même, à l’instant ? Quelqu’un m’a-t-il suivi jusqu’ici ? La fille du bar sait-elle qui je suis ? Est-ce qu’elle me *voit* derrière ces verres réfléchissants ?

Tous les tenanciers de bar sont des traîtres, mais celle-ci est une grosse dondon hargneuse d’âge moyen qui porte un paréo et une combinaison Iron Boy... – probablement la pépé de Wild Bill.

Seigneur, d’abominables vagues de paranoïa, de folie, de frayer et de répugnance – d’intolérables vibrations dans cet endroit. Il faut sortir. Fuir... quand soudain il me vient à l’idée, en je ne sais quel éclair final de perspicacité désaxée avant que les ténèbres se referment, que mon délai légal de sortie de l’hôtel n’expire qu’à *midi*... ce qui me laisse au moins deux heures de conduite légitime à fond de train pour sortir de ce foutu État avant de devenir un fugitif devant la loi.

Merveilleuse chance. D’ici que résonne la sonnerie d’alarme, je peux être à fond la caisse quelque part entre Needles et la Vallée de la Mort – à faire passer l’accélérateur à travers le plancher en agitant ie poing à Efrem Zimbalist junior[14] qui fond sur moi dans son hélicoptère FBI-Aigle Hurlleur.

VOUS POUVEZ COURIR, MAIS PAS VOUS CACHER[15].

Je t’emmerde, Efrem, ces belles phrases sont à double tranchant.

Pour toi aussi bien que pour les gens du Mint, je suis encore là-haut dans la chambre 1850 – légalement et spirituellement si pas charnellement – avec une pancarte « Ne pas déranger » accrochée pour écarter toute perturbation. Les femmes de chambre n’approcheront pas de cette chambre tant que la pancarte pendra à la poignée. Mon avocat y a veillé – de même qu’aux six cents bâtons de savon Neutrogena qu’il me faut encore livrer à Malibu. Qu’en pensera le F.B.I. ? Cette Great Red Shark emplit de bâtons de savon Neutrogena ? On ne peut plus légal. Les femmes de chambre nous ont *donné* tout ce savon. Elles en jureront... Enfin, en suis-je sûr ?

Mais non, bien sûr. Ces salopes de traîtresses jureront qu’elles ont été menacées par deux dingos lourdement armés qui leur promirent de les passer à la Vincent Black Shadow si elles n’aboulaient pas tout le savon.

Seigneur Dieu à Quatre Pattes ! Y a-t-il un prêtre dans cette taverne ? Je veux me confesser ! Je ne suis qu’un salaud de *pêcheur* ! Vénuel, mortel, charnel, mineur ou majeur – quel que soit le nom que tu lui donnes, Seigneur... Je suis coupable !

Mais daigne m’accorder une toute dernière faveur : avant de

lâcher le couperet, donne-moi rien que cinq heures de plus pour foncer à mort ; laisse-moi seulement me débarrasser de cette saloperie de bagnole et me tirer de cet horrible désert.

Et c'est vraiment pas te demander le bout du monde, Seigneur, car l'ultime et incroyable vérité est que je ne suis pas coupable. Tout ce que j'ai fait, c'est de prendre tes salades *au sérieux*... et t'as vu où ça m'a mené ? Mes instincts chrétiens primitifs ont fait de moi un criminel.

Me faufilant à travers le casino à six heures du matin avec une valise pleine de pamplemousses et de maillots imprimés « Mint 400 », je me rappelle que je me suis dit et répété : « Tu n'es pas coupable. » C'est uniquement un expédient nécessaire, pour éviter une vilaine scène. Après tout, je n'ai pris aucun engagement ferme ; il s'agit d'une *dette institutionnelle* – rien de personnel. Ce maudit cauchemar est entièrement la faute de ce *magazine* puant et irresponsable. C'est quelque connard à New York qui m'a fait ça. C'était *son* idée, Seigneur, pas la mienne.

Et regarde-moi, maintenant : à moitié fou de peur, je conduis à cent quatre-vingt-dix à l'heure à travers la Vallée de la Mort une bagnole que je n'ai même jamais voulue. Grand fumier dégueulasse ! C'est *ton* travail, ça ! Et t'as intérêt à bien veiller sur moi, Seigneur... parce que sans ça, tu vas m'avoir *sur les pattes*.

VITESSE INFERNALE...
 ACCROCHAGE AVEC LA PATROUILLE
 AUTOROUTIÈRE DE CALIFORNIE...
 MANO A MANO SUR L'AUTOROUTE 61

Mardi, douze heures trente... Baker, Californie... Parti dans la Ballantine Ale à présent, énervé et saoul comme un zombi. Je reconnais cette sensation : trois ou quatre jours de gnole, les drogues, le soleil, pas de sommeil et les réserves d'adrénaline à zéro – une espèce de défonce pleine d'étourdissements et de tremblotements qui signifie qu'on va bientôt craquer. Mais quand ? Dans combien de temps ? Cette tension fait partie de cette défonce. La possibilité de l'effondrement physique et mental est très réelle à présent...

... Hormis qu'il n'est pas question de m'effondrer ; c'est *inacceptable* comme solution ou même comme dérivatif minable. C'est certain. Voici venu le moment de vérité, cette fine et fatidique limite qui sépare le contrôle de la catastrophe – c'est-à-dire également la différence entre circuler librement quoique grotesquement de par les rues, et passer les matinées d'été des cinq années suivantes à jouer au basket-ball dans la cour de Carson City.

Pas de compréhension pour le diable : n'oublie jamais ça. Si t'achètes le billet, tu dois faire le voyage... et s'il arrive que la chose soit un petit peu plus dure que ce qu'on avait imaginé, eh bien... on peut toujours forcer la main pour la transformer en *expansion de la conscience* : Branchez-vous, flippez sec, prenez-en plein la gueule. Tout ça, c'est dans la Bible de Ken Kesey [16]... Le Fin Fond de la Réalité.

Mais assez d'idioties ; Kesey en personne ne peut même pas m'aider maintenant. Je viens de vivre deux chocs émotionnels extrêmement mauvais : l'un avec la Patrouille Autoroutière de Californie ; l'autre avec le fantôme d'un auto-stoppeur qui était ou n'était peut-être pas qui je pensais – et maintenant, me sentant à un demi-millimètre de l'accès psychotique grave, je suis effondré avec mon magnétophone dans un « bar à bière » qui est en fait l'arrière-salle d'un énorme entrepôt de gros matériel, entouré de toutes sortes de charrues et de harnais et de sacs d'engrais entassés, à me demander comment tout cela s'est produit.

Environ huit kilomètres avant, j'avais eu une escarmouche avec la P.A.C. Non qu'on m'ait fait arrêter sur le bord de la route ; non, rien d'ordinaire. Je conduis toujours comme il faut. Un peu vite, sans

doute, mais toujours avec une habileté consommée et un sens inné de la route que les flics eux-mêmes reconnaissent. Il n'est pas un seul flic qui ne se délecte d'un Dérapage Contrôlé exécuté avec brio à grande vitesse sur *toute la longueur* d'une de ces bretelles d'autoroute bordées de feuilles de trèfle.

Peu de gens comprennent la psychologie des rapports avec la police de surveillance des autoroutes. Votre chauffard ordinaire s'affole et se range immédiatement sur le bas côté lorsqu'il aperçoit derrière lui la grosse lumière rouge... et puis ça commence à faire des excuses et à implorer la pitié.

C'est une erreur. Cela fait naître le mépris dans le cœur du cogne. Ce qu'il faut faire, quand vous foncez dans les cent soixante et que vous vous retrouvez soudain pris en chasse par un véhicule de la P.A.C. avec son clignotant rouge, c'est *accélérer*. Il ne faut jamais se ranger dès le premier coup de sirène. Écrabouillez la pédale et que le sagouin soit obligé de vous pourchasser à deux cents à l'heure jusqu'à la sortie suivante. Il s'accrochera. Mais il ne saura pas comment comprendre le fait que votre clignotant signale que vous allez tourner à droite.

C'est pour lui faire savoir que vous cherchez un endroit propice pour vous arrêter et échanger quelques mots... gardez le clignotant en espérant voir venir une bretelle de sortie, une de ces rampes descendantes avec panneau indiquant « Ne pas dépasser le 40... » et le coup à faire, à ce moment-là, est de quitter soudain l'autoroute et de bondir sur cette descente à pas moins de cent soixante à l'heure.

Votre poursuivant bloquera ses freins à peu près en même temps que vous, seulement il lui faudra un moment avant de se rendre compte qu'il va effectuer à cette vitesse un virage à cent quatre-vingts degrés... alors que vous, vous y serez prêt, concentré sur les vitesses et le jeu foudroyant entre talon et orteil ; et si la chance est bien avec vous, vous vous serez complètement arrêté au bord de la route en haut du virage et attendrez debout à côté de votre automobile quand l'autre arrivera seulement à votre hauteur.

Il ne sera pas raisonnable, pour commencer... mais ça ne fait rien. Laissez-le se calmer. Il voudra parler le premier : laissez-le dire son mot. Il aura la cervelle agitée : il se peut qu'il se mette à baragouiner, ou même à sortir son revolver. Laissez-le sortir tout le paquet ; gardez le sourire. L'idée est de lui faire voir que vous aviez tout le temps la maîtrise complète de vous-même et de votre véhicule – alors que *lui* avait complètement perdu les pédales.

Ça aide d'avoir un insigne de presse enregistré à la police dans votre portefeuille quand il s'est assez calmé pour vous demander votre permis de conduire. J'en avais un – mais j'avais également une boîte de Budweiser dans la main. Jusqu'à cet instant, je ne m'étais pas

rendu compte que j'en tenais une. Je m'étais senti avoir toute la situation bien en main... mais quand en baissant les yeux je vis cette petite bombe rouge et argent débordant de preuve dans ma main, je sus que j'étais baisé...

L'excès de vitesse est une chose, mais la conduite en état d'ivresse est une autre paire de manches. Le flic sembla saisir le fait que j'avais foutu tout mon numéro par terre en oubliant cette boîte de bière. Son visage se détendit, et même il sourit.

Et moi aussi. Parce que nous comprenions l'un et l'autre à cet instant que j'avais gâché complètement mon numéro de bombardier de fête foraine. On s'était tous les deux pissé dessus de frousse pour rien du tout – car la présence de cette botte de bière dans ma main rendait caduque une discussion sur l'excès de vitesse.

Il accepta mon portefeuille ouvert de la main gauche, puis tendit la droite vers la boîte de bière. « Pouvez-vous me donner ça ? demanda-t-il.

— Pourquoi pas ? » fis-je.

Il la prit et la levant entre nous deux, déversa la bière sur la chaussée.

Je souris, indifférent désormais. « Elle était chaude, de toute façon », dis-je. Juste derrière moi, sur le siège arrière de la Shark, je voyais une dizaine de boîtes de Budweiser chaude et une douzaine de pamplemousses environ. Je les avais complètement oubliés, mais maintenant ils étaient trop en évidence pour que lui ou moi puissions les ignorer. Ma culpabilité était tellement flagrante et accablante que toute explication était inutile.

Mon flic s'en rendait bien compte. « Vous êtes conscient, commença-t-il, que c'est un délit de...

— Ouais, je sais. Je suis coupable. Je m'en rends compte. Je savais que c'était un délit, mais je l'ai fait quand même. » Je haussai les épaules. « Merde quoi, pourquoi discuter ? Je ne suis qu'un salaud de criminel.

— Étrange attitude », fit-il.

Je le fixai du regard, voyant pour la première fois que j'avais à faire à un jeune type dans la trentaine et au regard clair, qui semblait faire son travail avec plaisir.

« Vous savez, dit-il, j'ai l'impression que roupiller un coup ne vous ferait pas de mal. » Il opina. « Il y a une aire de repos un peu plus loin. Vous devriez pousser jusque-là et dormir quelques heures. »

Je compris instantanément ce qu'il voulait me dire, mais je secouai la tête pour je ne sais quelle raison démente : « Un roupillon ne servira à rien. Je suis éveillé depuis trop longtemps – trois ou quatre nuits, je ne me rappelle même pas. Si je m'endors maintenant, je vais ronfler pendant vingt heures. »

Grand Dieu, pensai-je. Mais qu'est-ce que je raconte ? Ce cornichon fait son possible pour être humain ; il pourrait m'emmener droit en taule ; au lieu de ça, il me propose de piquer un somme. Pour l'amour de Dieu, sois *d'accord* avec lui : Mais oui, sergent, *bien sûr* je vais profiter de cette aire de repos. Et je ne saurais vous exprimer ma *gratitude* pour ce répit que vous souhaitez me donner...

Mais non... voilà que j'affirme que s'il me laisse repartir, je vais foncer à tombeau ouvert sur L.A., ce qui est vrai, mais pourquoi le *dire* ? Pourquoi le *pousser* à bout ? Ce n'est pas le moment propice pour abattre toutes ses cartes. C'est la Vallée de la Mort... ressaisis-toi.

Bien entendu. Se ressaisir. « Écoutez, fis-je, j'étais à Las Vegas pour couvrir le Mint 400. » J'indiquai l'autocollant € Stationnement V.I.P. » sur mon pare-brise. « Incroyable, ajoutai-je. Toutes ces bécanes et ces buggies qui tournent à grand fracas dans le désert pendant deux jours. Vous y êtes allé ? »

Il souriait, secouant la tête avec une sorte de mélancolie compréhensive. Je le voyais penser. Étais-je dangereux ? Était-il prêt à affronter la mauvaise perte de temps qui résulterait inévitablement s'il m'arrêtait ? Combien d'heures en dehors de son service devrait-il passer à traîner au tribunal en attendant de faire sa déclaration contre moi ? Et quel genre d'avocat monstrueux ferais-je venir pour l'opposer à lui ?

Moi je savais, mais comment aurait-il pu, lui ?

Alors il déclara : « Bien. Alors voilà : je note dans mon carnet, pour l'heure, que je vous ai appréhendé... pour excès de vitesse selon les règlements de circulation, et vous ai conseillé... par l'avis écrit que voici – en me le tendant – de ne pas aller plus loin que l'aire de repos suivante... votre destination déclarée, compris ? Où vous avez l'intention de faire un bon somme... » Il raccrocha son bloc à sa ceinture. « Ai-je été assez clair ? » demanda-t-il en se retournant.

Je haussai les épaules. « A combien est Baker ? J'espère m'y arrêter pour le déjeuner.

— Ce n'est pas dans mon territoire, répliqua-t-il. L'entrée de la ville est à trois kilomètres cinq cents exactement après l'aire de repos. Pensez-vous y arriver ? » Il fit une grosse grimace en guise de sourire.

« Je vais essayer, repris-je ; ça fait longtemps que je voulais me rendre à Baker. On m'en a beaucoup parlé.

— Excellents fruits de mer, ajouta-t-il ; un type comme vous, vous prendrez probablement du crabe de terre. Essayez au Majestic Diner. »

Je secouais la tête en remontant en voiture, avec l'impression de m'être fait violer. Ce cochon m'avait eu sur tous les fronts, et maintenant il allait se pointer en rigolant doucement à la sortie ouest

de la ville, et attendre que je fonce sur L.A.

Je revins sur l'autoroute et dépassai l'aire de repos avant d'atteindre le croisement où je devais tourner à droite pour Baker. En me rapprochant du virage, j'aperçus... Grand Dieu, c'est lui, l'autostoppeur, le même gosse qu'on avait ramassé et terrorisé en descendant sur Vegas. Nos regards se croisèrent quand je ralentis pour tourner. Je fus tenté de faire signe, mais lorsque je le vis laisser retomber son pouce, je me dis, non, ce n'est pas le moment... Dieu seul sait ce que ce gosse a pu raconter sur nous quand il est enfin revenu en ville.

Accélérer. Disparaître à l'instant. Comment être sûr qu'il m'avait reconnu ? Mais on ne pouvait manquer la voiture. Et pour quelle autre raison se serait-il mis à s'éloigner du bord de la route ?

Et tout d'un coup, je me retrouvais avec deux ennemis *personnels* dans ce bled paumé. Le flic de la P.A.C. me mettrait sûrement le grappin dessus si j'essayais de foncer sur L.A., et ce salopard de stoppeur en langes me ferait pourchasser comme un animal si je restais. (Doux Jésus, Sam ! Le voilà ! Le type dont nous a parlé le gamin ! Il revient !)

D'un côté comme de l'autre, c'était atroce – et si ces prédateurs attardés et vertueux réussissaient à coller ensemble leur bout de l'histoire... ce qui ne manquerait pas d'arriver dans une ville de si petite taille... l'addition serait salée pour moi. Je serais content de quitter cette ville vivant. Passé au goudron et aux plumes et tiré dans le fourgon pénitentiaire par les autochtones en colère...

Ça y était : La crise. Je traversai la ville en un éclair et trouvai une cabine téléphonique entre une station Sinclair et... mais oui... le Majestic Diner. J'envoyai un P.C.V. en urgence à mon avocat à Malibu. Il répondit immédiatement.

« Ils m'ont coincé ! m'écriai-je. Je suis pris au piège à un carrefour puant dans le désert du nom de Baker. Je n'ai pas beaucoup de temps. Les fumiers resserrent l'étau.

— Qui ça ? fit-il. Ta voix a l'air un petit peu parano.

— Espèce de salaud ! hurlai-je. D'abord je me suis fait alpaguer par la P.A.C., et ensuite il y a le gosse qui m'a repéré ! J'ai besoin d'un avocat *immédiatement* !

— Mais qu'est-ce que tu fais à Baker ? Tu n'as pas reçu mon télégramme ?

— Quoi ? Je me les mets où je pense, tes télégrammes. J'ai des ennuis.

— Tu es censé être à Vegas, répliqua-t-il. Nous avons une suite au Flamingo. J'allais juste partir pour l'aéroport... »

Je m'affalai dans la cabine. C'était trop atroce. Ainsi, j'appelai mon avocat dans un moment de crise terrible, et ce goujat était

détraqué par les drogues – il n'était plus qu'une saloperie de légume !
« T'es une vraie ordure, grondai-je, je t'esquinterai le cul pour ça !
Toutes les merdes qu'il y a dans la voiture sont à toi ! Tu piges, ça ?
Quand j'aurai fini de déposer mon témoignage ici, tu seras rayé du barreau !

« Espèce de tas de bouse ratiboisé ! gueula-t-il. Je t'ai envoyé un télégramme ! Tu es censé couvrir la Conférence nationale des Procureurs ! J'ai pris toute ? les réservations... loué une Cadillac décapotable blanche... tout le truc est *arrangé* ! Alors, qu'est-ce que tu branles au milieu de ce foutu désert ? »

Soudain, tout me revint. Mais oui ! Le télégramme. Tout était très clair. Mon esprit retrouva son calme. Je vis toute l'affaire en un éclair.
« T'en fais pas, fis-je ; ce n'est qu'une grosse blague. En réalité, je suis assis au bord du bassin au Flamingo. Je te parle par téléphone portable. Une espèce de nain l'a amené du casino. J'ai un crédit total ! Tu traves ? » Je respirai lourdement, me sentant dingue, et inondant le téléphone de sueur.

« Ne t'approche surtout pas de cet endroit ! criai-je. Les étrangers ne sont pas les bienvenus ici. »

Je raccrochai et allai jusqu'à la voiture en baguenaudant. Enfin, me dis-je. Ainsi va le monde. Toute énergie circule selon les humeurs du Grand Aimant. Ai-je été bête de le défier ! Lui savait. Il a toujours su. C'est Lui qui m'est tombé dessus à Baker. J'avais couru déjà trop loin, alors Il m'a planté... bloquant tous mes itinéraires de fuite, en commençant par les démêlés avec la P.A.C., et poursuivant avec l'apparition de ce répugnant fantôme d'autostoppeur... pour me plonger dans la peur et la confusion.

N'allez jamais contre le Grand Aimant. Je le comprenais enfin... et ce faisant, je fus envahi par une sensation de soulagement quasiment définitif. Oui, voilà, j'allais retourner à Vegas. Glisser entre les pattes du Gosse et confondre la P.A.C. en repartant vers l'*Est*, et non l'Ouest. Ce serait la manœuvre la plus judicieuse de ma vie. Retourner à Vegas et m'inscrire à la conférence sur les Drogues et les Narcotiques ; moi et mille autres cochons de policiers. Et pourquoi pas ? M'avancer parmi eux avec confiance. Prendre ma chambre au Flamingo et faire envoyer de suite la blanche Cadillac. Faire ça comme il faut ; se souvenir de Horatio Alger...

Je regardai de l'autre côté de la route et vis un panneau annonçant BIÈRE. Merveilleux. Je laissai la Shark près de la cabine téléphonique et traversai l'autoroute en titubant pour entrer dans l'entrepôt de gros matériel. Un Juif surgit de derrière un tas de pignons de chaîne et me demanda ce que je voulais.

« De la Ballantine Ale », dis-je... un très mystique pari à trente

contre un pour qu'elle soit inconnue entre Newark et San Francisco.

Il la servit, glacée.

Je me détendis. Tout à coup, tout allait bien, j'allais enfin pouvoir souffler une minute.

Le barman s'approcha de moi en souriant. « Où est-ce qu'tu vas, jeune gars ?

— Las Vegas. »

Il sourit. « Une grande ville, cette Vegas. T'y feras fortune ; t'es le genre.

— Je sais, fis-je ; je suis Scorpion avec double ascendant Scorpion. »

Il paraissait content. Il reprit : « C'est une belle combinaison ; tu ne peux pas perdre. »

Je répliquai en riant : « Vous en faites pas. En fait, je suis le juge d'instruction du comté d'Ignoto. Je suis qu'un brave Américain comme vous. »

Son sourire s'effaça. Avait-il compris ? Je n'en étais pas vraiment sûr. Mais cela importait fort peu à présent. Je m'en retournais à Vegas. Je n'avais pas le choix.

DEUXIÈME PARTIE

A une trentaine de kilomètres à l'est de Baker, je m'arrêtai pour vérifier le sac de drogues. Le soleil tapait dur et j'avais envie de tuer quelque chose. N'importe quoi. Ne serait-ce qu'un gros lézard. Faire un trou dans cette sale bête. Je sortis du coffre le Magnum. 357 de mon avocat et fis tourner le barillet. Chargé entièrement : de méchants petits projectiles tout en longueur – dix grammes avec une jolie ligne trajectoire plate et peints en or aztèque au bout. J'envoyais quelques coups de klaxon, espérant faire apparaître un iguane. Faire sortir ces emmerdeurs. Je savais bien qu'ils se tapissaient dans cette foutue mer de cactus – terrés et respirant à peine, chacune de ces petites pourritures répugnantes chargée de poison mortel.

Trois détonations rapprochées me firent perdre mon équilibre. Trois assourdissantes explosions à double effet parties du. 357 que j'avais dans la main droite. Seigneur ! Je tirais sur rien, sans le moindre motif. Grosse folie. J'envoyai dinguer le revolver sur le siège avant de la Shark et observai nerveusement l'autoroute. Aucune voiture des deux côtés ; la route était déserte sur quatre ou cinq kilomètres dans les deux directions.

Un beau coup de chance. Ça n'irait pas du tout si on me trouvait dans le désert dans ces conditions, tirant sauvagement dans les cactus depuis une voiture bourrée de drogues. Et surtout maintenant, que je suis en train de me cavalier devant la P.A.C.

Les questions embarrassantes ne manqueraient pas : « Alors voyons, Mister... euh... Duke ; vous vous rendez bien sûr compte qu'il est illégal de décharger une arme à feu de n'importe quelle sorte quand on se trouve sur une autoroute fédérale ?

— Comment ? Même en état de légitime défense ? Ce satané pistolet a une *double détente*, sergent. La vérité est que mon intention était de ne tirer qu'une seule fois – rien que pour effrayer ces petits salauds. »

Regard pesant, puis réplique très lente. « Prétendez-vous, Mister Duke... que vous avez été *attaqué* ici même ?

— Enfin... non... pas littéralement attaqué, sergent, mais gravement *menacé*. Je m'étais arrêté pour pisser, et dès l'instant où je sortis de la voiture, ces sales petits sacs à poison m'avaient entouré. Ils allaient aussi vite que l'éclair ! »

Cette histoire tiendrait-elle ?

Non. Ils me mettraient en état d'arrestation, puis fouilleraient la voiture par routine – et à ce moment-là, il y en aurait, un barouf du diable. Ils ne voudraient jamais croire que toutes ces drogues sont nécessaires pour mon travail ; que j'étais authentiquement un

journaliste professionnel se rendant à Las Vegas pour assurer le reportage sur la Conférence nationale des Procureurs sur Narcotiques et Drogues Dangereuses.

« Rien que des échantillons, sergent. C'est un itinérant de l'Église néo-américaine qui m'a refilé tout ça à Barstow. Il a commencé à avoir un drôle de comportement, alors j'y ai été un peu fort. »

Est-ce qu'ils avaleraient ça ?

Mais non. Ils m'enfermeraient dans un trou pourri de taule et me taperaient sur les reins avec des grosses branches – à en pisser le sang pendant des années...

Heureusement, personne ne me déranga pendant que je faisais un rapide inventaire de la sacoche. La planque était dans un désordre irrémédiable, tout brassé ensemble et à moitié écrasé. Quelques pastilles de mescaline étaient réduites en une poudre marron rougeâtre, mais j'en comptai à peu près trente-cinq ou quarante d'encore intactes. Mon avocat s'était enfilé tous les tranquillisants, mais il restait pas mal d'amphés... plus d'herbe, le flacon de coco était vide, un seul buvard d'acide, un bon bout de hasch à l'opium et six amyles égarés... Pas assez pour du sérieux, mais un rationnement prudent de la mescaline nous permettrait sans doute de tenir les quatre jours de Conférence sur les drogues.

A l'entrée de Vegas, je m'arrêtai à une pharmacie de quartier pour acheter deux litres de tequila Gold, deux quarts de Chivas Régál et un demi-litre d'éther. J'eus envie de demander aussi quelques amyles. Mon angine de poitrine commençait à se faire sentir. Mais le pharmacien avait des yeux de baptiste mesquin et hystérique. Je lui dis que j'avais besoin de l'éther pour enlever des bandes adhésives de sur mes jambes, mais sans attendre il avait déjà enregistré et emballé l'article. Il s'en foutait pas mal, de cet éther.

Je me demandai ce qu'il dirait si je lui demandai pour vingt-deux dollars de Romilar et un caisson de protoxyde d'azote. Il me les aurait probablement vendus. Pourquoi pas ? C'est la libre entreprise... Faut donner au public ce qu'il veut – particulièrement à ce bonhomme qui suait salement et parlait d'un air énervé, et qui avait des bandes sur toutes les jambes et toussait atrocement, qui avait une angine de poitrine et ces terrifiants éclairs d'anévrisme chaque fois qu'il était au soleil. *Mais écoutez, sergent, ce bonhomme était dans un fichu état. Comment diable aurais-je pu savoir qu'il irait droit dans sa bagnole pour abuser de ces drogues ?*

Comment, en effet ? Je traînai un moment au stand de journaux, puis me ressaisis et retournai en vitesse à la voiture. L'idée de se péter la cervelle au gaz hilarant en plein milieu de la conférence des procureurs sur les drogues présentait un attrait pervers certain. Mais

pas le *premier jour*, me dis-je. Gardons ça pour la fin. Pas la peine de se faire alpaguer et inculper avant même le début de la conférence.

Je volai un exemplaire du *Review-Journal* à un étalage dans le parc de stationnement, mais je le jetai après avoir lu en page une l'histoire suivante :

OPÉRATION INCERTAINE APRÈS ARRACHAGE DES YEUX

BALTIMORE (U.P.I.) – Les médecins ont déclaré vendredi qu'ils n'étaient pas sûrs de la réussite d'une intervention chirurgicale pour restaurer la vue d'un jeune homme s'étant arraché les yeux alors qu'il souffrait des effets d'une surdose de drogue dans une cellule de prison.

Charles Innes junior, vingt-cinq ans, a été opéré jeudi dernier au Maryland General Hospital, mais les médecins ont déclaré que plusieurs semaines seraient nécessaires avant de connaître l'issue de l'opération.

Une déclaration de l'hôpital indique qu'Innes « ne percevait la lumière par aucun œil avant l'opération et que la possibilité qu'il retrouve jamais la perception de la lumière est extrêmement mince ».

Innés, fils d'un important membre du parti républicain dans le Massachusetts, a été découvert jeudi dans une cellule par un guichetier qui a déclaré qu'Innes s'était arraché les globes oculaires.

Innés avait été arrêté mercredi soir alors qu'il circulait nu dans un quartier proche de son domicile. Examiné au Mercy Hospital, il avait été ensuite placé dans une cellule de la prison. La police ainsi qu'un ami d'Innés ont déclaré qu'il avait pris une surdose de tranquillisant pour animaux.

La police a fait savoir qu'il s'agissait de P.C.P., un produit Parke-Davis non vendu depuis 1963 pour motif médical humain. Un porte-parole de Parke-Davis a cependant déclaré qu'à son avis, ce produit pouvait être trouvable au marché noir.

Toujours selon ce porte-parole, les effets du P.C.P. pris seul ne peuvent excéder douze à quatorze heures. Toutefois, les effets du P.C.P. combiné à un hallucinogène comme le L.S.D. sont inconnus.

Innés avait dit à un voisin le samedi précédent, le lendemain d'un premier essai avec cette drogue, que ses yeux lui faisaient mal et qu'il ne pouvait pas lire.

Mercredi soir, la police avait déclaré qu'Innés semblait dans un état de dépression profonde, et tellement insensible à la douleur qu'il n'avait pas crié en s'arrachant les yeux.

A CHAQUE JOUR SA DÉCAPOTABLE...
ET A CHAQUE JOUR AUSSI SON HÔTEL
PLEIN DE POULETS

La première chose à faire en priorité était de me débarrasser de la Red Shark. Elle était trop voyante. Trop de gens auraient pu la reconnaître, spécialement la police de Vegas ; bien qu'autant qu'ils sachent, le véhicule devait déjà être de retour à L.A. La dernière fois qu'on l'avait vu, il roulait à fond de cale sur Interstate 15 dans la Vallée de la Mort. Arrêté pour avertissement par la P.A.C. à Baker, il avait ensuite disparu brusquement...

Il me sembla que le dernier endroit où ils iraient la chercher était un parc de stationnement pour voitures de louage à l'aéroport. Et je devais de toute façon m'y rendre pour retrouver mon avocat arrivant de L.A. en fin d'après-midi.

Je conduisis très tranquillement sur l'autoroute, réfrénant mon instinct habituel qui me pousse à accélérer et à sauter brusquement d'une file à l'autre – essayant de rester discret –, et quand j'arrivai, je stationnai la Shark entre deux vieux bus de l'Aviation militaire, dans un terrain « réservé au service » situé à huit cents mètres environ du hall d'arrivée. Deux bus bien hauts. Que ces salopards aient autant de mal que possible à la retrouver. Un petit peu de marche n'a jamais fait de mal à personne.

En arrivant enfin à l'aérogare, j'étais en nage. Mais rien d'anormal. J'ai tendance à suer fortement par climat chaud. Mes vêtements sont trempés du matin au soir. Au début cela m'inquiétait, mais lorsque je décrivis au docteur que j'étais allé consulter mon cubage journalier normal de gnole, drogues et poisons divers, il me conseilla de revenir le voir quand *j'arrêterais* de suer. C'est à ce moment-là que ce serait dangereux, affirma-t-il – signe que le mécanisme d'élimination de mon corps atteignant un point de surmenage désespéré était complètement tombé en panne. « J'ai une très grande foi dans les processus naturels, avait-il déclaré ; mais dans votre cas... eh bien... je ne vois aucun précédent. Nous ne pouvons qu'attendre voir ce qui va se passer, puis nous débrouiller avec ce qui restera. »

Je passai deux heures environ dans le bar, à boire des Bloody Mary pour le contenu nutritif du V-8 avec quoi ils avaient été faits, tout en surveillant les vols arrivant de L.A. Je n'avais mangé que du pamplemousse au cours des vingt dernières heures, et ma tête avait perdu ses amarres.

Fais donc un peu attention à toi, me dis-je. Il y a vraiment des limites à ce que peut endurer le corps humain. Il ne faudrait pas que tu t'écroules et que tu te mettes à saigner des oreilles en pleine aérogare. Pas dans cette ville. A Las Vegas, on achève bien les faibles et les marteaux.

Je m'en rendais compte, et je sus me tenir tranquille même lorsque je sentis venir les symptômes d'une sueur de sang terminale. Laquelle s'estompa. Mais je vis que la serveuse du bar s'énervait, et je me forçais à me lever pour quitter le bar d'un air raide. Pas trace de mon avocat.

Je filai au bureau de location de voitures pour V.I.P., où j'échangeai la Red Shark contre une Cadillac décapotable blanche. « Cette saleté de Chevrolet m'a donné un tas d'ennuis, leur fis-je savoir ; j'ai l'impression qu'on se paie ma tête – spécialement dans les stations-service, quand je dois descendre et ouvrir le capot *à la main*. »

L'employé de bureau dit : « Oui euh... évidemment. Je crois que ce qu'il vous faut, c'est une de nos Mercedes 600 de ville Spéciales, avec air conditionné. Elle transporte même toute son essence, si vous voulez ; nous pouvons l'avoir à votre disposition...

— Est-ce que j'ai l'air d'un fumier de nazi ? m'écriai-je. Je veux une *Américaine* naturelle, ou pas de tacot du tout ! » Ils firent aussitôt venir le coupé blanc. Tout était automatique. Il suffisait que je m'assoie sur le siège en cuir rouge du conducteur et je pouvais faire *sursauter* chaque centimètre carré de la bagnole, rien qu'en touchant le bouton qu'il faut. C'était un engin faramineux : pour cent sacs de bricoles et d'Effets Spéciaux au Tarif Supérieur. Les vitres arrière bondissaient au doigt comme des grenouilles dans une mare dynamitée. La capote en toile blanche montait et descendait comme une montagne russe. Le tableau de bord était couvert de voyants & cadrans & compteurs plus ésotériques les uns que les autres, et que je ne comprendrais jamais – mais il n'y avait pas de doute dans mon esprit que j'avais mis le pied dans un *engin supérieur*.

La Cadillac n'arrachait pas au départ tout à fait aussi vite que la Red Shark, mais une fois lancée – dans les cent trente –, c'était purement et simplement l'enfer sur un tapis de velours... et cette masse élégante et capitonnée à quatre épingles cinglant à travers le désert devait donner l'impression de survoler la nuit sur le bon vieux Zéphir de Californie.

Je traitai donc toute l'affaire avec une carte de crédit dont j'appris par la suite qu'elle avait été annulée – complètement à la gomme. C'est que le Grand Ordinateur ne m'avait pas encore avalé, et j'étais encore un créditeur tout bouffi d'or.

Plus tard, en repensant à cette transaction, j'avais *entendu* la conversation qui avait presque à coup sûr suivi :

« Allô. Ici la location de voitures pour V.I.P. de Las Vegas. Nous vous appelons pour vérifier le numéro 875-045-616-B. Simple vérification de routine de son crédit, aucune urgence... »

(Longue pause à l'autre bout du fil. Puis :) « Ah, la merde !

— Quoi ?

— Pardon... En effet, nous avons ce numéro. Il est passé sur la liste rouge des cas urgents. Appelez la police sans attendre et ne le laissez pas filer ! »

(Autre longue pause) « Ah ah... c'est que... voyez-vous, ce numéro n'était pas sur notre liste rouge à nous, et... euh... le numéro 875-045-616-B vient de quitter nos bureaux au volant d'une Cadillac décapotable neuve.

— Non !

— Si. Il est parti depuis longtemps ; totalement assuré.

— Pour où ?

— Je crois qu'il a dit St. Louis. Oui, c'est ce qu'il a écrit sur la carte. Raoul Duke, ailier gauche et batteur champion de l'équipe des St. Louis Browns. Cinq jours à vingt-cinq dollars chaque, plus vingt-cinq cents par mile. Sa carte était valide, alors bien sûr, on n'a pas eu le choix... »

Et c'est vrai. L'agence de location n'avait aucun motif légal de me faire des histoires, puisque techniquement, ma carte était valide. Au cours des quatre jours qui suivirent, je sillonnai Las Vegas en tous sens – passant même plusieurs fois devant le bureau principal de l'agence dans Paradise Boulevard – et à aucun moment, je ne fus importuné par la moindre manifestation d'impolitesse.

C'est là un des signes caractéristiques de l'hospitalité vegasienne. La seule règle de fond est Ne Marchez Pas Sur les Plates-Bandes des Autochtones. Plus loin que ça, tout le monde s'en fiche. Ils préfèrent ne pas savoir. Si Charlie Manson prenait une chambre au Sahara demain matin, personne ne viendrait l'asticoter du moment qu'il aurait le pourboire généreux.

Je me rendis directement à l'hôtel après avoir loué la voiture. Toujours aucun signe de mon avocat ; aussi je décidai de prendre ma chambre sans l'attendre – ne serait-ce que pour dégager la rue et éviter un effondrement public. Je laissai ma baleine au stationnement pour V.I.P. et entrai dans l'hôtel d'un air emprunté et jambe traînante, avec pour seul bagage un petit sac en cuir – une sacoche faite à la main sur commande récemment par un artisan de mes amis qui travaille le cuir à Boulder.

Notre chambre était au Flamingo, en plein centre, juste en face du Caesar's Palace et du Dunes, site de la conférence. Le plus gros des

participants logeait au Dunes, mais ceux d'entre nous qui s'étaient inscrits avec un élégant retard furent dirigés sur le Flamingo.

L'endroit était bourré de flics ; je le vis en un seul coup d'œil. Pour la plupart, ils allaient et venaient en essayant de n'avoir mine de rien, tous habillés exactement pareils avec leurs vêtements sport à tarif réduit : bermudas à carreaux, chemises de golf Arnie Palmer[17], et jambes blanchâtres sans poils descendant en cône sur des « sandales de plage » caoutchoutées. C'était atroce de devoir entrer là-dedans – une souricière de première. Si je n'avais pas su qu'il y avait cette conférence, ma tête aurait pu péter aussi sec. On avait l'impression que quelqu'un allait se faire descendre en beauté dans un feu croisé d'un instant à l'autre – peut-être la Famille Manson tout entière.

Mon heure d'arrivée était mal choisie. La plupart des procureurs fédéraux et autre flicaille était déjà sur place. Et maintenant, ils s'étaient installés dans le hall d'entrée pour reluquer de leurs regards sinistres les derniers arrivants. En fait de Souricière Finale, ce n'était que deux centaines de flicards les bras ballants ne sachant pas quoi faire d'autre. C'est à peine s'ils se regardaient les uns les autres.

Je me frayai un passage jusqu'au bureau pour me mettre à la queue. L'homme qui me précédait était chef de police dans un petit patelin du Michigan. Son épouse du genre M^{me} Agnew se tenait à un mètre à sa droite tandis qu'il discutait avec l'employé de la réception : « Écoutez, mon bonhomme – je vous ai *déjà* dit qu'il y avait ici une carte postale indiquant que j'avais des *réservations* dans cet hôtel. Crénom, je suis de la conférence des Procureurs ! J'ai déjà *payé* ma chambre.

— Désolé, monsieur. Vous êtes sur la liste des retardataires. Vos réservations ont été transférées au... euh... Motel Clair de Lune, qui se trouve dans Paradise Boulevard et qui est d'ailleurs un très charmant lieu de résidence à seulement trois kilomètres d'ici, avec sa propre piscine et...

— Espèce de sale petite pédale ! Appelez le directeur ! J'en ai assez d'écouter vos sornettes ! »

Le directeur apparut et proposa de leur appeler un taxi. C'était de toute évidence le deuxième ou peut-être même le troisième acte d'un drame cruel qui avait commencé bien avant que j'arrive. La femme du chef de police était en larmes ; le troupeau d'amis qu'il avait rassemblé pour le soutenir était trop gêné pour lui venir en aide – même là, en plein dénouement à la réception, que ce petit flic en colère brûlait sa dernière et meilleure cartouche. Ils savaient qu'il était perdant ; il allait contre les RÈGLES, et ceux qu'on payait pour faire respecter celles-ci affirmaient « Complet ».

Après avoir fait la queue dix minutes derrière ce petit trou du cul bruyant et ses amis, je sentis la bile monter. Comment cette espèce de

flic – et surtout un *flic* – avait-il le culot de discuter avec quelqu'un au nom du Droit et de la Raison ? J'avais *eu affaire* à ces petites têtes pleines de merde qui font floc-floc – et l'employé de la réception aussi, à ce qui me sembla. Il avait l'air d'avoir été refait comme un cochon lui aussi, un jour ou un autre, par une assez jolie brochette de *flics* mesquins et fanatiques des règlements...

Alors à présent, il leur renvoyait leur argument : peu importe qui a raison ou tort, mec... ou qui a payé la note et qui n'a pas... ce qui compte en ce moment, c'est que pour la première fois de ma vie, je peux enfile ça à un porc de policier : « Je vous la fous où je pense, *sergent*, parce que c'est moi qui suis responsable ici, et je vous dis qu'il n'y a pas de place pour vous. »

Je jouissais de cette petite musique de conflit, mais au bout d'un moment, j'eus des vertiges, de désagréables tremblements nerveux, et mon impatience l'emporta sur mon amusement. Aussi je contournai le Cochon et m'adressai directement au réceptionniste : « Dites-moi, je suis navré de vous interrompre, mais j'ai une réservation et je me demande si peut-être je ne pourrais pas me glisser entre deux et faire de la place. » Je souris pour lui faire comprendre que j'avais drôlement apprécié son numéro de dresseur de serpents contre la bande de *flics* maintenant immobilisée, psychologiquement déséquilibrée et me fixant comme si j'étais quelque rat d'eau qui grimpe au bureau.

C'est que je n'avais pas belle allure : je portais un vieux Levis et des espadrilles de basket-ball blanches Chuck Taylor All-Star... tandis que ma chemise Acapulco à dix pesos s'était depuis belle lurette déchirée aux coutures des épaules à cause de tout le vent sur la route. Ma barbe était de trois jours, et approchait de la broussaille normale du clodo, et j'avais les yeux totalement cachés par mes verres réfléchissants saigonais à la Sandy Bull.

Mais ma voix montrait à l'intonation que je *savais* que j'avais une réservation. Je jouais sur la prévoyance de mon avocat... mais je ne pouvais pas laisser passer une occasion de faire avaler son dentier à un *flic* :

... Et j'avais raison. La réservation était au nom de mon avocat. L'employé sonna pour faire venir le groom. « C'est tout ce que j'ai avec moi pour l'instant, fis-je. Le reste est dans la Cadillac décapotable blanche là-bas. » Je montrai du doigt la voiture que tout le monde pouvait voir stationnée juste devant la porte d'entrée. « Pouvez-vous la faire conduire par quelqu'un à son garage ? »

L'employé fut amical. « N'ayez aucun souci, monsieur. Profitez bien de votre séjour ici – et au moindre besoin, n'hésitez pas à appeler la réception. »

Je hochai la tête en souriant, observant du coin de l'œil la

réaction de la flicaille abasourdie juste à côté de moi. Ils étaient hébétés de stupéfaction. Ainsi, ils avaient discuté en faisant jouer toutes les prises dont ils disposaient, pour obtenir une chambre qu'ils avaient déjà *payée* – et voilà que tout leur numéro se faisait ratatiner par on ne sait quel bougre de vagabond ayant l'air de sortir de la jungle des clodos du haut Michigan. Et en plus, il prend sa chambre grâce à une poignée de *cartes de crédit* ! Seigneur ! Le monde ne tourne pas rond...

LUCY LA FAROUCHE...

« DENTS COMME DES BALLES DE BASE-BALL,
YEUX COMME DE LA GELÉE INCANDESCENTE »

Je tendis mon sac au petit gars qui grimpa vers les étages, lui demandant de m'apporter un litre de Wild Turkey et deux flacons de Bacardi Anejo, accompagnés d'assez de glace pour la nuit.

Notre chambre était située dans une des ailes les plus éloignées du Flamingo, qui en fait d'hôtel était bien plutôt une sorte d'énorme club Playboy de moindre envergure au milieu du désert. Quelque chose comme neuf ailes séparées, avec piscines et passerelles les reliant entre elles – un complexe étendu, découpé en tranches par un labyrinthe de rampes et d'avenues pour voitures. Cela me prit une vingtaine de minutes pour aller de la réception à l'aile éloignée qui nous avait été attribuée.

J'avais dans l'idée de m'installer dans ma chambre, de prendre livraison de mes bagages et de la gnole que j'avais commandée, puis de me fumer mon dernier gros morceau de Gris de Singapour tout en regardant Walter Cronkite[18] à la télévision, en attendant que mon avocat arrive. J'avais besoin de faire cette pause, besoin de ces instants de paix et de protection, avant de se taper la conférence, qui allait être tout à fait d'un genre différent du Mint 400. Là, il s'agissait d'*observer*, tandis qu'ici, il faudrait *participer* – et prendre une Position tout à fait particulière. Au Mint 400, nous avions affaire essentiellement à un public *simpatico*, et si notre conduite avait été grossière et scandaleuse... ma foi, ce n'était qu'une question de degré.

Mais cette fois-ci, notre seule *présence* serait un scandale. Nous allions assister à la conférence sous de faux prétextes et, dès le départ, nous serions confrontés à un public réuni dans le but déclaré de mettre en taule les gens de notre espèce. C'était *nous* la Menace – non pas déguisée, mais des intoxiqués aveuglants de culpabilité, dotés d'un numéro très bien rodé que nous avions l'intention de pousser jusqu'à l'ultime limite... non pour prouver quelque conclusion sociologique définitive, ni même comme moquerie consciente : c'était surtout une question de style de vie, le sens d'une certaine obligation et même du devoir. Si les Cochons se rassemblaient à Vegas pour une conférence au sommet sur la Drogue, nous pensions que la Culture de la drogue se devait d'être représentée.

En outre, j'avais la tête pétée depuis si longtemps maintenant que ce genre de représentation me semblait parfaitement logique. Compte

tenu des circonstances, il me semblait que je collais complètement à mon karma.

Ou c'est du moins ce que je croyais jusqu'à ce que je parvienne devant la grande porte grise de la Mini-Suite 1150 de l'Aile du Bout. J'enfilai ma clé dans la poignée-serrure et ouvris la porte en me disant « Ah, enfin chez soi ! »... quand la porte *heurta* quelque chose, que je reconnus immédiatement être une forme humaine : une fille d'âge indéterminé avec la forme et la face d'un bull-terrier. Elle portait une blouse bleue informe et ses yeux montraient de la colère...

Je savais en quelque sorte que j'étais bien dans ma chambre. J'aurais voulu pouvoir croire le contraire, mais les vibrations ne trompaient pas le moins du monde... et elle semblait le savoir également, car elle ne fit pas le moindre geste pour m'arrêter lorsque je pénétrai sans m'arrêter dans la suite. Je lançai ma sacoche de cuir sur un des lits et cherchai du regard ce que je savais devoir apercevoir... mon avocat... nu comme un ver, debout dans la porte de la salle de bains avec sur la figure une grimace déformée par la drogue.

« Espèce de porc dégénéré, grommelai-je. – On n'y peut rien, fit-il en hochant la tête vers la fille-bouledogue. Je te présente Lucy. » Il éclata d'un rire dément. « Tu sais bien – comme Lucy dans le ciel avec des diamants... »

Je fis un signe de tête à Lucy, qui me toisait d'un regard incontestablement venimeux. J'étais visiblement une sorte d'ennemi, d'abominable intrus dans son tableau... et il était évident, à la manière dont elle se déplaçait dans la chambre à pas très rapides et raides, qu'elle était en train de me jauger. Elle était prête à la violence, cela ne faisait guère de doute. Mon avocat lui-même le sentit.

« Lucy ! fit-il sèchement ; Lucy ! Reste calme, nom de Dieu ! Rappelle-toi ce qui s'est passé à l'aéroport... plus de ça, c'est compris ? » Il lui sourit nerveusement. Elle avait l'air d'un animal qu'on vient de pousser dans une fosse pleine de sciure pour qu'il y livre un combat mortel...

« Lucy... ce monsieur est mon *client* ; c'est Mr Duke, le célèbre journaliste. C'est lui qui *paye* cette suite, Lucy. Il est *avec* nous. »

Elle ne dit rien. Je remarquai qu'elle ne se contrôlait pas entièrement. Des épaules énormes pour une femme, et un menton comme Oscar Bonavena. Je m'assis sur le lit et cherchai sans en avoir l'air la bonbonne de gaz asphyxiant dans mon sac... et lorsque mon pouce fut sur le bouton, je fus tenté de sortir brusquement l'engin et d'imbiber un bon coup la créature au nom des principes généraux qui voulaient que j'aie désespérément besoin de *paix*, de repos, de refuge.

Je ne voulais pour rien au monde devoir me battre au finish, dans ma propre chambre d'hôtel, avec une espèce de monstre hormonal rendu fou par les drogues.

Mon avocat paraissait comprendre ce qui se passait ; il savait pourquoi ma main était dans la sacoche. Il s'écria : « Non ! Pas ici ! On ne pourrait plus rester ! »

Je haussai les épaules. Il était déglingué. Je le voyais bien. Et Lucy aussi. Elle avait les yeux pleins de fièvre et de délire. Elle me fixait comme si j'étais une chose qu'il faudrait réduire à l'impuissance avant que la vie redevienne normale selon les critères qui lui étaient propres.

Mon avocat s'approcha lentement et lui passa le bras autour des épaules. « Mr Duke est mon *ami*, dit-il doucement. Il adore les artistes. Montrons-lui tes peintures. »

Je remarquai soudain que la pièce était emplie de dessins – peut-être quarante ou cinquante portraits, certains à l'huile, d'autres au fusain, tous plus ou moins de la même taille et représentant tous le même visage. Ces toiles étaient appuyées sur toutes les surfaces plates. Le visage me rappelait vaguement quelqu'un, mais je fus incapable de dire qui. C'était une fille ayant une large bouche, un gros nez et des yeux extrêmement étincelants – un visage sensuellement démoniaque ; le genre de travail exagéré et dramatiquement embarrassant qu'on trouve dans les chambres des jeunes étudiantes des Beaux-Arts qui ne s'intéressent plus qu'aux chevaux.

« Lucy peint des portraits de Barbra Streisand, expliqua mon avocat. C'est une artiste qui vient du Montana... » Il se tourna vers elle : « C'est quoi la ville où t'habites ? »

Elle le dévisagea, puis moi, puis lui à nouveau. Puis elle prononça enfin : « Kalispel. Tout au nord. Je les ai faits d'après la télévision. »

Mon avocat opina avec entrain et dit : « Fantastique. Elle a fait tout ce chemin rien que pour faire cadeau de tous ces portraits à Barbra. Nous allons à l'hôtel Americana ce soir, pour la rencontrer en coulisses. »

Lucy eut un sourire pudique. Il n'y avait plus d'hostilité en elle. Je lâchai la bonbonne de gaz et me relevai. De toute évidence, nous avions un cas grave sur les pattes. Je n'avais pas compté là-dessus : trouver mon avocat détraqué par l'acide et en train de faire une espèce de cour surnaturelle.

« Bien, fis-je ; alors je crois qu'ils ont emmené la voiture maintenant ; allons sortir les affaires du coffre. »

Il opina avec alacrité : « Absolument, allons chercher les trucs. » Il sourit à Lucy. « On revient tout de suite. Ne répond pas au téléphone si ça sonne. »

Elle eut une grimace de sourire et fit avec un doigt le signe des

Jésus freaks. « Dieu vous bénisse », fit-elle.

Mon avocat enfila un pantalon à pattes d'éléphant et une chemise noire satinée, puis nous sortîmes en vitesse de la chambre. Je vis qu'il avait du mal à s'orienter, mais je ne fis rien pour le ménager.

« Alors..., fis-je ; que comptes-tu faire ?

— Faire ? »

Nous attendions l'ascenseur.

« Lucy », dis-je.

Il secoua la tête, se débattant pour arriver à se concentrer sur ce problème. « Je l'ai rencontrée dans l'avion et j'avais tout cet acide. » Il eut un haussement d'épaules. « Tu sais, les petites gélules bleues. Bon Dieu, elle est dans un trip *religieux*. Elle est en fugue de chez elle pour peut-être la cinquième fois en six mois. C'est terrible. Je lui ai donné une capsule avant de me rendre compte... ah merde, qu'elle n'avait même jamais *bu un coup* !

— Eh bien, on en fera probablement quelque chose. On peut la tenir bien défoncée et vendre son cul à la convention. »

Il me fixa du regard.

« Elle est parfaite pour le tableau, ajoutai-je. Ces flics paieront cinquante dollars par tête pour la maîtriser avec une bonne raclée et puis l'enculer à la chaîne. On peut l'installer dans un des motels des rues transversales, accrocher des images de Jésus partout sur les murs, puis lui lâcher les Cochons dessus... Bon sang, elle est costaud ; elle tiendra un sacré coup. »

Son visage était traversé d'affreuses crispations. Nous étions à présent dans l'ascenseur qui descendait au rez-de-chaussée. Il marmonna : « Seigneur Dieu ! je savais que tu étais malade, mais je ne m'attendais pas à t'entendre réellement *dire* des choses comme ça. »

Il sembla abasourdi.

J'éclatai de rire. « C'est de la franche économie. Cette fille est un *don de Dieu* ! » Je lui balançai un sourire du plus pur Bogart, tout en dents... « Merde quoi, on est presque fauchés ! Et tout d'un coup, tu ramasses une dingo forte en muscles qui peut nous ramener mille dollars par jour.

— Non ! s'écria-t-il ; arrête de dire des choses pareilles ! » La porte de l'ascenseur s'ouvrit et nous avançâmes vers le stationnement.

« Je suis sûr qu'elle peut s'en enfiler quatre à la fois, continuai-je. Bon Dieu, si on la bourre d'acide sans relâche, ça nous fera plutôt dans les *deux* mille par jour, peut-être *trois*.

— Tu n'es qu'un sale dégueulasse ! cracha-t-il. Je devrais t'enfoncer ta sale caboche ! » Il me regardait en louchant, protégeant ses yeux du soleil. Je repérai ma Baleine à une quinzaine de mètres de la porte. « La voilà, fis-je ; une bagnole plutôt chouette, pour un maquereau... »

Il grogna. Sa figure reflétait le combat avec des ressacs sporadiques d'acide qui agitaient, je le savais, sa tête : abominables vagues douloureusement intenses, suivies de confusion totale. Lorsque j'ouvris le coffre de la Baleine pour sortir les sacs, il se fâcha. « Mais qu'est-ce que tu *fabriques* ? C'est pas la voiture de Lucy.

— Je sais, fis-je ; c'est la mienne. Ce sont *mes* bagages.

— Tu parles, ouais ! s'écria-t-il. C'est pas parce que je suis avocat que tu peux te permettre de voler des trucs juste sous mon nez ! » Il se recula. « Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Je ne pourrai jamais te faire acquitter pour une histoire pareille. »

Après moult difficulté, nous revînmes dans la chambre pour essayer de parler sérieusement avec Lucy. Je me sentais comme un nazi, mais il fallait le faire. C'était pas une fille pour nous – pas dans cette fragile situation. C'était déjà assez grave comme ça qu'elle soit ce qu'elle paraissait être – une petite môme bizarre en butte aux affres d'un mauvais épisode psychotique ; mais ce qui me tracassait bien plus que ça était la probabilité que d'ici quelques heures, elle aurait recouvré assez de lucidité pour se monter une crise de rage noire fondée sur Notre-Seigneur Jésus en se rappelant vaguement avoir été draguée et séduite à l'Aéroport international de Los Angeles par une variété de sauvage de Samoa qui, après l'avoir abreuvée d'alcool et de L.S.D., l'attira dans une chambre d'hôtel de Vegas et pénétra chaque orifice de son corps avec son membre palpitant quoique non circoncis.

J'eus l'abominable vision d'une Lucy entrant à grand fracas dans la loge de Barbra Streisand à l'Americana pour lui étaler cette brutale affaire. Ce serait notre fin. Ils nous traqueraient et nous castreraient probablement tous les deux, avant de nous boucler...

J'expliquai tout cela à mon avocat, maintenant en larmes à l'idée de se séparer de Lucy. Elle était encore puissamment déglinguée, et je pensai que la seule solution était de l'éloigner le plus possible du Flamingo avant qu'elle redescende assez pour se rappeler où elle avait été et ce qui lui était arrivé.

Pendant que nous discussions, Lucy était allongée sur le patio et exécutait une esquisse au fusain de Barbra Streisand, de mémoire cette fois. C'était une étude de pleine face, avec des dents comme des balles de base-ball et des yeux comme de la gelée incandescente.

La seule intensité de la chose me mit sur les nerfs. Cette fille était une bombe montée sur pattes. Dieu seul sait ce qu'elle pourrait faire de toute cette énergie mal branchée si elle n'avait pas entre les mains son bloc de dessin. Et ce qu'elle ferait lorsque, revenue un peu sur terre, elle lirait dans le *Vegas Visitor*, comme je venais de le faire, que la Streisand ne devait pas passer à l'Americana avant trois semaines.

Mon avocat finit par reconnaître la nécessité du départ de Lucy. Le risque d'inculpation en vertu de la loi Mann[19], menant à une procédure de radiation du tableau de l'ordre et la perte complète de son gagne-pain, constitua un facteur clé dans sa décision. Ça ferait un sale procès fédéral. Particulièrement pour un monstre de Samoa confronté à un jury blanc bourgeois et typique du sud de la Californie.

« Il se peut même qu'ils considèrent ça comme de l'enlèvement de mineure, ajoutai-je. Droit à la chambre à gaz, comme Chessman. Et même si t'arrives à écarter ça, ils te renverront au Nevada pour Viol et Sodomie Consensuelle.

— Non ! s'écria-t-il ; j'avais *pitié* de cette fille, je voulais *l'aider* ! »

Je souris. « C'est ce que disait Fatty Arbuckle[20], et tu sais ce qu'ils lui ont fait.

— Qui ça ?

— Ça ne fait rien. Imagine-toi simplement en train de raconter à un jury que t'as essayé d'aider cette pauvre fille en lui filant du L.S.D. et puis en l'emmenant à Vegas pour une de tes parties spéciales de bête à deux dos en nu intégral. »

Il secoua tristement la tête. « T'as raison. Ils me brûleraient probablement sur le bûcher... ils me feraient griller en plein banc des accusés. Merde, ça ne paie pas d'essayer d'aider les gens de nos jours... »

Nous cajolâmes Lucy jusqu'à la voiture, en lui disant qu'à notre avis, il était l'heure d'« aller trouver Barbra ». Nous n'eûmes aucune difficulté à la persuader de prendre toutes ses toiles avec elle, mais elle ne comprit pas pourquoi mon avocat voulut qu'elle emmène sa valise aussi. « Je ne voudrais pas la gêner, protesta-t-elle ; elle va croire que j'essaye de m'installer chez elle, ou quelque chose comme ça.

— Absolument pas, fis-je très vite... mais c'est tout ce que je trouvais à dire. Je me sentais comme Martin Bormann. Qu'arriverait-il à cette pauvre diablesse lorsque nous la lâcherions ? La taule ? La traite des Blanches ? Que ferait le docteur Darwin dans les circonstances présentes ? (Survie des... *plus adaptés* ? Était-ce l'expression correcte ? Darwin avait-il jamais envisagé l'idée d'inadaptation *temporaire* ? Comme « démence temporaire ». Le docteur aurait-il pu faire une place dans sa théorie pour une chose comme le L.S.D. ?)

Mais tout cela n'était que très académique, évidemment. Lucy était un boulet potentiellement fatal pour lui comme pour moi. Il n'y avait absolument pas d'autre choix que de la laisser aller à la dérive en espérant qu'elle aurait la mémoire bousillée. Mais il est certaines victimes de l'acide – particulièrement les mongoliens nerveux – qui présentent une étrange capacité *d'idiot savant* à se souvenir de détails

singuliers et de rien d'autre. Il était possible que Lucy passe encore deux jours dans un état d'amnésie complète, et que soudain elle revienne à elle en ne se rappelant de rien sauf du numéro de notre chambre au Flamingo...

J'y réfléchis... mais la seule solution de rechange était de l'emmener dans le désert et de donner ses restes à manger aux lézards. Je n'étais pas prêt à faire cela ; ça paraissait quand même un peu trop gros par rapport à ce que nous essayions de protéger : mon avocat. Ça se résumait à ça. Donc le problème était de mettre au point une solution intermédiaire, et d'orienter Lucy dans un sens qui ne lui ferait pas claquer la tête, et provoquant un désastre en retour.

Elle avait de l'argent ; mon avocat s'en était assuré. « Au moins deux cents dollars, avait-il dit. Et on peut toujours appeler les flics là-haut dans le Montana, où elle habite, et la livrer à eux. »

J'étais très réticent sur cette solution. La seule chose qui soit pire que la lâcher dans Vegas, considérai-je, était de la livrer aux « autorités »... et il était clair qu'il ne pouvait de toute façon pas en être question. Pas maintenant. « Mais quel genre de monstre es-tu ? fis-je. Tu commences par enlever la fillette, puis tu la violes, et maintenant tu veux la faire enfermer ! »

Il répliqua en haussant les épaules : « Je viens de penser qu'elle n'a *aucun témoin*. Tout ce qu'elle racontera sur nous ne vaudra absolument rien.

— Nous ? » fis-je.

Il me fixa du regard. Je vis que sa tête commençait à se clarifier. L'acide était presque parti. Cela signifiait que Lucy redescendait aussi, probablement. Il était temps de couper le cordon.

Lucy nous attendait dans la voiture en écoutant la radio avec un sourire tordu sur le visage. Nous étions à une dizaine de mètres. Quiconque nous observant de loin aurait pu penser qu'il s'agissait d'une sale discussion au plus fort pour savoir qui avait « droit à la fille » – une scène normale de stationnement à Vegas.

Enfin, nous décidâmes de lui prendre une réservation à l'Americana. Mon avocat alla d'un pas tranquille jusqu'à la voiture et lui demanda son nom de famille sous un prétexte quelconque, puis j'entrai hâtivement pour appeler l'hôtel – déclarant que j'étais son oncle et que je voulais qu'on la « traite très gentiment » car c'était une artiste et qu'elle pourrait sembler quelque peu tendue. L'employé m'assura qu'ils seraient avec elle la courtoisie même.

Puis nous la conduisîmes à l'aéroport en disant que nous allions changer notre Baleine Blanche pour une Mercedes 600, et mon avocat la fit entrer dans le hall avec tout son matériel. Elle était encore en train de déménager en babillant à ce moment-là. Je partis me cacher un peu plus loin pour attendre qu'elle revienne.

Dix minutes plus tard, il arriva en traînant les pieds jusqu'à la voiture et monta. « Démarre lentement, fit-il. N'attire pas l'attention. »

Lorsque nous fûmes sur Las Vegas Boulevard, il m'expliqua qu'il avait filé dix dollars à un des employés chargés de héler les taxis pour qu'il s'arrange afin que sa « petite amie saoule » arrive à l'Americana, où elle avait une réservation. « Je lui ai dit de s'assurer qu'elle y arriverait bien, ajouta-t-il.

— Tu crois qu'elle va y arriver ? »

Il opina. « Le type a dit qu'il paierait le taxi avec les cinq dollars que je lui avais donnés en plus, et qu'il recommanderait au conducteur du taxi de la ménager. Je lui ai raconté qu'il fallait que je m'occupe de quelques affaires, mais que je serais à l'hôtel dans une heure – et si la fille n'avait pas encore pris sa chambre, je reviendrais ici pour lui mettre les poumons en lambeaux.

— Voilà qui est bien, dis-je ; on ne peut pas faire de subtilités dans cette ville. »

Il eut une grimace. « En tant qu'avocat, je te conseille de me dire où t'as mis cette foutue mescaline. »

Je m'arrêtai : la sacoche était dans le coffre. Il chercha deux pastilles et nous en avalâmes chacun une. Le soleil baissait derrière les collines couvertes de broussailles au nord-ouest de la ville. La radio croassait une bonne chanson de Kris Kristofferson. Nous revînmes en ville en vitesse de croisière à travers l'air chaud du crépuscule, détendus sur les sièges de cuir rouge de notre coupé blanc tout électrique.

« On devrait peut-être se la couler douce ce soir, dis-je tandis que nous passions en un éclair devant le Tropicana.

— Très juste, répliqua-t-il. Trouvons-nous un bon restaurant spécialisé en poissons et mangeons du saumon rose. Je me sens un puissant appétit pour le saumon rose. »

Je fus d'accord. « Mais on devrait d'abord rentrer à l'hôtel pour nous installer. Peut-être nager un petit coup et s'envoyer un petit rhum. »

Il approuva de la tête, s'enfonça dans son siège et fixa le ciel. La nuit tombait doucement.

AUCUN REFUGE POUR LES DÉGÉNÉRÉS... RÉFLEXIONS SUR UN CAMÉ ASSASSIN

Nous traversâmes le parc de stationnement du Flamingo et, passant par-derrrière, prîmes le labyrinthe qui menait à notre aile. Aucun problème pour le stationnement, aucun problème avec l'ascenseur, et la suite reposait dans un silence de mort lorsque nous entrâmes : plongée dans une pénombre paisible et élégante, avec de hautes cloisons glissantes s'ouvrant sur la pelouse et la piscine.

Le seul mouvement dans la pièce provenait du voyant rouge du téléphone clignotant pour prévenir d'un message. « C'est probablement le service, fis-je ; j'avais commandé de la glace et de la gnole : je suppose qu'ils ont voulu les amener pendant que nous étions sortis. »

Mon avocat haussa les épaules : « On en a plein. Mais on ferait aussi bien d'en reprendre. Bon sang oui, dis leur de nous en faire monter. »

Je décrochai et composai le numéro de la réception : « J'ai ma petite lumière qui clignote ; y a-t-il un message ? »

L'employé semblait hésiter ; j'entendis des froissements de papier, puis il finit par dire : « Ah oui. Mister Duke ? En effet, deux messages pour vous. L'un dit : " Bienvenue à Las Vegas, de la part de l'Association nationale des Procureurs... " »

— Formidable, fis-je.

—... et l'autre dit : " Appelez Lucy à l'Americana, chambre 1600. " »

— Comment ? »

Il répéta le message ; il n'y avait pas d'erreur.

« Merde de Dieu ! grommelai-je.

— Je vous demande pardon ? » fit l'employé.

Je raccrochai.

Mon avocat était encore une fois en train de jouer au Cracheur de Boyaux, dans la salle de bains. Je marchai jusqu'au balcon et fixai la piscine, un paquet d'eau brillante en forme de rognon qui miroitait devant notre suite. Je me sentais comme Othello. Je n'étais pas arrivé en ville de quelques heures, que déjà les bases d'une tragédie classique étaient posées. Le héros était condamné ; il avait déjà semé les germes de sa propre chute...

Mais qui était le Héros de ce drame répugnant ? Tournant le dos à

la piscine, je trouvais en face de moi mon avocat qui sortait de la salle de bains en s'essuyant la bouche avec une serviette. Ses yeux étaient vitreux et vides. Il marmonna : « Cette sacrée mescaline ! Mais pourquoi ne la rendent-ils pas un peu moins pure ? Ils pourraient la mélanger avec des Rollaids[21] ou quelque chose d'autre...

— Othello prenait de la dramamine », dis-je.

Il opina et, enroulant la serviette autour de son cou, s'avança pour allumer le poste de télévision. « Ouais, j'ai entendu parler de ces médicaments. Ton Fatty Arbuckle, lui, utilisait l'huile d'olive.

— Lucy a appelé, lâchai-je.

— Quoi ? » Je le vis ployer sous le coup – comme un animal qui reçoit une balle.

« La réception vient de me transmettre son message. Elle est à l'Americana, chambre 1600... et elle demande que nous l'appelions. »

Il me regardait fixement... quand le téléphone sonna.

Je décrochai en haussant les épaules. Il était vain de vouloir se cacher. Elle nous avait débusqué, et ça suffisait comme ça.

« Allô », fis-je.

C'était encore le réceptionniste.

« Mister Duke ?

— Oui.

— Allo, Mister Duke ; je suis désolé que nous ayons été coupés à l'instant mais... il m'a semblé que je devais vous rappeler car je me demandais...

— *Quoi ?* » Je sentais les choses se refermer sur nous. Cet enculé allait m'annoncer une énormité. Qu'est-ce que cette garce de dingue avait bien pu lui *raconter* ? Je tentai de rester calme. « Nous regardons les informations, nom de Dieu ! hurlai-je. Qu'est-ce que vous venez m'emmerder ? »

Silence.

« Qu'est-ce que vous *voulez* ? Où est la glace que j'ai commandée ? Et la gnole ? Il y a la guerre en ce moment, mon bonhomme ! Des gens se font tuer !

— Tuer ? » Il avait quasiment murmuré le mot.

« Au Vietnam ! gueulai-je de plus belle. A la télévision !

— Oh... oui... bien sûr, fit-il ; cette guerre atroce. Quand va-t-elle finir ?

— Dites-moi ce que vous *voulez*, dis-je calmement.

— Ah oui, fit-il en reprenant son ton d'employé. J'ai cru devoir vous informer... parce que je sais que vous êtes ici pour l'assemblée de la police... que cette femme qui a laissé le message pour vous semblait extrêmement *perturbée*. »

Il hésita, mais je ne dis rien.

« J'ai pensé que vous voudriez le savoir, ajouta-t-il finalement.

— Mais vous, que lui avez-vous *dit* ?

— *Rien*. Rien du tout, Mister Duke. Je me suis contenté de prendre son message. » Il marqua un temps d'arrêt. « Mais ça n'a pas été si facile que ça, de parler avec cette dame. Elle était... comment dire... extrêmement énervée. Je crois qu'elle pleurait.

— Pleurait ? » Ma cervelle s'était bloquée. Incapable de penser. La drogue montait. « Pourquoi pleurait-elle ?

— Mais... euh... elle ne l'a pas dit, Mister Duke. Mais comme je connaissais la nature de votre travail, j'ai pensé...

— Je sais, fis-je très vite. Écoutez, il faut que vous soyez bien gentil avec cette femme si jamais elle rappelle. C'est notre *cas d'étude*. Nous l'observons avec grand soin. » Je sentis alors ma tête se dérouler ; les mots venaient facilement : « Bien entendu, elle est parfaitement inoffensive... il n'y aura pas d'histoires... cette femme a été mise au laudanum, c'est une expérience contrôlée, mais je crois bien que nous aurons besoin de votre coopération jusqu'à ce que cette affaire se termine.

— Oh mais... *certainement*, fit-il. C'est toujours une joie de collaborer avec la police... du moment que ça ne fait pas d'histoires... pour nous, veux-je dire.

— Ne vous en faites pas, ajoutai-je. Nous vous protégeons. Contentez-vous de traiter cette pauvre femme comme vous traiteriez n'importe quel autre être humain en difficulté.

— Comment ? Il bredouillait visiblement. Ah... oui, oui, je vois ce que vous voulez dire... oui... donc c'est *vous* qui serez responsables ?

— Évidemment, répliquai-je ; et maintenant, je dois retourner voir les informations.

— Merci, marmonna-t-il.

— Faites-nous monter la glace », ajoutai-je avant de raccrocher.

Mon avocat arborait un sourire apaisé dirigé vers le poste de télévision. « Bon travail, fit-il ; après ça, ils vont nous traiter comme de satanés lépreux. »

J'acquiesçai, emplissant un grand verre de Chivas Régat.

« Il n'y a pas eu les moindres *nouvelles* dans cette télé depuis trois heures, remarqua-t-il d'un air absent. Ce pauvre crétin croit probablement que nous sommes branchés sur je ne sais quel chaîne spéciale pour la police. Tu devrais le rappeler pour lui demander qu'il nous fasse monter un condensateur sensible de trois mille watts en même temps que les glaçons. Dis-lui que le nôtre vient de sauter...

— Tu oublies Lucy, repris-je ; elle te cherche. »

Il se mit à rire : « Non, c'est *toi* qu'elle cherche.

— Moi ?

— Ouais. Elle est vraiment branchée sur toi. La seule manière de me débarrasser d'elle à l'aéroport a été de lui raconter que tu allais

m'emmener en plein désert pour qu'on ait une bonne explication – et que tu voulais m'éliminer pour qu'elle soit entièrement à toi. » Il haussa les épaules. « Merde quoi, fallait bien que je lui dise *quelque chose*. Je lui dis qu'elle devrait aller à l'Americana et attendre voir lequel de nous deux reviendrait. » Il se remit à rire. « Je crois bien qu'elle croit que c'est toi qui as gagné. Le message téléphoné n'était pas pour *moi*, pas vrai ? »

J'opinaï. Ça n'avait aucun sens, pourtant je savais que c'était comme ça. Raisonnement de drogué. Les ondes étaient brutalement claires – et avaient pour lui un sens parfait.

Il était enfoncé dans son fauteuil, et se concentrait sur « Mission impossible ».

Je réfléchis quelques instants, puis me levai et me mis à fourrer mes affaires dans ma valise.

« Qu'est-ce que tu fais ? »

— T'occupes », fis-je. La fermeture Éclair se coinça momentanément, mais je forçai la fermeture d'un coup sec. Puis je mis mes chaussures.

« Attends deux secondes, dit-il ; Seigneur, ne me dis pas que tu t'en vas ? »

Je hochai la tête. « Et comment, que je me tire ! Mais te fais pas de soucis. Je ferai une halte à la réception avant de sortir. On s'occupera de toi. »

Il se leva brusquement, renversant son verre. « Ah c'est comme ça, nom de Dieu ! Eh ben ça va être du *sérieux*, maintenant ! Où est mon. 357 ? »

Je haussai les épaules et ne le regardai pas en fourrant les bouteilles de Chivas Régal dans ma sacoche. « Je l'ai vendu à Baker ; je te dois trente-cinq dollars.

— Sacré Bon Dieu ! s'écria-t-il. Mais l'engin m'avait coûté cent quatre-vingt-dix putains de dollars ! »

J'eus un sourire : « Allez, c'est *toi-même* qui m'as raconté où t'as eu ce flingue ; tu te souviens ? »

Il hésita, faisant semblant de réfléchir, et finit par avouer : « Ah ouais. Ouais... la petite frappe de pasadena... » Puis il s'emporta à nouveau. « Eh bien alors, ce feu m'a coûté cent sacs. Ce connard avait descendu un agent de la Stup. La peine capitale lui pendait au nez !... merde, trois semaines de procès, et tout ce que ça m'a rapporté, c'est cette saloperie de pétard à six coups.

— Tu es un imbécile. Je t'avais prévenu de ne pas t'occuper des camés qui vivent à crédit – particulièrement lorsqu'ils *sont* coupables. Tu peux encore t'estimer heureux que le fumier ne t'ait pas payé d'une balle dans le ventre. »

Mon avocat s'effondra : « Mais c'était mon *cousin*. Le jury l'a

reconnu *innocent*.

— Quelle connerie ! fis-je sèchement. Ça fait combien de gens que ce salaud de camé descend depuis qu'on le connaît ? Six ? Huit ? Ce sale petit enculé est tellement coupable que je devrais probablement le descendre moi-même, par principe. Il a descendu cet agent de la Stup aussi sûr qu'il a tué la fille de Holiday Inn... et le type à Ventura ! »

Il me toisa froidement : « Tu devrais faire attention, mon pote. Tu te laisses aller à de graves *diffamations*. »

Je ris, et balançai mon bagage au pied du lit tout en m'asseyant pour finir mon verre. J'avais vraiment l'intention de partir. Ce n'est pas que je le voulais vraiment, mais il me semblait que rien de ce que je pouvais faire à Las Vegas ne valait le risque de m'emberlificoter avec les histoires de Lucy... Je ne doutais pas que ce soit un être de qualité, si jamais sa tête lui revenait... très sensible, possédant une réserve secrète d'un joli karma sous ses airs de bull-terrier ; un grand talent doublé de bons instincts... Rien qu'une petite môme balourde qui avait eu la malchance de devenir marteau à peine arrivée à ses dix-huit ans.

Je n'avais rien contre elle personnellement. Mais je savais qu'elle était parfaitement capable, dans les circonstances présentes, de nous faire envoyer tous les deux en prison pour vingt ans au moins, sur la foi de quelque odieuse histoire que nous ne connaîtrions sans doute même pas avant qu'elle fasse sa déposition :

« Oui, m'sieur, ces deux hommes là-bas dans le box des accusés sont bien ceux qui m'ont donné le L.S.D. et puis qui m'ont emmené dans l'hôtel...

— Et qu'ont-ils fait alors, Lucy ?

— Ben, m'sieur, je me rappelle plus au juste...

— Vraiment ? Eh bien, voici peut-être un document extrait du dossier de l'instruction qui va vous rafraîchir la mémoire, Lucy... C'est la déclaration que vous avez faite au sergent Squane peu après avoir été découverte errant nue en plein désert près du lac Mead.

— Je suis pas sûre vraiment ce qu'ils m'ont fait, mais je me souviens que c'était horrible. Un des deux types m'a emmené de l'aéroport de Los Angeles ; c'est celui qui m'a donné la pilule... et l'autre nous a rejoints à l'hôtel ; il suait drôlement fort et il parlait si vite que je n'arrivais pas à comprendre ce qu'il voulait... Non monsieur, je ne me rappelle pas *exactement* ce qu'ils m'ont fait à ce moment-là, parce que j'étais encore sous l'effet de cette drogue... oui m'sieur, le L.S.D. qu'ils m'avaient donné... et je crois que j'ai été nue pendant longtemps, peut-être tout le temps qu'ils m'ont retenue avec eux. Je crois que c'était le soir, parce que je me souviens qu'ils avaient mis les informations. Oui, m'sieur, Walter Cronkite, je me rappelle avoir vu sa tête pendant tout le temps où... »

Non, je n'étais pas prêt à subir cela. Aucun jury ne mettrait en doute son témoignage, spécialement s'il leur parvenait bredouillé à travers un brouillard de larmes et d'obscènes retours d'acide. Et le fait qu'elle serait incapable de se rappeler précisément ce que nous lui avions fait nous interdirait de nier. Le jury *saurait* ce que nous avions fait. Ils auraient lu des histoires avec des individus de notre espèce dans des polars à douze balles : *Jusqu'à la garde* et *Pas plus loin que la peau...* et auraient vu nos semblables dans les petits films de baise à vingt francs.

Et bien entendu, il était exclu que nous prenions le risque de plaider non coupables – pas après qu'ils auraient passé au peigne fin le coffre de la Baleine : « Et j'aimerais préciser, Votre Honneur, que le jury peut examiner les pièces à conviction A à Y – oui, cet incroyable arsenal de drogues et narcotiques illégaux que les accusés avaient en leur possession au moment de leur arrestation et capture forcée par non moins de *neuf* officiers de police, dont six sont encore hospitalisés... ainsi que la pièce Z, attestée sous serment par trois experts en narcotiques professionnels choisis par le président de la Conférence nationale des Procureurs – laquelle a subi une grave gêne due aux tentatives des accusés pour s'infiltrer, troubler et dévoyer leur convention annuelle... ces experts ont affirmé que le stock de drogue dont disposaient ces accusés au moment de leur arrestation suffisait à *tuer* une section entière de Marines américains... et messieurs, j'emploie le verbe tuer sans vouloir offenser la peur et le dégoût que ce terme provoque, je n'en doute pas, en chacun de vous à la pensée que ces violeurs *dégénérés* ont utilisé cette galaxie de narcotiques pour *détruire complètement* l'esprit et la morale de cette adolescente jadis innocente, cette jeune fille *en ruine* et souillée qui est assise devant vous dans sa honte... oui, ils ont donné à cette fille assez de drogues à avaler pour que son cerveau si horriblement emmêlé ne lui permette même plus de se *rappeler* les détails abominables de l'orgie qu'elle fut forcée de subir... et pour finir, mesdames et messieurs du jury, ils *l'utilisèrent* à des fins proprement innommables ! »

UNE EXPÉRIENCE TERRIFIANTE
AVEC DES DROGUES
EXTRÊMEMENT DANGEREUSES

Il n'y avait pas moyen de s'en sortir. Je me levai et rassemblai mes bagages. Il était important, me semblait-il, de quitter la ville immédiatement.

Mon avocat parut piger finalement ce qui se passait. Il s'écria : « Attends ! Tu ne peux pas m'abandonner dans cette fosse à serpents ! Cette chambre est à mon *nom*. » Je haussai les épaules.

« D'accord, nom de Dieu ! dit-il en allant vers le téléphone. Écoute, je vais *l'appeler*. Je vais nous débarrasser d'elle. » Il hocha la tête. « T'as raison. Cette fille est mon problème. » Je secouai la tête. « Non, c'est déjà allé trop loin. » « Tu ne vaudrais pas deux sous, comme avocat, toi ; répliqua-t-il. Détends-toi, voyons. Je vais arranger ça. »

Il composa le numéro de l'Americana et se fit passer la chambre 1600 : « Salut, Lucy. Ouais, c'est moi. J'ai eu ton message... quoi ? Non, Bon Dieu, j'ai donné à ce salaud une leçon qu'il n'oubliera pas de si tôt... comment ?... Non, pas mort, mais il n'est plus en état d'embêter quiconque pendant un petit moment... ouais, je l'ai laissé sur place ; je lui ai passé une dérouillée, puis je lui ai arraché toutes ses dents... »

Mon Dieu, me dis-je ; c'est atroce d'envoyer une histoire pareille sur quelqu'un qui a la tête bourrée d'acide.

Mais il continuait : « Seulement il y a le problème que voici : il faut que je me taille d'ici au plus vite. Ce salaud a touché un chèque en bois à la réception et l'a endossé à *ton* nom, comme ça ils vont vous chercher l'un comme l'autre... ouais, je sais bien, mais on ne peut pas juger un livre à sa couverture, Lucy ; certaines personnes sont vraiment pourries jusqu'au fond... enfin bref, tu dois t'abstenir totalement de rappeler ici ; ils rechercheront l'origine de l'appel et te colleront de suite derrière les barreaux... non, je vais m'installer de ce pas au Tropicana ; je t'appellerai de là quand je saurai mon numéro de chambre... ouais, probablement deux heures ; il faut que j'aie l'air de rien, sans ça ils me captureront moi *aussi*... je pense que j'utiliserai sans doute un autre nom, mais je te le dirai... mais oui, dès que j'aurai une chambre... comment ?... mais bien sûr ; on ira au Circus-Circus pour ne pas manquer le numéro de l'ours polaire : je te garantis que ça

te fera déménager sec... »

Il changeait nerveusement l'écouteur d'une oreille à l'autre tout en déblatérant : « Non... écoute, il faut que je file ; je suis à peu près sûr qu'ils écoutent la communication... ouais, je sais, c'était atroce, mais c'est terminé à présent... OH, MON DIEU ! ILS SONT EN TRAIN DE DÉFONCER LA PORTE ! » Il jeta le téléphone par terre et se mit à crier : « Non ! Ne me touchez pas ! Je suis innocent ! C'est Duke ! Je le jure devant Dieu ! » Il projeta d'un coup de pied le téléphone contre le mur, puis se penchant dessus, se remit à hurler : « Non, je ne sais pas où elle est ! Je crois qu'elle est repartie pour le Montana. Vous n'attraperez jamais Lucy ! Elle a filé ! » Il cogna encore une fois le récepteur, puis le ramassant, le tint à une trentaine de centimètres de sa bouche et émit un long grognement chevrotant. « Non ! Non ! Je ne veux pas qu'on m'enfile ça ! » brailla-t-il encore avant de raccrocher sèchement.

« Eh ben, voilà voilà, fit-il calmement. A l'heure qu'il est, elle doit être en train de se jeter la tête la première dans l'incinérateur. » Il sourit. « Ouais, je crois que c'est la dernière fois que nous entendons parler de Lucy. »

Je m'écroulai sur le lit : son numéro m'avait salement secoué. J'avais cru un moment que sa tête avait vraiment pété – et qu'il se croyait attaqué par des ennemis invisibles.

Mais tout s'était calmé dans la chambre. Il s'était rassis, regardait « Mission impossible » et tripotait nonchalamment la pipe à hasch, vide. « Où est notre opium ? » demanda-t-il.

Je lui balançai la sacoche, et lui marmonnai : « Vas-y doucement ; il n'en reste pas beaucoup. »

Il étouffa un rire : « En tant qu'avocat, je te conseille de ne pas t'en faire. » Il montra la salle de bains de la tête. « Sers-toi un coup de ce qu'il y a dans le petit flacon marron qui est dans ma trousse de rasage.

— C'est quoi ?

— De l'adrénochrome, fit-il. Il ne t'en faut pas beaucoup. Juste une pincée de rien du tout. »

Je pris le flacon et y trempai la tête d'une allumette.

« Il n'en faut pas plus, reprit-il ; la mescaline non coupée a l'air d'être du soda au gingembre à côté de ce truc-là. Tu deviens complètement dingue si t'en prends de trop. »

Je passai le bout d'allumette sur ma langue. « Où as-tu trouvé ça ? demandai-je. On ne peut pas en acheter.

— Te tracasse pas ; c'est absolument pur. »

Je hochai la tête tristement : « Seigneur ! Quel monstre de client as-tu dû dénicher ce coup-ci ? Ce truc ne peut provenir que d'une seule source... »

Il opina.

« La glande médullo-surrénale d'un corps humain *vivant*, dis-je. Ça ne vaut rien si ça vient d'un cadavre.

— Je sais bien, répliqua-t-il. Mais le type n'avait pas d'argent en espèces. C'est un de ces mabouls branchés sur le culte de Satan. Il m'a offert du sang humain – m'a assuré que ça me défonceait plus que je l'ai jamais été dans ma vie. » Il riait. « J'ai cru qu'il blaguait, et je lui racontai que je préférerais autant avoir une petite trentaine de grammes d'adrénochrome pur – ou alors simplement une glande médullo-surrénale toute fraîche à mâcher ! »

Je sentais déjà la camelote me travailler. La première vague me fit l'impression d'une combinaison de mescaline et de méthédrine. Je me dis que je devrais peut-être aller nager un peu.

Mon avocat continuait : « Ouais, le gars s'était fait pincer pour voies de fait sur des enfants, mais il jurait qu'il n'avait rien fait. " Pourquoi est-ce que j'irais baiser avec des gosses ? disait-il ; ils sont trop *étroits* ! " » Il eut un haussement d'épaules et poursuivit : « Bon Dieu, que pouvais-je lui rétorquer ? Même un loup-garou a droit de consulter un avocat... Je n'ai pas osé renvoyer ce monstre. Il aurait pu saisir un ouvre-lettres et vouloir me sortir ma glande pinéale.

— Pourquoi pas ? fis-je. Il est probable que Melvin Belli[22] se serait occupé de lui pour une affaire comme ça. » J'opinaï du chef, à peine capable de parler à présent. J'avais la sensation que mon corps avait été branché à même une prise de 220. Je finis par bafouiller : « Merde alors, on devrait se trouver une ration de ce bidule. Juste pour en bouffer une grosse poignée et voir ce qui se passe.

— Une poignée de quoi ?

— D'extrait de glande pinéale. »

Il me dévisagea et répliqua : Ah oui ! En voilà, une *fameuse* idée ! Une *pincée* de cette merde te transformerait en une abomination sortie d'une encyclopédie médicale ! Mon pote, ta tête deviendrait aussi grosse qu'une pastèque, tu prendrais probablement cinquante kilos en deux heures... il te pousserait des griffes, des verrues suppurant le sang, et puis tu remarquerais qu'une demi-douzaine d'énormes mamelons poilus sont en train d'enfler sur ton dos... » Il secoua la tête résolument. « Mon vieux, j'essaye tout ou à peu près ; mais je préfère aller en enfer que toucher à une glande pinéale.

A Noël dernier, quelqu'un m'a donné tout un plant de Jimson weed – il pesait bien un kilo ; assez pour une *année* – mais j'ai bouffé toute la saloperie en vingt minutes ! »

Je me penchai vers lui, suivant ses paroles avec une attention soutenue. La moindre de ses hésitations me donnait envie de l'attraper par le gosier pour le forcer à parler plus vite. « Exactement ! m'exclamai-je vivement. Du Jimson weed ! Et alors ?

— Heureusement, j'ai vomi presque tout immédiatement. Mais même comme ça, j'ai été aveugle pendant trois jours. Bon sang, je n'étais même plus capable de marcher ! Tout mon corps était comme de la cire. J'étais dans un si piteux état qu'on a dû me ramener au ranch dans une brouette... on m'a raconté que je tentais de parler, mais que ce qui sortait ressemblait plus à des cris de raton laveur.

— Fantastique », dis-je. Mais c'est à peine si je parvenais à l'entendre. J'étais tellement sous tension que mes doigts grattaient irrésistiblement le dessus de lit et l'arrachaient de sous moi tandis qu'il parlait. J'avais les talons enfoncés dans le matelas, et les deux genoux bloqués... Je sentais mes globes oculaires enfler et près de sauter de leur orbite.

« Finis donc cette putain d'histoire ! grognai-je. Que s'est-il passé ? Et les *glandes* ? »

Il se recula, tout en gardant un œil sur moi pendant qu'il traversait la pièce. « Faudrait peut-être que tu boives encore un coup, fit-il avec nervosité. Crénom, t'es vraiment *dépassé* par cette camelote, pas vrai ? »

Je tentai de sourire. « Oh... peut pas être pire... non, ça c'est le pire... » J'avais du mal à remuer les mâchoires ; j'avais l'impression que ma langue était du magnésium incandescent. « Non... pas de quoi s'en faire, sifflai-je entre mes dents ; simplement si tu pouvais... me pousser dans la piscine, ou quelque chose comme ça... »

— Nom de Dieu ! fit-il. T'en as pris *trop*. T'es sur le point d'exploser. Seigneur, regarde ta *figure* ! »

Je ne pouvais plus bouger. Paralyse totale à présent. Chaque muscle de mon corps était contracté. Je ne pouvais même pas remuer les yeux, encore moins tourner la tête ou parler.

« Ça ne va pas durer longtemps, reprit-il ; c'est la première poussée qui est la pire. Suffit que tu tiennes tête à cette saleté. Si je te mettais dans la piscine tout de suite, tu coulerais comme une pierre. »

La mort. J'en étais sûr. Mes poumons eux-mêmes ne semblaient plus fonctionner. J'avais besoin qu'on me fasse de la respiration artificielle, mais j'étais incapable d'ouvrir la bouche pour le demander. J'allais *mourir*. Gisant sur ce lit, incapable de bouger... eh bien, au moins, ça ne fait pas mal. Je vais probablement perdre conscience dans quelques secondes, et puis après, peu importe.

Mon avocat était retourné voir la télévision. Il y avait à nouveau des informations. Le visage de Nixon emplissait le petit écran, mais son discours était irrémédiablement défiguré. « Sacrifice » était le seul mot que je distingue. A n'en plus finir : « Sacrifice... sacrifice... sacrifice... »

Je m'entendais respirer lourdement. Mon avocat parut le remarquer. « Détends-toi encore, fit-il par-dessus son épaule sans me

regarder. N'essaye pas de lutter contre, sans ça, tu vas t'attraper des bulles dans le cerveau... des congestions cérébrales, des anévrismes... tu vas te flétrir et crever. » Il faufila sa main vers la télévision pour changer de chaîne.

Il était minuit passé lorsque je fus en mesure de reparler et de rebouger... mais cette drogue ne m'avait pas pour autant lâché : j'étais seulement descendu de 220 de voltage à 110. Je bafouillai tant mes nerfs étaient détraqués, me démenant dans la chambre comme un fauve, suant à grosses gouttes et incapable de me concentrer sur la moindre pensée plus de deux ou trois secondes à la fois.

Mon avocat reposa le téléphone après avoir passé plusieurs appels. « On ne peut trouver du saumon frais que dans un seul endroit, déclara-t-il et c'est fermé le dimanche.

— Évidemment, fis-je sèchement ; ces sales fanas de Jésus ! Ils se multiplient comme des rats ! »

Il m'inspecta d'un air étrange.

« Et Processus[23] ? repris-je. Est-ce qu'ils n'ont pas un endroit à eux aussi ? Peut-être un charcutier ou autre chose ? Avec quelques tables à l'arrière ? Ils ont un menu formidable à Londres. J'y ai mangé une fois ; leur nourriture est incroyable...

— Ressaisis-toi, fit-il. Ne te risque pas à simplement *mentionner* Processus dans cette ville.

— Tu as raison, dis-je. Appelle l'inspecteur Bloor. Il s'y connaît en nourriture. Je crois qu'il a une *liste*.

— Mieux vaut appeler le service de l'hôtel, dit-il. On a du crabe à la loulou et un litre de muscat des Frères Chrétiens pour à peu près vingt dollars.

— Ah non ! m'exclamai-je. Il faut que nous *sortions* d'ici. J'ai besoin d'air. Faisons un saut à Reno pour manger une grande salade au thon... bon sang, ça ne sera pas long. Ça n'est qu'à six cent cinquante kilomètres ; il n'y a pas de circulation sur ces routes du désert...

— N'y pense pas, dit-il ; c'est *territoire militaire*. Essais de bombes, gaz toxiques – on n'y arriverait jamais. »

Nous nous retrouvâmes dans un endroit dénommé Le Grand Saut, à mi-chemin du centre-ville. Je pris un « steak new-yorkais » à un dollar quatre-vingt-huit. Mon avocat commanda le « Mélange Repaire du Coyote » à deux dollars neuf... après quoi nous descendîmes un pot de mauvais café « Golden West » tout en observant quatre gonzes du genre cow-boy complètement pintés tuer à moitié à coups de pieds une tantouze derrière les billards électriques.

« L'action ne s'arrête jamais dans cette ville, fit remarquer mon avocat tandis que nous rejoignons pesamment la voiture. Un type qui

aurait les contacts qu'il faut pourrait sans doute ramasser tout ce qu'il voudrait comme adrénochrome fraîche, s'il restait dans le coin un bout de temps. »

J'acquiesçai, mais je n'avais pas encore tout à fait récupéré, à ce moment-là. Je n'avais pas dormi depuis quelque chose comme quatre-vingts heures, et cette terrifiante épreuve avec la drogue m'avait laissé complètement épuisé... le lendemain, il faudrait redevenir sérieux. Il était prévu que la conférence sur les drogues démarrerait à midi... et nous ne savions pas encore de manière sûre comment nous nous en sortirions. Aussi nous revînmes à l'hôtel et regardâmes un film d'horreur britannique au dernier programme.

PASSONS AUX CHOSES SÉRIEUSES...
PREMIER JOUR DU CONGRÈS
SUR LES DROGUES

Au nom des procureurs de ce comté, je vous souhaite la bienvenue.

Nous étions assis à la limite arrière d'un public de quinze cents personnes environ, dans la salle de bal principale de l'hôtel Dunes. Tout à fait à l'autre bout de la salle, à peine visible de l'arrière, le président-directeur de l'Association nationale des Procureurs – une espèce d'hommes d'affaires d'âge moyen, membre du parti républicain, très soigneux de sa personne et respirant la réussite du nom de Patrick Healy – proclamait l'ouverture de leur troisième Séminaire national sur les narcotiques et les drogues dangereuses. Ses observations nous parvenaient au moyen d'un haut-parleur de grosse taille mais de basse fidélité monté sur un poteau d'acier dans notre coin. Il y en avait peut-être une douzaine d'autres répartis autour de la salle, tous tournés vers l'arrière pardessus les têtes... si bien que où que vous soyez assis ou essayiez de simplement vous cacher, vous aviez toujours la gueule d'un de ces gros haut-parleurs devant votre nez.

Cela produisait un drôle d'effet. Dans chaque coin de la salle, les gens avaient tendance à contempler le baffle le plus proche, au lieu de regarder la silhouette lointaine de l'individu, quel qu'il fût, qui discourait au même moment sur le podium du fond. Cette répartition de type 1935 des haut-parleurs dépersonnalisait complètement la salle, et était de l'effet le plus sinistre et le plus autoritaire. Celui qui avait installé cette sono devait être quelque technicien auxiliaire du shérif de Muskogee, Oklahoma, en congé de son poste au cinéma drive-in dont la direction ne pouvait même pas se payer des haut-parleurs individuels pour chaque voiture et s'en était remis à dix énormes pavillons montés sur des poteaux téléphoniques autour de l'aire de stationnement.

A peu près un an avant ça, j'avais été au festival de rock de Sky River au fin fond de l'état de Washington, où une douzaine de mecs du Front de Libération de Seattle pourtant fauchés comme les blés s'étaient arrangés pour réunir une sono qui portait la moindre petite note d'une guitare sèche – et même un toussotement ou le bruit d'une botte se posant sur scène – à des victimes de l'acide à moitié sourdes pelotonnées sous des buissons à huit cents mètres de là.

Mais apparemment, les meilleurs techniciens dont pouvait

disposer le congrès national des procureurs de Vegas n'étaient même pas capables d'arriver à ça. Leur sonorisation ressemblait à ce que Ulysses S. Grant aurait pu trouver de mieux pour s'adresser à ses troupes durant le siège de Vicksburg. Les voix parvenant du fond crachaient avec une insistance aiguë et éraillée, tandis que le retard suffisait juste pour que les paroles soient, de manière déconcertante, déphasées par rapport aux gestes de l'orateur.

« Nous devons faire capituler la Culture de la Drogue dans ce pays !... pays... pays... » L'écho rebondissait jusqu'à l'arrière dans une confusion totale. « Le surnom d'un mégot de joint vient du fait qu'il ressemble à un cafard... cafard... cafard... [24] »

« Qu'est-ce que c'est que ces conneries qu'ils sont en train de raconter ? murmura mon avocat. Il faut être complètement dément par l'acide pour croire qu'un joint peut ressembler à une saleté de cafard ! »

Je haussai les épaules ; il était évident que nous nous étions fourrés dans un rassemblement digne de la préhistoire. La voix d'un « expert de la drogue » du nom de Bloomquist sortait comme de la friture des haut-parleurs les plus proches : « ... quant à ces " retours ", le patient ne peut jamais être fixé ; il pense que tout est terminé et il se remet pour six mois... et puis sapristi ! voilà tout le voyage qui lui retombe dessus. »

Que le diable emporte ce maudit L.S.D. ! Ce E.R. Bloomquist, docteur en Médecine, était l'orateur clé et l'une des étoiles de cette conférence. Il est l'auteur d'un livre de poche intitulé *La Marijuana* qui – à en croire la couverture – « dit les choses comme elles sont ». (Il est aussi l'inventeur de la théorie du joint-cafard...)

Toujours selon la couverture de son livre, il est « professeur associé de chirurgie clinique (Anesthésiologie) à la Faculté de Médecine de l'Université de Sud-Californie »... en même temps qu'« une autorité bien connue en matière d'abus de drogues dangereuses ». Le docteur Bloomquist « a participé à des entretiens télévisés diffusés par toutes les chaînes du pays, a été conseiller auprès d'organismes officiels, a été membre de la Commission sur l'intoxication aux narcotiques et à l'alcool du Conseil de l'Association médicale américaine sur la santé mentale ». Ses connaissances sont publiées et répandues à une échelle massive, assure son éditeur. Il est à n'en pas douter un des gros pontes du réseau de maquereaux universitaires à la gomme qui se font payer entre cinq cents et mille dollars la passe pour faire des conférences aux tribus de flics.

Le livre du docteur Bloomquist est un ramassis de merdes en bonne et due forme. A la page 49, il explique les « quatre niveaux » dans l'univers de la cannabis : « Cool, Super, Chouette et Très Dur » – dans cet ordre décroissant. « Le type très dur peut difficilement être

cool, explique Bloomquist. Il n'est pas " dans le coup ", c'est-à-dire qu'il n'est pas " branché ". Mais s'il arrive à " se brancher ", il monte d'un cran et se retrouve " chouette ". Et s'il parvient à approuver " les trucs qui se passent ", il devient " super ". A la suite de quoi, avec beaucoup de chance et de persévérance, il peut s'élever au rang de " cool ". »

Bloomquist écrit comme quelqu'un qui aurait un jour bravé Tim Leary dans une réunion de campus et qui aurait dû payer toutes les consommations. Et c'est probablement quelqu'un comme Leary qui lui avait dit le plus sérieusement du monde que dans la culture de la drogue, les lunettes de soleil sont appelées « pare-claques ».

Bref, c'est le genre de dangereuses idioties qui étaient distribuées sous forme de bulletins ronéotés dans les casiers des commissariats de police.

Ainsi : *RECONNAISSEZ LES DROGUÉS QUI VOUS ENTOURENT. VOTRE VIE PEUT EN DÉPENDRE ! Vous ne verrez pas ses yeux à cause de ses Pare-claques, mais ses articulations seront blanches à cause de sa tension interne et son pantalon sera couvert d'une croûte de sperme séché due à ses masturbations continues lorsqu'il ne trouve pas de victime à violer. Il chancellera et bafouillera lorsqu'on lui posera des questions. Il ne respectera pas votre insigne. Le Drogué n'a peur de rien. Il attaque, même sans motif, avec toute arme qu'il arrive à attraper – y compris la vôtre. PRENEZ GARDE. Tout agent appréhendant un individu soupçonné d'intoxication à la marijuana doit procéder dès le départ avec la force maximale. Un quart de seconde d'avance sur lui peut généralement être bénéfique pour votre survie. Bonne chance.*

Le Chef.

Et comment ! La chance est toujours très importante, spécialement à Las Vegas... et la nôtre nous tournait le dos. Un seul coup d'œil suffisait pour constater que cette conférence sur la drogue n'était pas ce que nous attendions. Elle était bien trop *ouverte*, trop mélangée. Un bon tiers du public avait l'air de s'Être arrêté en passant, pour le spectacle, tandis qu'ils se rendaient à une revanche Frazier-Ali au Vegas Convention Center à l'autre bout de la ville. Ou qu'ils allaient assister à quelques reprises au bénéfice des Vieux Fourgours de Schnouff, entre Liston et le maréchal Ky.

La salle était garnie d'un nombre respectable de barbes, de moustaches et d'habillements super-mode. Cette conférence avait visiblement attiré un bon petit contingent d'agents des stupés camouflés et autres rôdeurs du soir. Un aide-procureur de Chicago

portait un ensemble tricoté sans manches couleur bronzage léger ; sa bonne femme était la reine du casino du Dunes : elle traversait les lieux avec des étincelles comme Grâce Slick à une réunion de classe de Finch College. C'était le couple classique, mari et femme dans le vent.

C'est pas parce qu'on est flic, de nos jours, que ça veut dire qu'on ne peut pas être Dans le Coup. Et cette conférence avait attiré quelques vrais paons. Mais mon propre costume – des mocassins genre F.B.I. à quarante dollars et une veste de sport en madras à la Pat Boone – convenait à peu près à mon rôle de représentant des moyens de communication de masse. Et pour un hippie urbain, il devait bien y avoir vingt gros ploucs aux allures frustes qui auraient pu passer pour des sous-entraîneurs de football américain.

C'était ceux-là qui rendaient mon avocat nerveux. Comme la plupart des Californiens, il était choqué de *voir* en réalité ces spécimens de l'Arrière. Nous avions devant nous la crème des flics de l'Amérique moyenne... et, Seigneur, ils parlaient et ressemblaient à une bande d'éleveurs de cochons ivres !

Je tentai de le consoler : « En fait, ce sont de braves gens, une fois qu'on les connaît. »

Il sourit : « *Les connaître* ? Tu blagues ? Mon pote, je connais ces gens-là jusque dans mon *sang* ! – Ne *prononce* pas ce mot ici, fis-je ; tu vas les exciter. » Il approuva de la tête. « T'as raison. J'ai vu leurs sales gueules dans *Easy Rider*, mais je n'ai pas cru qu'ils existaient vraiment. Pas comme ça. Pas par *centaines* ! »

Mon avocat portait un costume dans un tissu bleu à petit filet avec veston croisé, un ensemble ayant beaucoup plus de style que le mien... mais cela le rendait excessivement nerveux. Car être vêtu avec recherche dans ce public signifiait qu'on était vraisemblablement un informateur, or mon avocat gagnait sa vie avec des gens très sensibles sur ce point. « C'est un horrible *cauchemar* ! marmonnait-il sans cesse. Je suis là à m'infiltrer dans une connerie de conférence de poulets, et je suis prêt à parier avec le diable qu'il va y avoir en ville quelque caïd de la fourgue pour me reconnaître et raconter partout que je tiens séance avec un millier de flics ! » Tout le monde portait une petite étiquette avec son nom, comprise dans les cent dollars d'inscription. La mienne indiquait que j'étais « détective privé » à L.A. – ce qui était vrai, dans un sens ; celle de mon avocat l'identifiait comme un expert en « Analyses de drogues criminelles ». Ce qui était également vrai, dans un sens.

Mais personne ne semblait se soucier de qui était quoi ou qu'est-ce. Les mesures de sécurité étaient trop relâchées pour qu'il y ait ce genre de paranoïa minutieuse. Mais nous étions quand même un rien tendus car nous avions refilé un chèque en bois pour payer notre double inscription, chèque provenant de l'un des clients maquereau-

truand de mon avocat dont il supposait, de par une longue expérience, qu'il était du plus pur sapin.

SI VOUS NE SAVEZ PAS, VENEZ APPRENDRE...
 ET SI VOUS SAVEZ,
 VENEZ APPRENDRE AUX AUTRES.

Devise inscrite sur les invitations du
 Congrès national des Procureurs à Las Vegas,
 25-29 avril 1971.

La première session – les allocutions d’ouverture – dura une bonne partie de l’après-midi. Nous supportâmes patiemment les deux premières heures, bien que dès le départ, il ait été clair que nous n’allions rien Apprendre et tout aussi clair qu’il faudrait que nous soyons fous pour tenter d’apprendre quoi que ce soit aux Autres. Ce n’était pas la mer à boire que de rester assis sur notre chaise avec la tête pleine de mescaline et d’écouter des âneries monumentales, heure après heure... Cela ne comportait vraiment aucun risque. Ces pedzouilles à la noix étaient incapables de faire la différence entre mescaline et macaroni.

Je doute que nous ayons pu nous taper toute cette salade à l’acide... car mis à part un petit nombre de personnes, les visages et les corps de cette foule auraient été absolument insupportables à l’acide. Le spectacle du chef de la police de Waco, Texas, pesant cent cinquante kilos, pelotant ouvertement sa femme (ou autre dondon qui l’accompagnait), pesant quant à elle ses cent trente kilos lorsque les lumières s’éteignirent pour voir un film sur la Came était tout juste tolérable à la mescaline – qui est surtout une drogue sensorielle de surface qui exagère la réalité au lieu de la déformer. Mais avec la tête pleine d’acide, il aurait été émotivement intolérable de voir deux êtres humains extraordinairement obèses se livrer à une prise de corps publique en plein milieu d’un millier de flics contemplant un film sur les « dangers de la marijuana ». Le cerveau n’en voudrait pas : la moelle épinière tenterait de repousser les informations que lui communiqueraient les lobes frontaux... tandis que le cerveau moyen essaierait quant à lui de fournir une interprétation différente de la scène, avant de la renvoyer à la moelle épinière au risque de déclencher une réaction physique.

L’acide est, par ses effets, une drogue relativement *complexe*, alors que la mescaline est plutôt simple et directe – mais face à une scène pareille, la différence aurait été de pure forme. Il n’y avait purement et simplement pas place, à cette conférence, pour autre chose qu’une consommation massive de substances antiplanantes : amphés, herbe et

gnole, puisque le programme dans son ensemble semblait avoir été fixé par des individus entrés dans un état d'abrutissement au séconal depuis 1964.

Il y avait là un bon millier de flics du dessus du panier se répétant les uns aux autres « il *faut* faire capituler la culture de la drogue », mais ils n'avaient même pas la moindre idée par où commencer. Ils n'étaient même pas capables de *situer* cette sacrée culture. Les couloirs résonnaient de rumeurs comme quoi il se pouvait que la Mafia soit derrière elle. Ou peut-être les Beatles. A un certain moment, un membre de l'assistance demanda si « l'étrange comportement » de Margaret Mead ces derniers temps ne pourrait pas s'expliquer par une intoxication privée à la marijuana.

« Je ne sais vraiment pas, répliqua Bloomquist ; mais à l'âge qu'elle a, si elle s'aventurait à fumer de l'herbe, elle se paierait un voyage plutôt gratiné. »

Le public hurla de rire à cette réponse.

Mon avocat se pencha vers moi pour me souffler qu'il partait. « Je serai au casino en bas. Je ne suis pas à court de façons autrement plus intéressantes de perdre mon temps qu'écouter des crétineries pareilles. » Il se leva et, renversant le cendrier qui était sur l'accoudoir de son siège, plongea dans l'allée vers la sortie.

Les sièges n'étaient pas disposés favorablement à un slalom totalement aléatoire. Les gens essayèrent de le laisser passer, mais il n'y avait pas vraiment de place pour avancer.

« Faites donc un peu attention ! lui cria quelqu'un tandis qu'il se frayait brutalement un passage.

— Je t'emmerde ! gronda-t-il.

— Baissez-vous, là devant ! » hurla quelqu'un d'autre.

Enfin presque arrivé à la porte, il hurla : « Il faut que je *sorte* ! Je ne suis pas *chez moi*, ici !

— Bon débarras », fit une voix.

Il marqua un arrêt, regardant autour de lui – puis sembla avoir mieux à faire, et continua son chemin. Mais le temps qu'il atteigne la sortie, tout l'arrière de la salle était gagné par le tumulte. Même Bloomquist, perché à l'autre bout sur la scène, paraissait remarquer une lointaine agitation. Il se tut et scruta nerveusement dans la direction du bruit. Il pensait probablement qu'une bagarre avait éclaté – peut-être quelque affrontement racial, quelque chose d'incontrôlable.

Je me levai et fonçai vers la porte. Fuir maintenant ou un peu plus tard... « Excusez-moi, je me sens mal », dis-je à la première jambe que j'écrasai. Celle-ci me renvoya le coup et je dus répéter : « Désolé, je vais me sentir mal... désolé, mal... faites excuse, oui, je vais être

malade... »

Cette fois-ci, on s'écarta très gentiment. Pas un mot de protestation. Et même, des mains m'aidèrent à avancer. Ils craignaient que je me mette à vomir, et personne ne voulait que ça arrive – en tout cas pas sur eux. Je fus à la porte en quarante-cinq secondes.

Mon avocat était en bas, s'entretenant au bar avec un flic d'allure sportive d'une quarantaine d'années dont l'étiquette en plastique indiquait qu'il était procureur dans un patelin de Georgie. « Moi, je ne marche qu'au whisky, affirmait-il. On n'a pas beaucoup de problèmes avec la drogue, là d'où je viens.

— Ça va venir, répliqua mon avocat. Une de ces nuits, vous allez vous réveiller et trouver un camé en train de mettre votre chambre sens dessus dessous.

— Bah ! fit le Georgien. Pas par chez *moi*. »

Je me joignis à eux et commandai un grand verre de rhum avec glaçons.

« Vous êtes aussi un gars de Californie, hein ? me dit-il. Votre ami là me parlait des drogués.

— Ils sont partout, dis-je. Personne n'est en sécurité. Et pas plus dans le Sud qu'ailleurs. Ils aiment les climats chauds.

— Ils opèrent par couples, ajouta mon avocat ; parfois en bandes. Ils peuvent s'infiltrer dans votre chambre et vous grimper sur la poitrine, avec de gros coutelas. » Il hocha la tête avec solennité. « Il se peut même qu'ils grimpent sur la *poitrine de votre femme* – et lui collent une lame en plein sur le colbak.

— Seigneur tout-puissant, s'écria le type du Sud ; il se passe des histoires diaboliques dans ce pays !

— Vous ne croiriez jamais, insista mon avocat. A L.A., c'est incontrôlable. Pour commencer, c'était les drogues ; maintenant, c'est la sorcellerie.

— La sorcellerie ? Non mais, vous plaisantez ?

— Lisez donc les journaux, m'interposai-je. Mon vieux, vous ne savez pas ce que c'est que les ennuis tant que vous n'avez pas eu à faire face à un troupeau de malades de cette espèce complètement déboussolés par les sacrifices humains !

— Allez ! répliqua-t-il. C'est des histoires de science-fiction !

— Pas dans le territoire où nous opérons, *nous*, affirma mon avocat. Bon sang, rien qu'à Malibu, ces satanés adorateurs du Diable massacrent six ou huit personnes *par jour*. » Il se tut et but un coup, puis reprit : « Et tout ce qu'ils veulent, c'est le sang. Ils enlèvent des gens en pleine rue s'ils sont obligés. » Il opina. « Nom de nom ! Il y a quelques jours à peine, nous avons eu un cas où ils ont mis la main sur

une fille juste devant un marchand de hamburgers McDonald's. Elle était serveuse. Dans les seize ans... et devant plein de gens qui regardaient, en plus !

— Et qu'est-il arrivé ? demanda notre ami. Qu'est-ce qu'ils lui ont fait ? » Ce qu'il apprenait semblait l'agiter beaucoup.

« *Fait ?* fit mon avocat. Ah Seigneur ! Mon pauvre vieux, mais ils lui ont tranché la tête en plein parc de stationnement ! Et puis ils ont percé toutes sortes de trous dans son corps et lui ont sucé tout son sang !

« Seigneur *tout-puissant* ! s'écria le type de Georgie... Et personne n'a rien fait ?

— Qu'est-ce qu'on *pouvait* faire ? dis-je. Le type qui a emporté la tête faisait pas moins de deux mètres et devait peser dans les cent quarante kilos. Il tenait deux Lugers, et le reste de la bande avait des mitraillettes. C'était un groupe de vétérans...

— Le gros était autrefois commandant dans les Marines, précisa mon avocat. Nous savons où il habite, mais il n'y a pas moyen d'approcher sa maison.

— Bah allez ! s'exclama notre ami. Pas un commandant !

— Il voulait avoir la glande pinéale, fis-je. C'est comme ça qu'il est devenu si costaud. En quittant les Marines, ce n'était encore qu'un *petit bonhomme*.

— Oh mon Dieu ! s'écria notre copain. C'est horrible !

— Ça se produit chaque jour, remarqua mon avocat. D'habitude, c'est par familles entières. Pendant la nuit. La plupart d'entre eux ne se réveillent que pour sentir leur tête qui fiche le camp – et à ce moment-là, bien entendu, il est trop tard. »

Le serveur s'était arrêté pour écouter. Je l'observais aussi depuis un moment ; ses traits n'étaient pas en repos.

« Trois autres rhums, dis-je. Avec plein de glace, et si possible une poignée de morceaux de citron vert. »

Il acquiesça, mais je vis bien qu'il n'avait pas la tête à son travail. Il avait les yeux braqués sur nos étiquettes. « Dites, les gars, vous êtes de ce congrès de policiers, là-haut ? demanda-t-il enfin.

— Et pas qu'un peu, l'ami », lança l'homme de Georgie avec un large sourire.

Le serveur secoua la tête tristement. « C'est bien ce que je pensais, fit-il. C'est la première fois que j'entends raconter des histoires pareilles à ce bar. Seigneur Dieu ! Mais comment faites-vous, les gars, pour *supporter* ce genre de boulot ? »

Mon avocat lui sourit : « Mais on *aime* ça. C'est chouette. »

Le serveur eut un mouvement de recul ; sa figure portait un masque de répugnance.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? fis-je. Nom d'un chien, il faut bien que

quelqu'un s'en charge. »

Il me fixa un moment d'un air ébahi, puis tourna le dos.

« Dépêchez-vous de nous apporter ces boissons, déclara mon avocat. On a soif. » Il éclata de rire en roulant des gros yeux au barman qui s'était retourné pour lui jeter un coup d'œil. Il ajouta : « Seulement *deux* rhums. Moi, je vais prendre un Bloody Mary. »

Le serveur sembla se raidir, mais notre ami de Georgie ne le remarqua pas. Il avait la tête ailleurs. « Sacré bon sang, reprit-il calmement, ça ne me plaît vraiment pas du tout d'apprendre ça. Car tout ce qui se passe en Californie semble descendre de par chez nous, tôt ou tard. Surtout Atlanta, mais ça en restait là du temps où ces sacrés salauds se tenaient *tranquilles*. Du temps d'avant, tout ce qu'on avait à faire, c'était de les avoir à l'œil. Ils ne se déplaçaient pas beaucoup... » Il haussa les épaules. « Mais à présent, Bon Dieu, *plus personne* n'est à l'abri. Ils peuvent surgir n'importe où.

— Vous avez raison, reprit mon avocat. C'est ce que nous avons appris en Californie. Vous vous rappelez où Manson s'est niché, pas vrai ? En plein cœur de la Vallée de la Mort. Il avait toute une *armée* de maniaques sexuels derrière lui. On n'a pu mettre la main que sur trois ou quatre. Le reste de l'équipe a filé ; ils ont détalé en coupant par les dunes, comme des gros lézards... et chacun d'entre eux nu comme un pou, sauf leurs armes.

— Ils ne vont pas tarder à se pointer quelque part, ajoutai-je. Et espérons que nous serons prêts à les recevoir. »

Le bonhomme de Georgie claqu du poing sur le bar. « Mais on ne peut tout de même pas s'enfermer au poste et être prisonniers ! s'écria-t-il. Nous ne savons même pas qui sont ces gens ! Comment est-ce que vous les *reconnaissez* ?

— Y'a pas moyen, répliqua mon avocat. La seule manière de s'en sortir, c'est de prendre le taureau par les cornes – et de se coltiner ces malsains !

— Qu'est-ce que vous voulez dire là ?

— Vous savez bien ce que je veux dire, répondit mon avocat. On l'a déjà fait, et je vous jure qu'on hésitera pas à le refaire.

— Leur couper leur sale tête, ajoutai-je. L'un après l'autre. C'est ce que nous faisons en Californie.

— *Quoi ?*

— Mais bien sûr, fit mon avocat. Ça se fait en douce, mais tous ceux qui *comptent* sont avec nous sur toute la ligne.

— Mon Dieu ! Je ne me doutais pas que ça allait si mal par là !

— C'est qu'on agit très discrètement, fis-je. Faudrait pas s'aventurer à causer de ça là-haut, par exemple. Pas avec la presse tout autour. »

Notre homme s'en trouva d'accord : « Non, alors ! Ça n'aurait plus

de fin.

— Les dobermans savent la fermer, fis-je.

— Comment ?

— Des fois, c'est plus facile de leur enlever le harnais, dit enfin mon avocat. Les gaillards se débattent comme des beaux diables si on essaye de la leur couper sans avoir donné les chiens d'abord.

— Oh mon Dieu, mon Dieu ! »

Nous le laissâmes au bar. Il tournait les glaçons dans son verre et sa mine n'était pas réjouie. Il se demandait avec inquiétude s'il devait ou non en parler à sa femme. « Elle ne comprendrait pas, marmonna-t-il. Vous savez comme sont les femmes. »

J'acquiesçai. Mon avocat s'était déjà taillé, détalant à travers un labyrinthe de machines à sous pour atteindre la porte d'entrée. Je dis au revoir à notre ami, en lui conseillant de ne rien rapporter de ce que nous lui avions confié.

BELLE DE SOUS-SOL...
ET QUAND MÊME
UN PEU DE VRAIE COURSE POURSUITE
SUR L'AVENUE PRINCIPALE

Vers minuit, mon avocat eut envie de café. Il avait vomi à intervalles assez réguliers tandis que nous sillonnions l'avenue, et le flanc droit de la Baleine était salement maculé. Nous tournions au ralenti à un feu rouge en face du Silver Slipper, rangés à côté d'une grosse Ford bleue immatriculée en Oklahoma... et contenant deux couples cochonnesques – sans doute des flics de Muskogee profitant de la Conférence pour montrer Vegas à leur épouse. Ils avaient l'air de sortir du Caesar's Palace après s'être gagné trente-trois dollars aux tables de jeu, et d'aller du même pas les claquer au Circus-Circus...

... quand soudain les voilà côte à côte avec une Cadillac décapotable blanche barbouillée de vomissures d'où un indigène de Samoa contenant ses cent quarante kilos dans un maillot de corps jaune en filet se met à leur hurler :

« Eh dites donc, là ! Vous voudriez pas acheter un peu d'héroïne, braves gens ? »

Pas de réponse. Aucun signe de reconnaissance. On les avait bien prévenus au sujet de ces saletés : Faites semblant de ne rien voir...

« Eh, les trouduc ! gueula de plus belle mon avocat. Bon Dieu, je ne plaisante pas ! Je veux vraiment vous vendre de l'héro pure comme l'air ! » Il se penchait hors de la voiture, et était vraiment près d'eux. Mais personne ne répondait pour autant. Je jetai un coup d'œil très bref et aperçus quatre faces d'Américains d'âge moyen pétrifiées de stupeur, yeux braqués droit devant eux.

Nous nous trouvions dans le couloir central. Interdit de tourner à gauche en vitesse. Nous devrions continuer tout droit lorsque ça passerait au vert, puis nous sauver au prochain coin de rue. J'attendais, tapotant nerveusement du pied la pédale d'accélération...

Mon avocat ne se contenait plus du tout : « De l'héroïne pour pas cher ! s'époumonait-il. De la vraie, que je vous dis ! Pas de danger d'accrocher ! Sacré bon sang, je sais ce que j'ai, quand même ! » Il martelait le côté de la voiture, comme pour attirer leur attention... mais ils ne voulaient vraiment pas nous connaître.

« C'est-y que vous n'auriez jamais adressé la parole à un *vétéran* ? reprit mon avocat. Je reviens juste du Viêt Nam. Alors croyez-moi, c'est du *frais* ! Du tout frais ! »

Tout à coup, le feu passa au vert et la Ford bondit comme une fusée. J'écrasai l'accélérateur et restai à leur hauteur sur deux cents mètres environ, jetant des coups d'œil dans le rétroviseur pour surveiller l'arrivée éventuelle de flics, tandis que mon avocat continuait à les couvrir d'injures : « Shoootez-vous ! Baisez ! De la pure ! Du sang ! Héroïne ! Viol ! Pas cher ! Communistes ! Foutez-vous-en plein les mirettes ! »

Nous nous rapprochions du Circus-Circus à grande vitesse et la bagnole d'Oklahoma partait sur la gauche dans le but de foncer sur la bretelle de sortie. Je changeai de vitesse brutalement et pendant un moment, nous fûmes vraiment pare-chocs contre pare-chocs. Mais il n'aurait jamais osé freiner pour me donner un coup ; l'horreur se lisait dans les yeux du conducteur...

Le type qui était à l'arrière fut incapable de se contrôler plus longtemps... il se dressa au-dessus de sa femme et nous lança en montrant les dents : « Bande de salauds ! Arrêtez-vous que je vous démolisse ! Pourriture vivante ! Fumiers ! » Il était prêt à passer par la vitre baissée et à bondir dans notre voiture, fou de rage. Heureusement, la Ford n'avait que deux portières avant et il ne pouvait pas sortir.

Nous arrivions aux feux suivants, et la Ford tentait toujours de pousser à gauche. Nous fonçions tous les deux à plein tube. Un coup d'œil par-dessus mon épaule et je vis que nous avions distancé de loin le reste de la circulation ; il y avait un grand espace vide sur la droite. Alors j'écrabouillai d'un seul coup le frein, précipitant mon avocat contre le tableau de bord, et au moment où la Ford continuait sur sa lancée, je me détachai de derrière elle et filai droit dans une rue transversale. Un tournant de quatre-vingt dix degrés à travers trois files de circulation : parfaitement réussi. Nous abandonnâmes la Ford calée en plein milieu du carrefour, figée au milieu d'un virage à gauche sur les chapeaux de roues. Avec un peu de chance, il serait arrêté pour conduite imprudente.

Mon avocat s'esclaffait tandis que je faufilai la voiture, en première et tous feux éteints, par le fouillis de petites rues poussiéreuses derrière le Desert Inn. Il s'exclama : « Nom de Dieu ! Ces ploucs commençaient à s'énerver. Le type à l'arrière essayait de me *mordre* ! Sapristi, il en bavait. » Il eut un mouvement solennel de la tête. « J'aurais dû arroser cet enfoiré de gaz asphyxiant... un criminel psychotique, dépression totale... on ne peut jamais savoir quand ils vont avoir leur crise. »

J'envoyai la Baleine dans un virage qui semblait devoir nous sortir du labyrinthe – mais au lieu de dérapier, la salope faillit faire un tonneau.

« Sainte merde ! s'écria mon avocat. Mais allume donc tes foutues loupottes ! » Il s'agrippait en haut du pare-brise... et soudain, le voilà qui se remet à faire le Cracheur de Boyaux, penché par-dessus la portière.

Je refusai de ralentir avant d'être sûr que personne ne nous suivait – particulièrement cette Ford d'Oklahoma. Ces gens étaient à n'en pas douter dangereux, tant qu'ils seraient excités du moins. Est-ce qu'ils allaient signaler à la police ce terrible et fulgurant accrochage ? Probablement pas. C'était arrivé trop vite, sans témoins, et il y avait les plus fortes chances que personne ne les croie, de toute façon. L'idée que deux fourgueurs d'héroïne sillonnaient l'avenue dans une Cadillac décapotable blanche en injuriant des inconnus aux feux de circulation était de prime abord absurde. Même Sonny Liston n'était jamais allé aussi loin dans la dinguerie.

Je pris un autre virage et faillis encore une fois faire un tonneau. Le coupé n'est pas l'engin idéal pour virages à grande vitesse en quartiers résidentiels. Il y a pas mal de bouillie dans son maniement... à la différence de la Red Shark, qui avait eu de très belles réactions dans les cas nécessitant un dérapage immédiat des quatre roues. Mais la Baleine – au lieu de se laisser aller au moment critique – avait une tendance à vouloir *se planter*, ce qui expliquait cette déplaisante sensation de « ça y est, on s'envole ».

J'avais d'abord pensé que c'était seulement dû à des pneus trop mous ; aussi étais-je allé à la station Texaco voisine du Flamingo pour faire monter les pneus à vingt-deux kilos chacun – ce qui alarma le pompiste et je dus lui expliquer qu'il s'agissait de pneus « expérimentaux ».

Mais vingt-deux kilos ne suffirent pas pour mes virages à grande vitesse, et je retournai quelques heures plus tard pour dire au pompiste que je voulais essayer à trente-quatre kilos. Mais il refusa en hochant la tête nerveusement et en me tendant le tuyau injecteur d'air : « Pas question. Tenez. C'est vos pneus. Gonflez-les *vous-même*.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ? Vous croyez qu'ils ne peuvent pas *supporter* trente-quatre kilos ? »

Tandis que je me baissai pour m'occuper du pneu avant gauche, il fit signe que non en s'éloignant et dit : « En effet. Bon sang, ces pneus ont besoin de douze kilos sept cent à l'avant et de quatorze cinq cents à l'arrière. Alors, vingt-deux c'est déjà *dangereux* mais trente-quatre, c'est *dingue*. Ils vont exploser ! »

Je hochai la tête en continuant de gonfler l'avant gauche : « Mais je vous ai déjà dit que les laboratoires Sandoz les ont mis au point. Ce sont des pneus spéciaux ; ils pourraient supporter quarante-cinq kilos.

— Seigneur tout-puissant ! Ne faites pas ça ici !

— Pas aujourd'hui, répliquai-je ; je veux d'abord voir comment ils

prennent les virages à trente-quatre. »

Il ricana : « Mais vous n'arriverez même pas au coin de la rue, mon bon monsieur.

— C'est ce qu'on va voir » fis-je en passant à l'arrière avec le tube à air. Mais à dire vrai, je ne me sentais pas tranquille. Les deux pneus avant étaient plus tendus que des peaux de tambour ; ils étaient aussi durs que du teck en tapotant dessus avec l'embout à air. Mais qu'est-ce que ça pouvait bien me faire ? Qu'ils explosent, et alors ? C'est pas souvent qu'on a la chance de procéder à une expérience-limite sur une Cadillac blanche comme neige équipée de quatre pneus de quatre-vingts dollars flambant neufs ! Tout ce qui m'intéressait, c'était que cet engin allait peut-être commencer à prendre les virages comme une Lotus Elan. Sinon, il me suffirait d'appeler l'agence et de m'en faire livrer une autre... en les menaçant peut-être aussi d'un procès parce que les quatre pneus avaient éclaté sous moi en plein milieu d'une forte circulation. La prochaine fois, j'exigerai d'avoir une Eldorado avec quatre Michelin X. Et tout ça avec la carte de crédit... que l'équipe des St. Louis Browns casque un peu !

Mais en fin de compte, ma Baleine se comporta très gentiment avec ses nouvelles pressions de pneus. Ça cahotait bien un brin ; je sentais chaque caillou sur la chaussée comme si je faisais du patin à roulettes sur du gravier... mais l'engin prit enfin ses virages avec beaucoup de style, tout à fait comme conduire une moto à fond de train sous une pluie battante : on glisse d'un millimètre et ZOUM ! on décolle et on fait un tonneau par-dessus le paysage en se tenant la tête entre les mains.

Une trentaine de minutes après notre accrochage avec les bestiaux oklahomiens, nous pénétrions dans une gargote ouverte toute la nuit au bord de la route de Tonopah, à la périphérie d'un ghetto minable appelé « Las Vegas nord », lequel se trouve en fait en dehors de la surface de Vegas proprement dit. Vegas Nord est le coin où on aboutit quand on a fait trop de conneries dans le centre, et qu'on est même plus le bienvenu dans les petites boîtes bon marché autour du Casino Center.

C'est la réplique du Nevada à East St. Louis – un bidonville et un cimetière, la dernière étape avant l'exil perpétuel à Ely ou Winnemucca. Vegas Nord est là où l'on se retrouve si on est tricheur professionnel, qu'on arrive sur les quarante ans et que les membres du syndicat trouvent que vous ne valez plus grand-chose face aux grands brûleurs... ou que vous êtes un maquereau qui vous faites mal voir au Sands... ou que vous êtes ce qu'on appelle encore à Vegas « un débauché » – ce qui peut désigner presque tout, depuis le pauvre poivrot jusqu'au camé, mais qui en termes d'acceptabilité en affaires,

signifie que vous êtes coulé dans tous les endroits bien.

Les grands hôtels et les casinos payent cher le muscle pour être sûr que les grands brûleurs ne sont pas importunés ne serait-ce qu'une seconde par des « indésirables ». Les mesures de sécurité dans un endroit comme le Caesar's Palace sont extrêmement strictes et rigoureuses. Il est probable qu'un tiers du public dans les salles de jeux est à tout moment constitué de faux tricheurs chargés d'amener les vrais à se découvrir ou de chiens de guet. Ivrognes publics et pickpockets notoires se font régler leur compte immédiatement – ils se font traîner jusqu'au parc de stationnement par des hommes de main du type agent secret qui leur administrent une leçon fort brève et impersonnelle sur le coût des soins dentaires et les difficultés à gagner sa croûte quand on a les deux bras cassés.

La « haute » de Vegas est sans doute la société la plus fermée qui se trouve à l'ouest de la Sicile – et ça ne change rien, en ce qui concerne le style de vie quotidien du lieu, si le Grand Patron est Lucky Luciano ou Howard Hughes. Dans un système économique où Tom Jones peut se ramasser soixante quinze mille dollars par semaine pour deux récitals par soirée au Caesar's, une garde du palais est indispensable – et les gardes se fichent pas mal de qui signe leur chèque mensuel. Une mine d'or comme Vegas engendre sa propre armée, comme toute autre mine d'or. Le biceps de louage tend à s'accumuler rapidement en couches autour des pôles de l'argent et du pouvoir... et à Vegas, la grosse finance est synonyme du Pouvoir qui la protège.

Donc si pour une raison quelconque, vous tombez sur la liste noire du grand centre, il ne vous reste plus qu'à quitter la ville ou à vous retirer pour soigner vos plaies, pour pas cher, dans les limbes de pacotille de Vegas Nord... parmi les aigrefins, les arnaqueurs, les drogués en ruine et autres perdants de toute espèce. Vegas Nord, par exemple, est l'endroit où l'on se rend si on veut absolument trouver de la blanche avant minuit mais qu'on ne connaît personne.

Mais si vous cherchez de la cocaïne et que vous tenez quelques fafiots bien en vue et que vous connaissez les mots de passe corrects, il vous suffit de ne pas bouger de l'avenue et de lier connaissance avec un larron qui a les connexions qu'il faut, ce qui commencera par vous coûter au moins un bifton.

Mais suffit avec toutes ces histoires. Nous étions complètement en dehors du tableau. Il n'est vraiment pas possible de se retrouver à Vegas avec une Cadillac blanche fourrée de drogues sans avoir de compagnie avec laquelle partager comme il se doit. Le style hippie n'a jamais vraiment accroché par ici. A Vegas, des gus comme Sinatra et Dean Martin font encore figure de super-modernes. Quant à la « presse parallèle » locale – le *Las Vegas Free Press* –, elle se contente d'être un

reflet prudent de *The People's World* ou peut-être du *National Guardian*.

Passer une semaine à Vegas équivaut à être coincé dans une Boucle Temporelle sans fin, une régression à la fin des années cinquante. Ce qui se comprend parfaitement quand on voit les gens qui viennent ici, les Grands Brûleurs venus de Denver ou Dallas. Pour y retrouver les Congrès nationaux des Clubs des Elans (entrée interdite aux négros) et le Rallye des Bouviers Volontaires du Vrai Ouest. Cette engeance perd complètement la boule rien qu'en voyant une vieille du strip se mettre en petite culotte et frétiller sur la rampe au son colossal d'une douzaine de camés tirant sur la cinquantaine qui vous montent la mayonnaise sur « September Song ».

Il devait être vers trois heures du matin lorsque nous fîmes halte dans le parc de stationnement de cette gargote de Vegas Nord. J'aurais bien aimé mettre la main sur un exemplaire du *Los Angeles Times*, histoire d'avoir quelques nouvelles du monde extérieur, mais un rapide coup d'œil à l'étalage me fit comprendre l'absurde d'un tel désir. Ils n'ont pas besoin du *Times* à Vegas Nord. Pas de nouvelles, bonnes nouvelles.

« Au diable les journaux, fit mon avocat ; c'est du café qu'il nous faut pour l'instant. »

J'acquiesçai, mais n'en volai pas moins un exemplaire du *Vegas Sun*. Il était à la date de la veille, mais peu m'importait. L'idée d'entrer dans un café sans avoir un journal à la main me rendait nerveux. Il y avait toujours la page des sports à regarder, pour se mettre au parfum sur les résultats des matches de base-ball et les rumeurs concernant les footballeurs professionnels : « Bart Starr se fait casser la figure par des voyous dans une taverne de Chicago ; l'équipe des Packers cherche à échanger un de ses joueurs... »... « Namath quitte les Jets pour devenir gouverneur de l'Alabama »... et un papier en page 46 sur les possibilités d'avenir d'un petit jeune originaire de Grambling qui fait sensation et s'appelle Harrison Fire : court le cent en neuf secondes sec, pèse dans les cinquante-cinq kilos et est encore en pleine croissance.

Son entraîneur déclarait : « Ce Fire promet vraiment beaucoup. Hier avant l'entraînement, il a démolé tout un autobus à main nue, et hier soir, il a massacré une rame de métro. Il fera très bien à la télé en couleurs. Je ne suis pas un gars à jouer sur les favoris, mais j'ai bien l'impression qu'il faudra lui faire de la place. »

Et comment ! Il y a toujours de la place à la télé pour un énergumène qui peut réduire les autres en bouillie en neuf secondes sec... Mais on ne peut pas dire qu'il y ait eu des masses de bonshommes comme ça ce soir-là au North Star Coffee Lounge. On avait tout le rade pour nous – ce qui s'avéra heureux car nous avions

avalé encore deux pastilles de mescaline en venant, et les effets commençaient à se manifester.

Mon avocat avait cessé de vomir ou même de jouer au malade. Il commanda du café avec l'autorité d'un homme qui a toujours été habitué à être servi en vitesse. La serveuse ressemblait à une très vieille racoleuse qui avait fini par trouver sa place dans la vie. Il ne faisait pas de doute que c'était elle *la patronne* ici, et elle nous lançait des coups d'œil visiblement désapprobateurs tandis que nous nous asseyions sur les escabeaux.

Mais je ne faisais pas très attention. Le North Star Coffee Lounge semblait offrir un havre relativement protégé des tempêtes qui nous agitaient. Des fois on rentre dans des endroits et on sait que ça va être dur. Peu important les détails : tout ce que vous savez à coup sûr, c'est que votre cervelle commence à bourdonner de vibrations brutales en approchant de la porte d'entrée. Il va se passer quelque chose de féroce et de moche, et vous n'allez pas y échapper.

Mais rien dans l'atmosphère de ce café n'aurait pu me mettre en garde. La serveuse était passivement hostile, mais j'avais l'habitude de ça. Elle avait une sacrée carrure. Pas grosse, mais baraquée sous tous les angles, avec de longs bras musclés et la mâchoire hargneuse. Une caricature flapie de Jane Russell : une énorme chevelure noire, la face fendue d'un coup de rouge à lèvres et une poitrine aux mensurations supérieures qui devait être spectaculaire il y a une vingtaine d'années, où elle aurait pu passer pour une Mama des Hell's Angels du chapitre de Berdoo[25]... mais à présent, elle était sanglée dans un gigantesque soutien-gorge rose élastique qu'on voyait comme un bandage à travers la rayonne blanche trempée de sueur de sa blouse de travail.

Elle était probablement mariée à quelqu'un, mais je n'avais aucune envie de jouer aux devinettes. Tout ce que je voulais d'elle, ce soir-là, c'était une tasse de café noir et un hamburger à vingt-neuf cents avec oignons et cornichons. Pas de drague, pas de blabla – juste un coin pour se reposer et se remettre la tête d'aplomb. Je n'avais même pas faim.

Mon avocat n'avait ni journal ni rien d'autre sur quoi astreindre son attention. C'est pourquoi il se concentra par ennui sur la serveuse. Elle était en train de prendre notre commande comme un robot lorsqu'il traversa sa cuirasse en exigeant soudain « deux verres d'eau glacée – avec des glaçons ».

Mon avocat avala son eau d'un seul long trait, puis en redemanda un autre verre. Je remarquai que la serveuse semblait tendue.

Et puis merde, me dis-je. J'étais en train de lire les bandes dessinées.

Une dizaine de minutes après, lorsqu'elle apporta les hamburgers, je vis mon avocat lui tendre une serviette avec quelque chose d'écrit

dessus. Il fit ce geste d'un air tout à fait normal, sans la moindre expression sur son visage. Mais je sentis tout de suite aux vibrations que notre paix allait incessamment se casser la gueule.

« Qu'est-ce que c'était ? » lui demandai-je.

Il haussa les épaules en souriant vaguement vers la serveuse qui, debout au bout du comptoir à trois mètres de là, nous tournait le dos pendant qu'elle réfléchissait sur le napperon. Elle finit par se retourner et après nous avoir dévisagé... avança résolument et tendit la serviette à mon avocat.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-elle sèchement.

— Un napperon », fit mon avocat.

Il y eut un moment de silence pénible, puis elle se mit à hurler : « Ne me raconte pas de conneries ! Je sais ce que ça veut dire ! Sale gros porc de maquereau ! »

Mon avocat leva le napperon, regarda ce qu'il avait écrit, puis le laissa retomber sur le comptoir. « Mais c'est le nom d'un cheval que j'ai eu autrefois, fit-il calmement. Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ?

— Espèce de fumier ! cria-t-elle. On me balance pas mal de merde dans cet endroit, mais il ne faut pas croire que je vais accepter de me faire insulter par un maquereau qui en plus est un *bougnoule* ! »

Seigneur ! pensai-je. Qu'est-ce qui se passe ? J'observai les mains de la femme, espérant qu'elle n'allait pas s'emparer de quelque chose de lourd ou de pointu. J'attrapai le napperon pour lire ce que ce connard avait écrit dessus, en lettres rouges bien faites : « Belle de sous-sol ? » Le point d'interrogation était très visible.

La femme reprenait : « Payez et taillez-vous d'ici en vitesse ! Vous voulez que j'appelle les flics ? »

J'allais prendre mon portefeuille quand mon avocat, déjà debout et sans quitter la femme des yeux, glissa la main sous sa chemise et non dans sa poche, et sortit tout d'un coup le Mini-Magnum Gerber, cette sale lame d'argent qui sembla instantanément dire quelque chose à notre serveuse.

Elle se figea : ses yeux affolés se braquèrent sur la lame. Mon avocat, tout en continuant à la regarder, fit les six mètres qui le séparaient du téléphone payant, et décrochant l'écouteur, coupa le fil et revint s'asseoir avec sur son tabouret.

La serveuse était immobile. J'étais abasourdi de surprise, ne sachant s'il fallait que je me sauve ou me mette à rire.

« Combien coûte cette tarte à la meringue et au citron ? » demanda mon avocat. Sa voix était normale, comme s'il venait à peine d'entrer dans le café et se demandait que commander.

« Trente-cinq cents ! » bafouilla la femme. Elle avait les yeux gonflés par la peur, mais sa cervelle fonctionnait apparemment à un niveau moteur de survie fondamental.

Mon avocat s'esclaffa : « Je veux dire *toute* la tarte. »

Elle poussa un gémissement.

Mon avocat posa un billet sur le comptoir : « Disons qu'elle coûte cinq dollars, entendu ? »

Elle fit oui de la tête, toujours pétrifiée en regardant mon avocat passer derrière le comptoir et sortir la tarte de sa boîte. Je m'apprêtais à partir.

La serveuse était de toute évidence sous le choc. La vue de cette lame, jaillie dans le feu d'une dispute, avait visiblement déclenché de mauvais souvenirs. Son regard vitreux indiquait qu'on lui avait déjà chatouillé le gosier. Et elle était encore complètement paralysée lorsque nous sortîmes.

DÉBANDADE SUR PARADISE BOULEVARD

Note de l'éditeur :

Arrivé à ce point dans le déroulement chronologique de cette histoire, le docteur Duke semble avoir complètement perdu les Pédales. Le manuscrit original devient ici tellement morcelé que nous avons été dans l'obligation de ressortir l'enregistrement original et de le transcrire textuellement. Nous n'avons aucunement essayé de remanier cette partie, et le docteur Duke refusa même de la relire. Il n'y avait pas moyen de l'atteindre. La seule adresse, le seul contact que nous ayons eu à cette période était une cabine téléphonique ambulante circulant sur l'Autoroute 61 et toutes les tentatives pour entrer en contact avec Duke par ce numéro s'avèrent vaines.

Dans l'intérêt de la pureté journalistique, nous publions le chapitre suivant tel qu'il figure sur la bande magnétique – une des nombreuses bandes que le docteur Duke nous avait remises en même temps que son manuscrit pour vérifier celui-ci. A en suivre cette bande, cette partie fait suite à un épisode mettant en scène Duke, son avocat et la serveuse d'un restaurant de nuit à Vegas Nord. La raison d'être de l'affaire suivante paraît fondée sur la conviction, partagée par Duke et son avocat, qu'il faudrait pour dénicher le Rêve Américain s'enfoncer bien plus loin que les lugubres confins de la conférence des Procureurs sur les narcotiques et les drogues dangereuses. Cette transcription commence quelque part à la périphérie nord-est de Las Vegas – alors que la Baleine Blanche fonce sur Paradise Road...

Av. : A droite, c'est Boulder City. C'est une ville, ça ?

Duke : Ouais.

Av. : Allons à Boulder City, alors.

Duke : D'accord. Arrêtons-nous quelque part pour prendre un café...

Av. : Tiens, là : Chez Terry, au Taco US. Je m'enfilerais bien un taco. Cinq pour un dollar.

Duke : Ça ne me dit rien de bon. J'aimerais mieux aller quelque part où ils en vendent un pour cinquante cents.

Av. : Non, non... c'est peut-être notre dernière chance de manger des tacos.

Duke :... Moi, je veux du café.

Av. : Moi, je veux des tacos...

Duke : Cinq pour un dollar, c'est comme... cinq hamburgers pour un dollar.

Av. : Mais non... ne juge pas les tacos par leur prix.

Duke : Tu crois que tu pourrais marchander ?

Av. : Pas impossible. Ils ont un hamburger à vingt-neuf cents. Et les tacos sont à vingt-neuf cents. Ils vendent de la bouffe pas cher, voilà tout.

Duke : Va marchander avec eux...

(Sons inaudibles ici. *N. d. E.*)

Av. :... Salut.

Serveuse : Qu'est-ce que je vous sers ?

Av. : Dites, vous avez des tacos, ici ? C'est des tacos mexicains ou rien que des ordinaires ? Je veux dire, il y a du piment dedans et des trucs comme ça ?

Serv. : Il y a du fromage et de la laitue, et il y a de la sauce, vous savez, qu'on met dessus.

Av. : Je veux dire, est-ce que vous garantissez que ce sont d'authentiques tacos mexicains ?

Serv. :... je sais pas. Hé, Lou, c'est d'authentiques tacos mexicains qu'on a ?

Voix de femme parvenant de la cuisine : Quoi ?

Serv. : Authentiques tacos mexicains ?

Lou : On a des tacos. Je sais pas à quel point ils sont mexicains.

Av. : Ouais, ben, je veux uniquement être sûr qu'on me refille ce pour quoi je paie. Alors, c'est cinq pour un dollar, hein ? J'en prends cinq.

Duke : Taco Burger, qu'est-ce que c'est que ça ?

(Bruit de camions à moteur Diesel. *N. d. E.*)

Av. : C'est un hamburger avec un taco au milieu.

Serv. :... au lieu d'être dans une crêpe.

Duke : Un taco sur canapé.

Av. : J'parie que vos tacos sont uniquement du hamburger dans une crêpe au lieu d'être dans un petit pain.

Serv. : J'en sais rien...

Av. : Vous débutez dans ce boulot ?

Serv. : Aujourd'hui.

Av. : Il me semblait bien, je vous avais jamais vue avant. Vous allez en classe dans le coin ?

Serv. : Non, je vais pas en classe.

Av. : Oh ! Pourquoi pas ? Vous êtes malade ?

Duke : Ne l'écoutez pas. On est là pour les tacos.

(Pause.)

Av. : En tant qu'avocat, je te conseille de prendre le chiliburger. C'est un hamburger avec du piment.

Duke : Trop lourd pour moi.

Av. : Eh ben alors, je te conseille de prendre un taco burger,

essaye ça.

Duke :... le taco contient de la viande. C'est ce que je vais prendre. Et du café aussi. Tout de suite. Que je puisse le boire pendant que j'attends.

Serv. : C'est tout ce que vous voulez, un taco burger ?

Duke : Bon eh bien, je vais essayer ça, et j'en voudrai peut-être un autre.

Av. : Vos yeux sont bleus ou verts ?

Serv. : Pardon ?

Av. : Bleus ou verts ?

Serv. : Ils changent.

Av. : Comme un lézard ?

Serv. : Comme un chat.

Av. : Ah oui, c'est de peau que le lézard change de couleur...

Serv. : Quelque chose à boire ?

Av. : De la bière. D'ailleurs j'en ai dans la voiture. Des tonnes. Tout le siège arrière en est couvert.

Duke : J'aime pas mélanger la noix de coco avec la bière et les hamburgers.

Av. : Bon allez, défonçons ces salopards... en plein sur l'autoroute... Boulder City est dans les parages, non ?

Serv. : Boulder City ? Vous voulez du sucre ?

Duke : Ouais.

Av. : Nous sommes *dans* Boulder City, hein ? Ou pas loin ?

Duke : Je sais pas.

Serv. : Tenez, c'est marqué là, sur le panneau : Boulder City, voyez ? Vous n'êtes pas du Nevada ?

Av. : Non. C'est la première fois qu'on vient ici. On fait que passer.

Serv. : Vous n'avez qu'à suivre cette route, là.

Av. : Il se passe des trucs là-bas, à Boulder City ?

Serv. : Ne me demandez pas à moi. Je ne...

Av. : Il y a du jeu là-bas ?

Serv. : J'en sais rien, c'est qu'une petite ville.

Duke : Où est le casino ?

Serv. : Je sais pas.

Av. : Mais dites donc, d'où est-ce que vous êtes ?

Serv. : New York.

Av. : Et ça fait qu'un jour que vous êtes ici ?

Serv. : Non, ça fait un moment que je suis là.

Av. : Mais où est-ce que vous allez par ici ? Par exemple si vous voulez aller nager ou quelque chose comme ça ?

Serv. : Dans ma cour, derrière.

Av. : Quelle adresse ?

Serv. : Ben, allez à... euh... la piscine n'est pas encore ouverte.

Av. : Il faut que je vous explique, il faut que je vous sorte tout le truc en vitesse si je peux. Nous sommes en quête du Rêve Américain, et on nous a dit qu'il était quelque part par ici... Voyez, c'est ça qu'on cherche ici, parce qu'on nous a envoyé jusqu'ici depuis San Francisco pour le chercher. C'est pour ça qu'on nous a donné cette Cadillac blanche, ils se sont dit qu'on pourrait le rattraper là-dedans...

Serv. : Hé, Lou, tu sais où se trouve le Rêve Américain ?

Av. : (à Duke) Elle demande à la cuisinière si elle sait où se trouve le Rêve Américain.

Serv. : Cinq tacos, et un taco burger. Tu sais où se trouve le Rêve Américain ?

Lou : Qu'est-ce que c'est ? C'est quoi ?

Av. : Ben justement, on sait pas, c'est un magazine de San Francisco qui nous a envoyés ici pour chercher le Rêve Américain, pour faire un reportage dessus.

Lou : Oh, vous voulez dire un endroit.

Av. : Un endroit appelé le Rêve Américain.

Lou : Est-ce que c'est l'ancien club psychiatrique ?

Serv. : Je pense.

Av. : L'ancien club psychiatrique ?

Lou : Ancien club psychiatrique, ça se trouve dans Para-dise... Mais vous êtes sérieux, les gars ?

Av. : Oh, je vous jure, visez la bagnole, je veux dire quoi, est-ce que j'ai une tête à posséder une voiture pareille ?

Lou : Est-ce que ça pourrait être l'ancien club psychiatrique ? C'était une discothèque...

Av. : C'est peut-être ça.

Serv. : C'est dans Paradise et ensuite ?

Lou : C'est Ross Allen qui avait l'ancien club psychiatrique. Il s'en occupe encore actuellement ?

Duke : Je sais pas.

Av. : Tout ce qu'on nous a dit, c'est : partez et trouvez le Rêve Américain. Prenez cette Cadillac blanche et allez trouver le Rêve Américain. Il est quelque part dans le coin de Las Vegas.

Lou : Ça ne peut être que l'ancien...

Av. :... et c'est bête comme histoire à faire, mais vous savez, c'est pour ça qu'on nous paie.

Lou : Vous prenez des photos, ou bien...

Av. : Non, non – pas de photos.

Lou :... alors c'est quelqu'un qui vous a envoyés courir après la lune ?

Av. : C'est une espèce de course à la lune, plus ou moins, mais en ce qui nous concerne personnellement, nous sommes sacrément

sérieux.

Lou : Cela ne peut être que l'ancien club psychiatrique, mais les seuls gens qui le fréquentent sont une bande de fougueurs, de traficoteurs, de planeurs et de dégommeurs et tout le saint-frusquin.

Av. : C'est peut-être ça. C'est une boîte de nuit ou un truc de jour ?...

Lou : Oh, mon chou, ça *n'arrête jamais*. Mais c'est pas un casino.

Duke : Mais c'est quoi comme endroit ?

Lou : C'est dans Paradise, euh, l'ancien club psychiatrique est dans Paradise.

Av. : Mais ça s'appelle comme ça, l'ancien club psychiatrique ?

Lou : Non, c'est comme ça que ça s'appelait, mais quelqu'un l'a racheté... mais je n'avais pas entendu dire que ça s'appelait maintenant le Rêve Américain, c'est quelque chose qui ressemblait à, qui avait à voir avec euh... c'est une boîte psychiatrique, où traînent tous les drogués.

Av. : Une boîte psychiatrique ? Vous voulez dire comme un hôpital psychiatrique ?

Lou : Non mon chou, je veux dire là où se retrouvent tous les trafiquants et tous les fourgueurs de came et tout le monde. C'est un endroit où vont tous les gosses quand ils ne tiennent plus debout et tout et tout... mais ça s'appelle pas comme vous dites, le Rêve Américain.

Av. : Est-ce que vous avez une idée sur comment ça s'appelle ? Ou à peu près où ça se trouve ?

Lou : Juste au coin de Paradise et Eastern.

Serv. : Mais Paradise et Eastern sont parallèles.

Lou : Ouais, mais je sais que je quitte Eastern, puis que je prends Paradise...

Serv. : Ouais je sais où, mais alors ça veut dire que c'est après Paradise de l'autre côté du Flamingo, tout droit là. Je crois qu'on vous a refilé un...

Av. : Nous sommes au Flamingo. Je crois que cet endroit que vous dites et la façon que vous le décrivez, je crois que ça doit être ça.

Lou : C'est pas une boîte pour touristes.

Av. : Ben justement, c'est pour ça qu'on m'a envoyé. Lui, c'est l'écrivain : moi, je suis le garde du corps. Parce que je pense que ça va être...

Lou : Ces types sont dingos... ces gosses sont dingos.

Av. : Ça fait rien.

Serv. : Ouais, y'a de nouvelles lois.

Duke : Violence vingt-quatre heures sur, vingt-quatre ? C'est bien ça ?

Lou : Exactement. Bon alors, vous avez le Flamingo... Oh, je peux

pas vous expliquer comme ça ; je vous indiquerai mieux comme je fais. Dès la première station-service juste après, vous avez le Tropicana. Vous tournez à droite.

Av. : Tropicana et à droite.

Lou : A la première station-service, c'est le Tropicana. Vous tournez à droite après le Tropicana et vous partez par là... droite après le Tropicana, droite dans Paradise, et vous verrez un gros immeuble noir, c'est peint tout en noir et ça a vraiment une drôle d'allure.

Av. : Tropicana à droite, Paradise à droite, bâtiment noir...

Lou : Et il y a un panneau sur le côté de la maison qui indique : club psychiatrique, mais ils sont en train de transformer complètement et tout et tout.

Av. : Entendu, c'est pas très loin...

Lou : Si j'peux encore faire quelque chose pour toi, mon chou... mais je sais même pas si c'est ça ou pas. Mais il me semble que oui. Je crois bien que vous êtes sur la bonne piste, les gars.

Av. : C'est bon. C'est le meilleur renseignement qu'on nous donne depuis deux jours où on demande aux gens de tous les côtés.

Lou :... Je pourrais passer un ou deux coups de fil et m'en assurer pour de bon.

Av. : Vraiment ?

Lou : Mais oui, je vais appeler Allen pour lui demander.

Av. : Crénom, je vous serais vraiment reconnaissant.

Serv. : Quand vous allez sur le Tropicana, c'est pas la première station-service, mais la seconde.

Lou : Il y a un grand panneau au bout de la rue là, c'est marqué Tropicana Avenue. Prenez à droite, et quand vous arrivez sur Paradise, prenez encore à droite.

Av. : Entendu. Grande maison noire, juste dans Paradise : violence et drogues vingt-quatre heures sur vingt-quatre...

Serv. : Vous voyez, voici le Tropicana, et voici Boulder Highway qui passe tout bien droit comme ça.

Duke : Eh ben alors, c'est assez loin vers le centre ville.

Serv. : Ben, y'a Paradise qui se divise quelque part par là. Ça, c'est Paradise. Ouais, voilà, on est là. Vous voyez, ça c'est Boulder Highway... et le Tropicana.

Lou : Ben, c'est pas ça, le barman de là est porté sur l'herbe, lui aussi...

Av. : Ouais, enfin, c'est une indication.

Lou : Vous ne regretterez pas de vous être arrêtés ici, les gars.

Duke : Seulement si on trouve.

Av. : Seulement si nous écrivons l'article et qu'il passe.

Serv. : Ben, pourquoi est-ce que vous rentrez pas vous asseoir un

petit moment ?

Duke : On essaye de prendre autant de soleil que possible.

Av. : Elle va passer un coup de fil pour savoir où ça se trouve.

Duke : Oh. Bon, d'accord, entrons.

Note de l'éditeur (suite) :

Il a été impossible de transcrire la suite de l'enregistrement sur cassettes en raison d'une croûte de liquide visqueux derrière les têtes de lecture. Les sons inaudibles présentent cependant une certaine continuité indiquant que presque deux heures plus tard, le docteur Duke et son avocat finirent par localiser ce qui restait de l'ancien club psychiatrique : une énorme dalle de ciment fendu et desséché au milieu d'un terrain vague envahi par les hautes herbes. Le propriétaire d'une station-service de l'autre côté de la rue déclara que « ça avait brûlé complètement environ trois ans auparavant ».

COUP DE FORCE SUR L'AÉROPORT...
 ABOMINABLE SOUVENIR PÉRUVIEN...
 « NON ! C'EST TROP TARD ! N'ESSAYEZ PAS ! »

Mon avocat se mit en route aux aurores, manquant de rater de peu le premier vol pour L.A. car je fus incapable de trouver l'aéroport, situé pourtant à moins de trente minutes de l'hôtel. J'en étais sûr, aussi quittâmes-nous le Flamingo à sept heures trente exactement... Mais je ne sais au juste pourquoi, je manquai l'endroit où il fallait tourner, aux feux qui se trouvent devant le Tropicana. Ce qui fait que nous avons continué tout droit sur l'autoroute, parallèle à la piste d'envol principale de l'aéroport, mais en *s'éloignant* de l'aérogare... Et il est interdit absolument de faire demi-tour.

« Sacré nom de Dieu ! On s'est paumés ! hurlait mon avocat. Qu'est-ce qu'on fout sur cette route perdue ? L'aéroport est complètement de l'autre côté ! » Et de montrer d'un doigt hystérique l'autre bout de la toundra.

« T'en fais pas ; fis-je ; il ne m'est encore jamais arrivé de manquer un avion. » Mais un souvenir me revenait, et je me mis à sourire. J'ajoutai alors : « Sauf une fois au Pérou. J'avais déjà virtuellement quitté le pays, j'avais passé la douane, mais j'étais revenu au bar discuter avec un trafiquant de cocaïne bolivien... Quand soudain j'entendis les énormes réacteurs du 707 se mettre à tourner. Je me précipitai vers la piste pour essayer de monter à bord, mais la porte se trouvait juste derrière les réacteurs et on avait déjà retiré l'échelle. Bon sang, ces machines m'auraient frit comme du bacon... mais j'avais complètement perdu la tête, je voulais désespérément monter à bord.

« Les flics de l'aéroport me virent arriver, et ils firent bloc devant la porte. Je cavalai comme un dératé et fonçai droit sur eux. Le type qui était avec moi me criait : " Non ! C'est trop tard ! N'essayez pas ! "

« Je vis les flics qui m'attendaient, aussi ralentis-je comme si peut-être j'avais changé d'avis... Mais lorsque je vis qu'ils se *détendaient*, je changeai brusquement d'allure et tentai de passer *par-dessus* ces malotrus. » Je m'esclaffai. « Bon Dieu, c'était comme si je me jetais tête la première dans un bocal de hélodermes. Ces cons ont bien failli me tuer. Tout ce que je me rappelle, c'est cinq ou six matraques qui s'abattaient de concert sur moi, tandis qu'une masse de voix s'écriait : " Non ! Non ! C'est du suicide ! Arrêtez ce gringo dingo ! "

« Je refis surface deux heures après dans un bar en plein Lima. On m'avait étendu dans une de ces cabines tout en cuir et en croissant de lune. Mes bagages étaient entassés à côté de moi. Personne ne les avait ouverts... alors je me rendormis et pris le premier vol du matin, le lendemain. »

Mon avocat n'écoutait que d'une oreille. Il fit : « Écoute, j'aimerais beaucoup en entendre encore long sur tes aventures au Pérou, mais *pas maintenant*. Tout ce qui m'intéresse dans l'immédiat, c'est de passer sur cette foutue piste. »

Nous filions à belle allure. Je cherchais une ouverture, n'importe quelle route d'accès ou allée traversant la piste vers l'aérogare. Nous avions dépassé depuis huit kilomètres les derniers feux de circulation, et il n'y avait plus assez de temps pour faire demi-tour.

Il ne restait qu'une seule et unique façon d'y arriver dans les temps. Je freinai et fis descendre doucement ma Baleine dans le creux herbeux qui sépare les deux voies de l'autoroute. C'était un fossé trop profond pour passer bille en tête. Et je dus donc négocier. La Baleine faillit partir dans un tonneau, mais je maintins les roues en haute vitesse et bien qu'en donnant de la bande, nous remontâmes l'autre côté, pour surgir sur la chaussée, heureusement déserte. Nous sortîmes du fossé avec le nez de la bagnole en l'air comme un hydravion... puis rebondissant sur l'autoroute, nous la traversâmes tout droit pour pénétrer en plein dans le champ de cactus qui la bordait de l'autre côté. Je me souviens d'être passé par-dessus une espèce de palissade que je traînai derrière moi pendant quelques centaines de mètres ; mais lorsque nous arrivâmes sur la piste proprement dite, je contrôlais absolument la manœuvre... fonçant en faisant rugir le moteur dans les quatre-vingt-quinze à l'heure en première, avec toute la place devant nous pour blinder jusqu'à l'aire de départ.

Mon seul souci, c'était la possibilité de se faire écraser comme un cafard par un DC-8 atterrissant que nous n'apercevions sans doute que lorsqu'il nous serait carrément dessus. Je me demandais si on nous voyait de la tour de contrôle. Probablement, mais pourquoi s'en soucier ? Je restai au plancher. Il n'aurait rimé à rien de faire demi-tour à présent. Mon avocat se cramponnait des deux mains au tableau de bord. Je vis en un coup d'œil que la peur emplissait ses yeux. Son visage paraissait tout gris, et je sentis bien qu'il n'était pas content de cette manœuvre. Mais nous avions traversé si vite la chaussée puis les cactus pour nous retrouver sur la piste, que je savais qu'il se rendait bien compte de notre situation : il n'était plus temps de débattre de la sagesse d'une telle manœuvre, c'était fait, et notre seul espoir était d'arriver au bout.

Je regardai mon Accutron-tête de mort et vis qu'il restait trois minutes et quinze secondes avant le décollage. « On a tout le temps,

m'exclamai-je. Prépare tes affaires. Je te dépose au pied de l'avion. » Je distinguais le gros jet rouge et argent à neuf cents mètres environ devant... et maintenant nous filions en rase-mottes sur un asphalte lisse qui précède la piste elle-même.

« Non ! hurla-t-il. Je ne peux pas descendre ! Ils vont me crucifier. C'est moi qui vais être responsable !

— Ridicule, fis-je. Tu n'as qu'à raconter que tu faisais du stop vers l'aéroport, et que je t'ai pris, et que tu ne me connais pas. Merde quoi, cette ville est emplie de Cadillac décapotables blanches... et j'ai l'intention de passer tellement vite que personne ne pourra même distinguer la plaque minéralogique. »

Nous approchions de l'avion. Je voyais les passagers monter, mais personne ne nous avait encore remarqué... arrivant de ce côté inattendu. « T'es prêt ? » dis-je.

Il grogna. « Bof, oui ! Mais pour l'amour de Dieu, faisons vite ! » Il inspectait l'aire de départ, et tendit le doigt : « Là-bas ! Lâche-moi derrière ce gros camion. T'as qu'à stopper derrière et je sauterai ; ils ne peuvent pas me voir là, et puis t'auras plus qu'à filer. »

J'acquiesçai. Jusqu'à présent, on avait toute la place qu'on voulait. Aucun signe d'alerte ou de poursuite. Je me dis que peut-être, ce genre de procédé se pratiquait constamment à Vegas – des bagnoles pleines de passagers à la bourre déboulant à grands crissemments de pneus désespérés sur la piste d'envol, et débarquant des Samoens bigleux d'affolement qui, de mystérieux sacs de toile à la main, se ruent à l'ultime seconde dans des avions avant de s'élancer en plein soleil levant.

Peut-être bien, me dis-je. Peut-être que c'est la façon de faire normale dans ce bled...

Je me rangeai derrière le camion et appuyai sur le frein juste le temps que mon avocat saute. « N'écoute pas les salades de ces pourceaux, lui criai-je. Et rappelle-toi, si t'as des ennuis, tu peux toujours envoyer un télégramme à Qui De Droit. »

Il eut une grimace : « C'est ça... Pour leur expliquer ma Situation. Il y a eu un connard pour écrire un poème là-dessus, une fois. C'est un bon conseil mais seulement si t'as une cervelle qui fait floc-floc. » Il me fit un signe d'adieu.

« Tu l'as dit », fis-je en repartant. J'avais déjà repéré une ouverture dans la palissade de protection – et la première chose que je fis fut de diriger la Baleine droit dessus. Personne ne semblait me donner la chasse ; je n'en revenais pas. Un coup d'œil dans le rétroviseur et je vis mon avocat qui grimpait dans l'avion, sans le moindre signe de lutte... puis je passai par l'ouverture et me retrouvai au milieu de la circulation du petit matin dans Paradise Road.

Je pris Russell à droite en un virage sec, puis à gauche par Maryland Parkway... et voilà soudain que je me retrouvais dans le chaud anonymat du campus de l'Université de Las Vegas... Aucune tension sur ces visages ; j'arrêtai à un feu rouge pour m'abstraire quelques instants dans une brûlante explosion charnelle qui traversait le passage piétonnier : fines cuisses vigoureuses, minijupes roses, jeunes seins frais, blouses sans manches, longues chutes de cheveux blonds, lèvres vermillon et yeux bleus – tous les traits caractéristiques d'une culture dangereusement innocente.

Je fut tenté de stationner et de me mettre à marmonner des sollicitations obscènes : « Hé, mignonne, allons voir si on pourrait pas aller faire des cochonneries, toi et moi. Grimpe dans ma Cadillac toute tumescente et en un coup de pédale, on est dans ma suite au Flamingo. On s'y défonce la gueule à l'éther et puis on se comporte comme des bêtes sauvages dans ma piscine privée en forme de rognon... »

Ça ne fait pas un pli, me disais-je. Mais en attendant, j'avais continué à avancer ; empruntant la voie de gauche pour virer dans Flamingo Road. Rentrer à l'hôtel, pour voir où j'en étais. J'avais toutes les raisons de croire que j'allais droit aux ennuis, et que j'avais poussé ma chance un peu trop loin. J'avais porté atteinte à chacune des règles selon lesquelles Vegas vivait – j'avais marché sur les plates-bandes des autochtones, injurié les touristes, terrifié la main-d'œuvre.

Mon seul espoir à présent me semblait être la possibilité que nous avions poussé d'une manière tellement excessive notre numéro que personne de ceux qui auraient pu laisser tomber le marteau sur nous ne pourrait vraiment *croire* tout ça vrai. Surtout du fait que nous faisions partie de la conférence policière. Quand vous amenez votre numéro dans cette ville, il s'agit de mettre tout le paquet. Ne perdez pas un brin de temps avec des petits méfaits et autres brouilles à deux balles. Visez direct la jugulaire. Passez tout de suite à la catégorie des crimes.

L'état d'esprit de Las Vegas est tellement grossièrement arriéré qu'un crime vraiment balaïze passe souvent inaperçu. Un voisin à moi passa récemment une semaine en taule à Vegas pour « vagabondage ». Il a une vingtaine d'années : cheveux longs, veste jean, sac à dos – un errant déclaré, quoi ; un routard classique. Totalement inoffensif ; il se contente d'errer à travers le pays en quête de la chose quelle qu'elle soit que nous avions tous cru avoir trouvé dans les années soixante – un genre de voyage à la Bob Zimmerman avant son arrivée à New York.

En se rendant de Chicago à L.A., la curiosité le prit d'aller jeter un coup d'œil à Vegas. Juste histoire de traverser, flâner et se rincer l'œil au spectacle de l'avenue principale... rien ne presse, pourquoi courir ?

Il se tenait à un coin de rue près du Circus-Circus et contemplait la fontaine multicolore, lorsque la voiture patrouilleuse de la police s'arrêta à côté de lui.

Toc. Droit en cabane. Pas de coup de téléphone, pas d'avocat, pas d'inculpation. « Ils me poussèrent dans la voiture et m'emmenèrent au poste, racontait-il. On m'a fait entrer dans une grande salle emplies de gens et on m'a dit d'enlever tous mes vêtements avant qu'on me boucle. J'étais debout devant un grand bureau faisant presque deux mètres de haut, derrière lequel était assis un flic qui me reluquait comme une sorte de juge médiéval.

« La salle était remplie de monde. Peut-être une douzaine de prisonniers ; deux fois plus de flics, et une dizaine de flics femmes. Il fallait avancer jusqu'au milieu de la salle, puis retirer tout ce qu'on avait de ses poches, le mettre sur le bureau et se déshabiller complètement – avec tout le monde qui vous regardait.

« Je n'avais qu'une vingtaine de dollars, or l'amende pour vagabondage était de vingt-cinq ; aussi me fit-on asseoir sur un banc avec les gens qui allaient en taule. Personne ne m'asticota. C'était comme une chaîne à l'usine.

« Les deux mecs derrière moi étaient aussi des chevelus. Des mecs à l'acide. Ils s'étaient également fait ramasser pour vagabondage. Mais lorsqu'ils se mirent à vider leurs poches, toute la salle flippa. A eux deux, ils avaient cent trente mille dollars, principalement en grosses coupures. Les flics n'en croyaient pas leurs yeux. Et les mecs n'arrêtaient pas de sortir les liasses de fric et de les empiler sur le bureau – tous les deux à poils et comme pliés en deux, sans l'ouvrir.

« Les flics s'affolèrent quand ils virent tout cet argent. Il se mirent à chuchoter entre eux ; merde, il n'était pas possible de garder ces deux types pour " vagabondage ". Il s'esclaffa. " Aussi ils les inculpèrent de soupçon de non-paiement des impôts directs. "

« On nous emmena tous en prison, et les deux mecs étaient dingues. Ils étaient fourgueurs, évidemment, et ils avaient leur réserve dans leur chambre d'hôtel – alors il fallait qu'ils sortent avant que les flics découvrent où ils habitaient.

« Ils offrirent cent dollars à un des gendarmes pour qu'il aille leur chercher le meilleur avocat en ville... et vingt minutes après, le voilà qui se ramenait, brailant ses histoires *d'habeas corpus* et autres saloperies... bon dieu, j'ai bien essayé moi aussi de lui parler, mais ce type ne fonctionnait qu'à une seule chose. Je lui dis que je pouvais trouver une caution et même le payer un peu si on me laissait appeler mon père à Chicago, mais il était trop pris à marchander pour les autres mecs.

« Deux heures environ après, il revint avec un garde et déclara " On s'en va ". Et ils sortirent de suite. Un des deux mecs m'avait dit,

pendant qu'ils attendaient, que ça allait leur coûter trente mille dollars... et je crois que c'est vrai, mais après ? C'est peu, comparé à ce qui se serait passé s'ils ne s'étaient pas sortis de là.

« Ils finirent par me laisser envoyer un télégramme à mon vieux, qui me télégraphia cent vingt-cinq dollars... mais ils mirent sept ou huit jours pour arriver ; je ne suis pas sûr combien de temps je suis resté là-dedans, parce que la cellule n'avait pas de fenêtre et qu'il nous donnaient à manger toutes les douze heures... on perd la notion du temps quand on ne voit pas le soleil.

« Ils mettaient soixante-quinze types dans chaque cellule – de grandes salles avec une cuve de W.C. en plein milieu. On nous donnait une paille en entrant, et on dormait où on voulait. Le type à côté de moi était là-dedans depuis trente ans, pour avoir dévalisé une station-service.

« Quand je finis par sortir, le flic au bureau préleva encore vingt-cinq dollars sur ce que mon père m'avait envoyé, en plus de ce que je devais pour l'amende de vagabondage. Qu'est-ce que je pouvais dire ? Il les a *pris*, et puis c'est tout. Puis il me rendit les soixante-quinze qui restaient et m'informa qu'un taxi m'attendait dehors pour m'emmener à l'aéroport... et quand je montai dans le tacot, le conducteur déclara : " On ne s'arrête pas en route, petit mec, et t'as intérêt à pas *bouger* jusqu'à ce qu'on arrive à l'aérogare. "

« Je ne remuai pas le plus petit muscle. Il m'aurait descendu. J'en suis sûr. J'allai droit jusqu'à l'avion sans dire un seul mot à quiconque avant d'être sûr que nous n'étions plus dans le Nevada. Mon pote, je ne remettrai *jamais* les pieds dans ce coin-là. »

FRAUDE ? LARCIN ? VIOL ?
RENCONTRE BRUTALE
AVEC ALICE DE LA LINGERIE

Je méditais sur cette histoire lorsque je vins amarrer ma Blanche Baleine dans le parc de stationnement du Flamingo. Cinquante dollars et huit jours au trou rien que pour être resté à un coin de rue avec l'air bizarre... bon sang alors, quelles peines incroyables me collerait-on à moi ? Je fis le tour des divers chefs d'inculpation – mais dans le langage légal le plus squelettique, ça n'avait pas l'air si grave que ça :

Viol ? Nous pourrions certainement éliminer celui-là. Je n'avais même pas convoité cette sacrée fille, et je lui avais encore moins mis les pattes dessus. Fraude ? Larcin ? Je pourrais toujours proposer d'« arranger ça ». De payer ce qu'il faut. Raconter que c'était *Sports Illustrated* qui m'avait envoyé ici, et puis balancer les avocats de *Time, Inc.* dans un procès cauchemardesque. Leur lier les pattes pour des années dans une tourmente de recours et d'assignations. Coincer tout leur actif dans des bleds comme Juneau et Houston, puis introduire sans arrêter des requêtes pour renvoyer l'affaire devant d'autres cours, à Quito, Nome et Aruba... Que l'affaire bouge sans arrêt, que ça tourne en cercles, qu'ils soient forcés à entrer en conflit avec les services comptables :

SEMAINIER DE ABNER H. DODGE,
AVOCAT-CONSEIL PRINCIPAL

Article : 44066, 12 dollars... Débours spéciaux, à savoir :

Nous avons poursuivi le défendeur, R. Duke, de par l'hémisphère occidental tout entier et avons fini par l'acculer dans un village sur la côte septentrionale d'une île des Caraïbes appelée Culebra, où ses avocats ont fait statuer que tous débats ultérieurs devraient se tenir dans la langue caraïbe. Nous envoyâmes trois hommes chez Berlitz à cet effet, mais dix-neuf heures avant la date prévue pour les discussions préliminaires, le défendeur s'est enfui en Colombie, où il a établi résidence dans un village de pêcheurs nommé Guajira près de la frontière du Vénézuëla et où la langue officielle en matière de jurisprudence est un obscur dialecte connu sous le nom de « guajiro ». Ce n'est qu'après bien des mois que nous fûmes en mesure d'établir juridiction sur ce lieu. Mais entre-temps le défendeur avait déplacé son lieu de résidence à un port pratiquement inaccessible du cours supérieur de l'Amazone, où il entretenait de puissantes relations avec une tribu de réducteurs de têtes nommés « Jivaros ». Notre représentant à

Manaus a été dépêché en amont, pour trouver et louer les services d'un avocat indigène versé dans la langue jivaro, recherche gênée par de graves problèmes de communications. On craint en fait sérieusement, à notre bureau de Rio, que la veuve du représentant à Manaus sus-nommé n'obtienne un jugement ruineux – en raison de pressions dans les tribunaux locaux – à un degré bien plus poussé que ce qu'un jury de notre pays tiendrait pour raisonnable ou même sensé.

Tiens donc ! Mais qu'est-ce qui est sensé ? Tout particulièrement ici, dans « notre pays » – et en cette fatale ère nixonienne. Nous ne tenons plus, tous autant que nous sommes, que par une question de *survie*, à présent. Finie, l'énergie qui insufflait les années Soixante. Les drogues de grande défonce ne sont plus de mise. Et là était le défaut fatal du trip de Tim Leary. Il a bombardé l'Amérique avec ses histoires d'« élargissement de la conscience » mais ne s'est pas soucié un instant des réalités sinistres et peu appétissantes qui attendaient tous ceux qui le prenaient trop au sérieux. Après West Point et son règne de Grand-Prêtre, le L.S.D. a dû lui sembler parfaitement logique... mais ce n'est guère satisfaisant de savoir qu'il a vraiment tout foutu par terre, pour lui aussi bien que pour tous ceux qu'il a entraîné dans sa chute.

Non qu'ils n'aient pas eu ce qu'ils méritaient : Pas de doute qu'ils ont tous reçu la Leçon Qui Les Attendait. Tous ces tripeurs pitoyables affamés d'acide qui croyaient pouvoir se payer l'Amour et l'Entente Universelle pour trois dollars le trip. Pourtant, leur perte et leur échec sont aussi les nôtres. Ce que Leary a détruit en même temps que lui est l'illusion centrale à tout un style de vie qu'il avait contribué à créer... laissant une génération d'infirmes définitifs, et de chercheurs perdus qui ne parvinrent jamais à comprendre l'essentiel mensonge que la Culture de l'Acide avait hérité des vieux mystiques : la supposition désespérée que quelqu'un – ou au moins quelque *force* – entretient la Lumière au bout du tunnel.

C'est la même merde cruelle quoique paradoxalement bienveillante qui fait marcher l'Église catholique depuis tant de siècles. Et c'est aussi l'éthique militaire... une foi aveugle en on ne sait quelle « autorité » supérieure et plus sage. Le pape, le général, le Premier ministre... on remonte comme ça jusqu'à « Dieu ».

Un des moments cruciaux des années soixante est le jour où les Beatles lièrent leur sort au Maharashi. C'était comme si Dylan était allé au Vatican baiser l'anneau papal.

D'abord, les « gourous ». Puis comme ça ne marchait pas, retour à Jésus. Et finalement, dans le sillage primitivo-instinctif de Manson, toute une vague nouvelle de dieux de communautés du genre clan comme Mel Lyman, dirigeant de « Avatar », et Machin-Chose qui

dirige « Esprit et Chair ».

Sonny Barger ne comprit pas vraiment le truc, mais il ne saura jamais combien il est passé près d'une prise de position colossale lorsqu'en 1965, à Oakland-Berkeley, les Angels, agissant sur ses instincts de dur à cuire et d'arnaqueur de première, attaquèrent les rangs de front d'une marche contre la guerre. Cela s'avéra être un schisme historique dans le Mouvement de la Jeunesse Encore Naissant des Années Soixante. Ce fut la première rupture nette entre Cloutés et Chevelus, et on retrouve l'importance de cette coupure dans l'histoire du S.D.S., qui finit par se détruire lui-même avec ses efforts condamnés d'avance pour réconcilier les intérêts de la catégorie prolétariat-petite bourgeoisie/motard-parasite et les activistes moyenne-haute bourgeoisie/campus-étudiants.

Aucun des participants à ces événements n'aurait pu à ce moment-là prévoir les implications de l'incapacité de Ginsberg/Kesey à persuader les Hell's Angels de joindre leurs forces à celles de la Gauche radicale de Berkeley. La rupture définitive se produisit à Altamont, quatre ans plus tard, et à ce moment-là elle était évidente pour tout le monde sauf une poignée de défoncés faisant dans l'industrie du rock et la presse nationale. L'orgie de violence d'Altamont n'a fait que *dramatiser* le problème. Les réalités étaient déjà déterminées ; on se rendait bien compte que la maladie était incurable, et les énergies du Mouvement s'étaient agressivement dissipées depuis longtemps dans la ruée vers le sauvetage individuel.

Ah, quel charabia atroce ! Souvenirs sinistres et détestables retours en arrière, surgissant du brouillard de temps qui enveloppe Stanyan Street... aucune consolation pour les réfugiés, inutile de regarder derrière soi. Comme toujours, la question qui reste est : *et maintenant... ?*

J'étais affalé sur mon lit au Flamingo et je me sentais dangereusement déphasé par rapport à ce qui m'environnait. Il allait se passer quelque chose de pas beau. J'en étais sûr. La chambre ressemblait au lieu de quelque expérience zoologique désastreuse mettant en scène des gorilles et du whisky. Le miroir de trois mètres de haut était fendu, mais il tenait encore en un seul morceau – témoignant affreusement de cet après-midi où mon avocat avait couru l'amok en tenant un marteau pour ouvrir les noix de coco et en dégommant glace et ampoules électriques.

Nous avions remplacé les ampoules avec une boîte de lumières rouges et bleues pour arbres de Noël, mais il n'y avait aucun espoir de remplacer le miroir. Le lit de mon avocat ressemblait à un nid de rats dévorés par le feu. Le dessus du lit était brûlé, et le reste formait un agrégat de fils de fer et de bourre carbonisée. Par chance, les femmes

de ménage n'avaient pas fait mine d'approcher la chambre depuis la terrible confrontation qui s'était passé le mardi précédent.

Je dormais encore lorsque la femme de ménage était entrée ce matin-là. Nous avions oublié d'accrocher le carton « Ne pas déranger » sur la porte... aussi s'était-elle aventurée dans la pièce, pour surprendre mon avocat qui, nu comme un ver et à, genoux dans le placard, vomissait dans ses chaussures... persuadé qu'il était en réalité dans la salle de bains, puis relevant soudain le menton pour apercevoir une femme avec la tête de Mickey Rooney qui le dévisageait, muette et tremblante de peur et de désarroi.

« Elle tenait son balai comme un manche de hache, m'avait-il expliqué par la suite. Alors j'ai surgi du placard en galopant à quatre pattes tout en continuant à vomir et je l'ai plaquée juste aux mollets... c'était par pur instinct ; je croyais qu'elle allait me tuer... et puis quand elle s'est mise à gueuler, c'est là que je lui ai fichu le sac à glçons dans la gueule. »

Oui. Je me rappelais ce cri... un des sons les plus terrifiants que j'aie jamais entendus. Je m'éveillai et vis mon avocat qui se colletait avec l'énergie du désespoir au pied de mon lit avec ce qui me parut être une *vieille femme*. La chambre vrombissait d'un puissant vacarme électrique : le poste de télévision sifflait tous ses décibels sur une chaîne inexistante. C'est à peine si j'entendais les cris étouffés de cette femme qui se débattait pour enlever le sac à glace de dessus sa figure... mais elle ne pouvait rivaliser avec la grosse masse nue de mon avocat, qui arriva finalement à la coincer dans un coin derrière le poste de TV, lui serrant les mains sur le gosier tandis qu'elle bredouillait piteusement : « Je vous en prie... je vous en prie... je ne suis qu'une femme de chambre, je ne voulais rien *faire*... »

Je fus hors du lit en un éclair, et agrippai mon portefeuille dont je sortis mon insigne en or de journaliste-collaborateur bénévole de la police que je lui agitai devant le nez.

« Je vous arrête ! m'écriai-je.

— Non ! marmonna-t-elle ; je voulais seulement faire le ménage ! »

Mon avocat se releva en soufflant comme un bœuf. « Elle a dû utiliser un passe-partout, déclara-t-il. J'étais en train de cirer mes chaussures dans le placard quand je l'ai vue se faufiler – alors je l'ai *appréhendée*. » Il tremblait, du vomi lui bavant au menton, et je vis en un clin d'œil qu'il comprenait la gravité de la situation. Notre comportement avait cette fois-ci dépassé les bornes de la loufoquerie privée. Fallait voir le tableau : tous les deux à poil et écrasant de nos regards une vieille femme terrorisée – une *employée* d'hôtel – étendue par terre dans notre suite et au paroxysme de la peur et de l'hystérie. On ne pouvait pas la relâcher comme ça.

« Qui vous a dit de faire ça ? demandai-je. Qui vous paie ?

— Personne ! gémit-elle ; je suis la *femme de ménage* !

— Vous mentez ! hurla mon avocat. Vous cherchiez les preuves !

Qui vous a mis là-dessus – le patron ?

— Mais je travaille pour *l'hôtel*, reprit-elle. Tout ce que je fais, c'est de faire le ménage dans les chambres. »

Je me tournai vers mon avocat : « Ça veut dire qu'ils savent ce qu'on a ; et ils ont envoyé cette pauvre vieille ici pour le voler.

— Non ! gueula-t-elle. Je ne sais même pas de quoi vous parlez !

— Tu parles ! dit mon avocat. Vous êtes autant dans le coup qu'eux.

— *Quel* coup ?

— Le réseau de la came, fis-je. C'est sûr que vous savez ce qui se passe dans cet hôtel. Pour quoi est-ce que vous croyez que nous sommes là ? »

Elle nous dévisageait en essayant de dire quelque chose, mais ne put que finalement bredouiller : « Je *sais* bien que vous êtes de la police, mais je pensais que vous étiez ici seulement pour le congrès. Je le *jure* ! Tout ce que je voulais faire dans votre chambre, c'est le ménage. Je ne sais rien sur la *came* ! »

Mon avocat éclata de rire : « Allez, poulette ! Viens pas essayer de nous faire croire que t'as jamais entendu parler de Grange Gorman.

— Non ! cria-t-elle. Non ! Je jure sur Notre-Seigneur que je n'ai jamais entendu parler de ce truc-là ! »

Mon avocat sembla réfléchir quelques instants, puis se penchant pour aider la vieille dame à se relever, me déclara : « Peut-être qu'elle dit vrai. Peut-être qu'elle ne fait *pas* *partie* du coup.

— Non ! Je vous jure que non ! rugit-elle.

— Eh ben alors... repris-je, dans ce cas-là, on aura peut-être pas besoin de la mettre au frais... elle peut peut-être nous venir en *aide*.

— Oh oui ! fit-elle avec empressement. Je vous aiderai tout ce que je peux ! Je *hais* la drogue !

— Et nous, donc, ma bonne dame, repris-je.

— Je crois qu'on devrait la porter sur la feuille de paie, déclara mon avocat. On la dégage, on la met en piste sur un Gros Truc chaque mois, et on voit ce qu'elle ramène. »

Le visage de la vieille femme avait changé notablement. Elle ne semblait plus confuse de bavarder avec deux hommes nus dont l'un avait tenté de l'étrangler quelques instants auparavant.

« Vous pensez que vous vous en sortiriez ? lui demandai-je.

— Pour faire quoi ?

— Un coup de téléphone par jour, répondit mon avocat. Juste pour nous dire ce que vous avez vu. » Il lui tapota l'épaule. « Ne vous en faites pas si ça ne concorde pas toujours. C'est notre problème. »

Elle eut une grimace. « Et vous me *paieriez* pour ça ?

— Et comment ! fis-je. Mais si vous dites un mot de tout ça, à *n'importe qui* – vous irez droit en prison pour le restant de vos jours. »

Elle acquiesça. « Je ferai tout ce que je peux pour vous aider. Mais qui devrai-je appeler ?

— Vous en faites pas pour ça, reprit mon avocat. Comment vous appelez-vous ?

— Alice. Vous n'avez qu'à composer le numéro de la lingerie et demander Alice.

— On vous contactera, fis-je. A peu près dans une semaine. Mais en attendant, gardez les yeux ouverts et essayez de vous comporter normalement. En êtes-vous capable ?

— Oh mais bien sûr, monsieur ! Est-ce que je dois revoir ces messieurs ? » Elle eut une grimace penaude. « Je veux dire, une autre fois comme *celle-ci*...

— Non, répliqua mon avocat. On nous a envoyé de Carson City. C'est l'inspecteur Rock qui prendra contact avec vous. Arthur Rock. Il se fera passer pour un politicien, mais vous n'aurez aucun mal à le reconnaître. »

Elle semblait encore très agitée nerveusement.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? fis-je. Il y a quelque chose que vous ne nous avez pas *dit* ?

— Oh non ! reprit-elle très vite. Je me demandais seulement qui va me *payer*.

— L'inspecteur Rock s'en chargera, répondis-je. Ce sera tout en espèces : mille dollars le neuf de chaque mois.

— Oh mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Je ferais presque n'importe quoi pour ce prix-là !

— Vous n'êtes pas la seule, dit mon avocat. Vous ne croiriez jamais qui travaille pour nous – et ici même, dans cet hôtel. »

Elle parut frappée. « Est-ce que je les *connaîtrais* ?

— Probablement, fis-je. Mais ils sont tous clandestins. Vous ne le saurez que si quelque chose de vraiment grave se produisait et qu'un d'entre eux devait vous contacter en public, grâce au mot de passe.

— Qui est ? demanda-t-elle.

— " Une Main Lave l'Autre ", dis-je. Dès qu'on vous dira ça, répondez : " Je n'ai peur de rien. " De cette façon, eux vous *reconnaîtront*. »

Elle approuva de la tête, et répéta le code à plusieurs reprises tandis que nous l'écoutions pour être sûr qu'elle avait bien compris.

« Très bien, fit mon avocat. Ça va comme ça pour le moment. Il est probable que nous ne nous reverrons pas d'ici à ce que le coup parte. Mieux vaut pour vous faire semblant de ne pas nous connaître jusqu'à notre départ. Ne vous en faites pas pour le ménage dans notre

chambre. Vous n'avez qu'à laisser une pile de serviettes de toilettes et du savon devant la porte, exactement à minuit. » Il sourit. « Ainsi, nous ne risquons plus d'avoir un autre petit incident du même genre, pas vrai ? »

Elle avança vers la porte. « C'est comme vous dites, messieurs. Je ne sais pas comment dire pour vous exprimer mes regrets à propos de ce qui s'est passé... mais c'est uniquement parce que je n'avais pas *compris*. »

Mon avocat la reconduisit jusqu'à la porte. « Nous comprenons très bien, reprit-il doucement. Mais tout est fini, maintenant. Grâce à Dieu qui protège les honnêtes gens. » Elle souriait en-refermant la porte derrière elle.

RETOUR AU CIRCUS-CIRCUS...
A LA RECHERCHE DU SINGE PERDU...
ET AU DIABLE LE RÊVE AMÉRICAIN

Il s'était passé presque soixante-douze heures depuis cette étrange confrontation, et plus une seule femme de ménage n'avait mis les pieds dans la chambre. Je me demandais ce qu'Alice avait bien pu leur raconter. Nous l'avions aperçue une fois, poussant une voiturette de la lingerie à travers les aires de stationnement, tandis que nous partions dans notre Baleine, mais nous ne lui avons fait aucun signe de reconnaissance et elle avait paru comprendre pourquoi.

Mais tout cela ne pouvait guère durer plus longtemps. La chambre était emplie de serviettes sales qui pendaient dans tous les coins. Le sol de la salle de bains était recouvert d'une couche de quinze centimètres de morceaux de savon, de vomi et de pelures de pamplemousse, le tout mêlé à des morceaux de verre. Je devais enfiler mes bottes chaque fois que j'allais pisser. Les poils du tapis gris tacheté contenaient une telle épaisseur de giaines de marijuana qu'il en tirait sur le vert.

L'ambiance de petite ruelle mal famée que présentait la suite dans son ensemble était tellement moche et incroyablement infecte que je me dis que je m'en tirerais vraisemblablement en prétendant qu'il s'agissait là d'une espèce de « Reconstitution naturaliste » venue droit de Haight-Ashberry et destinée à faire voir aux flics du restant du pays jusqu'à quels abîmes d'ordure et de dégénérescence la gent camée sombrera si elle est livrée à elle-même.

Seulement, quel est l'intoxiqué qui dans la réalité aurait besoin de toutes ces coques de noix de coco et autres débris écrasés de tabac sucré à la mélasse ? La présence de camés justifierait-elle cet éparpillement de frites inachevées ? Ces flaques de ketchup gélifié sur le bureau ?

Ça se pourrait encore. Oui mais alors, pourquoi toutes ces bouteilles de gnôle ? Et ces grossières photos pornographiques arrachées de magazines du genre *Putains suédoises* et *Orgies dans la casbah*, chamarrant le miroir brisé et tenant par des macules de moutarde séchée en une croûte dure et jaunâtre... ainsi que tous les autres signes de violence, ces étranges ampoules rouges et bleues et ces tessons plantés dans le plâtre des murs...

Non, il ne pouvait s'agir là des empreintes du camé normal et respectueux du Seigneur. C'était bien trop sauvage, bien trop agressif.

Cette pièce étalait les preuves d'une consommation excessive de pratiquement tous les types de drogues connues de l'homme civilisé depuis le début des Temps modernes. Cela ne pouvait s'expliquer que comme un *montage*, une sorte d'exposition médicale caricaturale assemblée avec le plus grand soin pour montrer ce qui se passerait si vingt-deux grands camés – présentant chacun une intoxication *différente* – étaient enfermés dans la même pièce pendant cinq jours et nuits, sans le moindre secours.

C'est tout à fait ça. Sauf bien entendu, chers collègues, qu'une telle chose ne pourrait jamais se produire dans la Réalité. Nous n'avons monté ce tableau que dans un but de *démonstration*...

Soudain le téléphone se mit à sonner, me tirant brutalement de ma stupeur fantasmante. Je contemplai l'appareil. Driiinnnnngggggg... Bon Dieu, qu'est-ce que c'est encore ? Est-ce ça qui arrive enfin ? J'entendais presque déjà la voix stridente du directeur, Mr. Heem, m'annonçant que la police montait en ce moment même jusqu'à ma chambre et aurais-je la bonté de ne pas tirer à travers sa porte quand ils se mettraient à la défoncer.

Driinnnnngggg... Mais non, ils ne commenceraient pas par m'appeler. Une fois qu'ils auraient décidé de s'emparer de moi, ils me tendraient probablement une embuscade dans l'ascenseur : gaz asphyxiant pour commencer, puis une nuée de bonshommes. Ça me tomberait dessus sans avertissement.

Je décrochai donc. C'était mon ami Bruce Innés, qui appelait du Circus-Circus. Il avait trouvé l'homme qui pouvait me vendre le singe que je cherchais. Son prix : sept cent cinquante dollars.

« Mais à quelle espèce de ringard avons-nous affaire ? dis-je. Hier soir, c'était quatre cents.

— Il prétend qu'il vient de s'apercevoir que la créature était apprivoisée, répondit Bruce. Il l'avait laissée dormir dans sa caravane hier soir, et la bête a chié dans la cabine de douche.

— Mais ça ne veut rien dire, fis-je. Les singes sont attirés par l'eau. Le prochain coup, il chiera dans l'évier.

— Tu ferais peut-être bien de venir voir et de discuter avec le gars, reprit Bruce. Il est ici au bar avec moi. Je lui ai fait savoir que tu désirais vraiment avoir ce singe à qui tu pouvais donner un vrai foyer. Je pense qu'il voudra négocier. C'est qu'il est vraiment *attaché* à cette créature puante, qui est ici au bar avec nous et qui est assise sur son tabouret en train de baver dans son bock de bière.

— D'accord, dis-je. J'arrive dans dix minutes. Faites attention que la connasse ne se saoule pas. Je veux faire sa connaissance dans son état naturel. »

Lorsque j'arrivai au Circus-Circus, on était en train de charger un

vieil homme dans une ambulance devant l'entrée principale. « Qu'est-ce qui est arrivé ? demandai-je au gardien du parc de stationnement.

— Je ne sais pas bien, dit-il ; quelqu'un a dit qu'il avait eu une attaque. Mais j'ai remarqué qu'il avait l'arrière de la tête tailladé. » Il se glissa au volant de la Baleine et me tendit un reçu. « Vous voulez que je mette votre boisson de côté ? » demanda-t-il en levant un grand verre de tequila qui était sur le siège de la voiture. « Je peux le mettre au frais si vous voulez. »

Je fis oui de la tête. Ces gens étaient habitués à moi. J'étais allé et venu tant de fois dans cet endroit, avec Bruce et les autres membres du groupe, que les gardiens me connaissaient par mon nom – bien que je ne me sois jamais présenté, et que personne ne m'eût demandé comment je m'appelais. Je supposai simplement que ça se passait comme ça ici ; on avait dû fouiller la boîte à gants et trouver un carnet portant mon nom.

La vraie raison, qui ne me vint pas à l'idée alors, était que je portais encore ma plaque d'identité de la Conférence des procureurs. Celle-ci pendouillait du revers de la poche de ma veste multicolore de chasse aux oiseaux, mais je l'avais oubliée depuis belle lurette. Ils devaient tous être absolument persuadés que j'étais quelque gros agent clandestin superloufdingue... ou peut-être pas ; peut-être qu'ils me passaient tous mes caprices uniquement parce qu'ils se disaient qu'un individu assez marteau pour se faire passer pour flic tout en sillonnant Vegas dans une décapotable Cadillac blanche un verre à la main devait presque à coup sûr *être* Quelqu'un, peut-être même être dangereux. Dans un décor où toute personne ayant un peu d'ambition ne se montre pas sous ses vraies allures, on ne risque pas grand-chose à jouer les désaxés de première. Les surveillants de toutes sortes hocheront sagement du menton en se marmonnant les uns aux autres des réflexions sur « ces sales tocards sans classe ».

Le revers de cette médaille est le syndrome « Nom de Dieu ! Qui c'est ça ? » Cette réaction vient des gens comme les portiers et les inspecteurs de magasins qui supposent que toute personne qui se comporte de manière insensée mais n'en donne pas moins de gros pourboires *doit* être quelqu'un d'important – ce qui signifie qu'il faut tout leur passer, ou du moins les traiter aimablement.

Mais rien de tout cela n'a la moindre importance quand on a la tête bourrée de mescaline. Vous vous contentez alors d'aller au petit bonheur, et de faire tout ce qui vous paraît bien – et ça l'est en général. Vegas contient tellement de désaxés par nature – des gens qui sont authentiquement déglingués – que les drogues ne constituent pas vraiment un problème, sauf pour les flics et la Mafia. Les psychédéliques sont pratiquement sans nécessité dans une ville où on peut s'aventurer dans le premier casino venu à n'importe quelle heure

du jour ou de la nuit et assister à la crucifixion d'un gorille sur une croix en néon étincelant qui se transforme soudain en soleil et fait tourner l'animal sauvagement au-dessus de la foule occupée à jouer.

Je retrouvai Bruce au bar, mais pas trace du singe. « Où est-il ? demandai-je. Je suis prêt à signer un chèque. Je veux ramener ce petit salaud chez moi par avion. J'ai déjà réservé deux places en première classe – R. Duke et son fils.

— L'emmener en *avion* ?

— Mais bien sûr, nom de Dieu ! fis-je. Tu crois qu'ils oseraient *dire* quelque chose ? Qu'ils feraient des remarques sur les handicaps de mon fils ? »

Il haussa les épaules : « Compte pas dessus. On vient de l'emmener. Il a attaqué un vieux monsieur ici même, en plein bar. Le vieux pignouf avait commencé à embêter le barman en le critiquant de " permettre à des fripouilles nu-pieds d'entrer dans l'établissement ", or juste à ce moment le singe a poussé un cri perçant – alors le vieux lui a balancé une bière sur la figure, et le singe est devenu fou de rage, a bondi de son siège comme un diable à ressort et a mordu un gros morceau de la tête du vieillard... le barman a dû appeler une ambulance, puis les flics sont arrivés et ont emmené le singe.

— Bon sang de bonsoir ! fis-je. Quelle est la caution ? Il me *faut* ce singe.

— Ressaisis-toi, répliqua-t-il. Tiens-toi à distance de la prison. C'est tout ce qu'ils demandent pour te passer les bracelets. Oublie ce macaque. Tu n'en as pas besoin. »

J'y réfléchis, puis conclus qu'il avait sans doute raison. Ça n'aurait rimé à rien de tout foutre par terre pour sauver je ne sais quel singe violent dont je n'avais même pas fait la connaissance. A ce qui me semblait, il m'aurait aussi mordu ma tête à *moi* si j'essayais de le faire sortir sous caution. Il lui faudrait un moment pour se calmer, après le choc de la mise derrière les barreaux, et je ne pouvais pas me permettre d'attendre cent sept ans.

« Quand pars-tu ? demanda Bruce.

— Dès que possible, répondis-je. Inutile de traîner encore dans ce patelin. J'ai tout ce qu'il me faut. En vouloir plus ne ferait que me perturber. »

Il eut l'air surpris : « T'as *trouvé* le Rêve Américain ? Dans *cette* ville ? »

J'acquiesçai : « Et nous sommes même assis sur le nerf principal en ce moment même. Tu te rappelles l'histoire que le patron nous a racontée sur le propriétaire de l'établissement ? Qu'il avait toujours voulu se sauver pour rejoindre un cirque quand il était môme ? »

Bruce demanda deux autres bières. Il surplomba le casino du

regard, puis reprit avec un haussement d'épaules : « Ouais, je vois où tu veux en venir. Maintenant, le salaud possède son *propre* cirque, et en plus il a droit de voler. » Il acquiesça. « Tu dis vrai – c'est lui, le modèle.

« Absolument, repris-je. C'est du pur Horatio Alger, jusqu'au moindre aspect de son comportement. J'ai essayé de causer avec lui une fois, mais une espèce de gouine au ton menaçant qui prétendait être sa Secrétaire exécutive m'a dit d'aller me faire voir ailleurs. Elle a dit qu'il haïssait la presse plus que toute autre chose en Amérique.

— Lui et Spiro Agnew, marmonna Bruce.

— Ils ont bien raison, répliquai-je. J'ai bien tenté de raconter à cette femme que j'étais d'accord avec toutes ses idées, mais elle a répondu que si je savais à quoi m'en tenir sur ma santé, je me taillerais illico sans même *penser* à déranger le Patron. " Il hait vraiment les reporters, ajouta-t-elle. Je ne veux pas avoir l'air de vous avertir, mais si j'étais vous, je le prendrais comme ça... " »

Bruce approuva de la tête. Le Patron le payait mille dollars par semaine pour se produire deux fois par soirée au Léopard Lounge, avec deux autres mille pour le groupe. Tout ce qu'ils avaient à faire, c'était de sortir un barouf du diable pendant deux heures chaque soir. Le Patron se foutait autant que d'un étron à hélices de ce qu'ils pouvaient bien chanter comme chansons, du moment que ça tapait dur et que les amplis crachaient assez fort pour attirer les gens dans le bar.

Ça faisait un drôle d'effet d'être là à Vegas et d'entendre Bruce chanter des trucs très forts comme « Chicago » et « Country Song ». Si la direction avait pris la peine d'écouter les paroles, le groupe dans son ensemble aurait été passé dans le goudron et dans les plumes.

Plusieurs mois après, à Aspen, Bruce devait chanter les mêmes chansons dans un club bondé de touristes parmi lesquels l'ancien astronaute X... et lorsque la séance fut terminée, X s'avança jusqu'à notre table et se mit à hurler toutes sortes de balivernes de superpatriote éméché, visant Bruce avec des choses comme « Faut être drôlement culotté quand on n'est qu'un sale *Canadien* pour venir ici *insulter ce pays* ! »

« Dis donc, mon pote, répliquai-je, je suis *américain*, moi. Je suis d'ici, et je suis d'accord de A à Z avec ce qu'il dit. »

A cet instant, les videurs musclés firent leur apparition et déclarèrent avec un rictus impénétrable : « Bonsoir, messieurs. Le *I Ching* dit que l'heure est venue de se tenir tranquille, compris ? Et *personne* ne cherche noise aux musiciens dans cet établissement, est-ce clair ? »

L'astronaute s'éloigna, grommelant amèrement qu'il utiliserait

son influence pour « que quelque chose soit fait, et en vitesse encore », pour que les statuts d'immigration soient révisés. « Comment vous appelez-vous, *vous* ? » me demanda-t-il tandis que les videurs le raccompagnaient.

« Bob Zimmerman, fis-je. Et s'il y a bien quelque chose que je déteste dans ce monde, c'est une sale caboche de polak.

— Vous croyez que je suis polak ? s'exclama-t-il. Eh bien vous, vous n'êtes qu'une saleté de *tire-au-cul* ! Une vraie *ordure* ! Vous ne *représentez* pas ce pays.

— Bon Dieu, espérons que *vous* non plus », marmonna Bruce. X était encore en train de déblatérer quand ils le flanquèrent à la rue.

Le lendemain soir, dans un autre restaurant, l'Astronaute était en train de s'enfiler sa boustifaille – sérieux comme un pape – quand un petit garçon de quatorze ans s'approcha de sa table pour lui demander un autographe. X fit son timide pendant quelques instants, feignant l'embarras, puis griffonna sa signature sur le petit bout de papier que le garçonnet lui tendait. Celui-ci prit le papier, l'examina un instant, puis le déchira en petits morceaux qu'il jeta sur les genoux de X. « C'est pas tout le monde qui t'aime, mon vieux », lâcha-t-il avant de retourner s'asseoir à sa table, à quelque deux mètres de là.

Le groupe accompagnant l'Astronaute resta sans voix. Huit ou dix personnes – épouses, directeurs et ingénieurs en faveur, qui voulaient faire passer un bon moment à X à Aspen la fabuleuse. Leur expression était vraiment comme si on leur avait saupoudré leur table de merde en poudre. Personne ne prononça une parole. Ils mangèrent en vitesse, et partirent sans laisser de pourboire.

Mais il suffit avec Aspen et les astronautes. X n'aurait jamais ce genre d'ennuis à Las Vegas.

Une petite dose de cette ville vous tient un bon moment. Cinq jours à Vegas, et vous avez l'impression d'y être resté cinq ans. Il y en a pour aimer l'endroit – mais disons-le, des gens de l'espèce de Nixon. Il aurait été parfait comme maire de cette ville ; avec John Mitchell comme shérif et Agnew comme Grand-Maître des Égouts.

LE BOUT DE LA ROUTE...
MORT DE LA BALEINE...
GRANDES SUÉES A L'AÉROPORT

Lorsque je voulus m'asseoir à la table de baccarat, les videurs me mirent la paluche dessus. « Vous n'avez rien à faire ici, dit doucement l'un d'entre eux. Sortons.

— Pourquoi pas ? » fis-je.

Ils m'emmenèrent jusqu'à l'entrée principale et firent signe qu'on fasse venir la Baleine. « Où est votre ami ? demandèrent-ils pendant que nous attendions.

— Quel ami ?

— Le gros bougnoule.

— Écoutez, fis-je ; je suis journaliste diplômé ; vous ne me verriez jamais traîner dans un tel établissement avec un sale bicot. »

Ils éclatèrent de rire. « Ah oui ? Et ça, alors ? » Et de me mettre sous le nez une grande photographie de mon avocat et moi assis à une table dans le bar flottant.

Je haussai les épaules : « C'est pas moi. C'est un mec qui s'appelle Thompson. Il travaille pour *Rolling Stone*... ce type est vraiment dingue et méchant. Et le type qui est assis à côté de lui est l'homme de la Mafia à Hollywood. Merde quoi, est-ce que vous avez étudié cette photo ? Quel est le maboul qui se baladerait dans Vegas en portant *un seul gant noir* ?

— Nous l'avons bien remarqué, répliquèrent-ils ; mais où est-il passé, maintenant ? »

J'eus un haussement d'épaules : « Il se déplace assez vite. Il reçoit ses ordres de St. Louis. »

Ils me dévisagèrent : « Mais comment êtes-vous au courant, vous, de tout ça ? »

Je leur fis voir mon insigne en or de Collabo bénévole de la police, le leur sortant très vite en tournant le dos à la foule. « Comportez-vous comme si de rien n'était, murmurai-je ; ne me faites pas repérer. »

Ils étaient encore figés de surprise tandis que je m'éloignais déjà dans la Baleine. Le zigoto l'avait amenée vraiment à l'instant propice, et je lui avais glissé un billet de cinq dollars avant de bondir sur la chaussée dans un crissement de pneus très stylé.

C'était vraiment la fin. J'allais directement au Flamingo et embarquai tous mes bagages dans la bagnole. Je tentai de mettre la capote, pour être dans l'intimité, mais quelque chose ne fonctionnait

pas dans le moteur. L'ampoule de contrôle des batteries avait été allumée de son plus beau rouge depuis que j'avais envoyé l'engin dans le lac Mead pour faire un test à l'eau. Un rapide examen du tableau de bord révéla que chacun des circuits de la voiture était foutu. Plus rien ne marchait. Même pas les phares – et lorsque j'appuyai sur le bouton de conditionnement de l'air, j'entendis une mauvaise explosion sous le capot.

La capote était à moitié fermée, mais je décidai de tenter quand même d'arriver à l'aéroport. Si cette sale camée de bagnole n'avancait pas droit, je pouvais toujours l'abandonner sur place et continuer en taxi. Au diable cette camelote fabriquée à Détroit. On ne devrait pas tolérer qu'ils s'en sortent comme ça.

Le soleil se levait quand je parvins à l'aéroport. Je laissai la Baleine dans le stationnement pour voitures officielles. Un gosse de quinze ans environ la reçut, mais je refusai de répondre à ses questions. Il était dans tous ses états à cause de l'état général du véhicule. « Grand Dieu ! n'arrêtait-il pas de s'écrier ; mais comment cela a-t-il *pu* se produire ? » Il tournait sans arrêt autour de la voiture en désignant diverses bosselures, déchirures et autres marques de coups.

« Je sais bien, fis-je. Ils lui en ont vraiment fait voir de toutes les couleurs. Ce sale patelin est épouvantable si on circule en décapotable. La fois la plus dure, ç'a été sur le Boulevard, en face du Sahara. Tu sais, le coin, là où traînent tous les camés. Seigneur, je n'y ai pas cru, quand la folie les a tous pris *d'un seul coup*. »

Le petit n'était pas très finaud ; il était bouche bée depuis un moment déjà, et à présent, il paraissait être dans un état de terreur muette.

« Te tracasse pas, lui dis-je ; je suis assuré. » Je lui fis voir le contrat en désignant la clause imprimée en petits caractères qui spécifiait que j'étais assuré contre *tous les dommages*, pour seulement deux dollars par jour.

Le gosse opinait encore du chef que je m'étais déjà sauvé. Je me sentis bien un brin coupable de le laisser se débrouiller avec la bagnole, mais il n'y avait aucun moyen d'expliquer ces dégâts massifs. Cette tire était finie, en miettes, occise. Normalement, on m'aurait mis le grappin dessus et on m'aurait arrêté si j'avais essayé de la rendre ainsi... mais pas à cette heure matinale, avec rien que ce gosse en face de moi. Après tout, j'étais un « officiel » ; sans ça, ils n'auraient même pas songé à me louer cette voiture...

Que les petits poulets regagnent leur perchoir pour y méditer leurs fautes, me dis-je en me ruant dans l'aéroport. Il était encore trop tôt pour avoir à jouer les normaux, et j'allais m'affaler à la cafétéria derrière un exemplaire du *L.A. Times*. Quelque part au fond du

couloir, un jukebox jouait « Il a suffi d'un clin d'œil ». Je tendis l'oreille quelques instants, mais mes terminaisons nerveuses n'étaient plus en état de rien capter. La seule chanson qui aurait pu me dire quelque chose à ce moment-là était « Mister Tambourine Man ». Ou peut-être « Memphis Blues Again... »

Aoooh, mama... est-ce que ça va encore... durer longtemps... ?

Mon avion décollait à huit heures, ce qui signifiait que j'avais deux heures à tuer. Je me sentais désespérément visible. Il ne faisait pas de doute dans mon esprit qu'ils étaient en train de me chercher ; le filet se resserrait... ce n'était qu'une affaire de temps avant qu'ils me traquent comme je ne sais quelle bête enragée.

J'enregistrai tous mes bagages – tous sauf ma sacoche de cuir, bourrée de drogues. Et contenant aussi le. 357. Avaient-ils leur fichu détecteur de pièces métalliques dans cet aéroport ? J'approchai en baguenaudant de la porte d'embarquement et examinai les parages, l'air de rien pour repérer d'éventuelles boîtes noires. Il n'y en avait aucune de visible. Je résolus de tenter le coup – passer tout droit par la porte avec un grand sourire sur la figure et en marmonnant des propos décousus sur « le fâcheux effondrement du marché des grosses pièces... »

Encore un représentant de commerce en faillite qui s'en retourne au bercail. Tout ça, c'est de la faute de ce pourri de Nixon. Et comment donc ! Je me dis que ça ferait sans doute plus naturel si je me trouvais quelqu'un avec qui bavarder – n'importe quel blabla de routine, entre passagers :

« Salut, salut, mon pote ! J'parie que tu t'demandes pourquoi c'que j'sue tellement, hein ? Ouais ! Ben, mon vieux, ouille aïe aïe ! T'as pas lu les journaux c'matin ?... On croirait jamais c'que ces sales enculés ont encore fait ce coup-ci ! »

Je me dis que ça passerait comme ça... seulement, je ne vis personne qui eût l'air assez normal pour que je lui parle. L'aérogare entière était emplie de gens qui avaient l'air d'être prêts à me sauter sur le chignon au premier faux mouvement. Je me sentais très paranoïaque... comme quelque étrangleur qui a mis les bouts de Scotland Yard.

Partout où je regardais, je voyais des Cochons... Car ce matin-là, l'aéroport de Las Vegas était effectivement bourré de flics : c'était l'exode massif qui suivait l'apogée de la Conférence des procureurs. Quand cela finit par me revenir, je me sentis rassuré sur ma propre santé mentale...

E... T TOUT
semble prêt.
Êtes-vous Prêts ?

Ma foi, pourquoi pas ? C'est un jour pénible à Vegas. Un millier de flics quittent la ville, galopant à travers l'aéroport par groupes de trois ou six. Ils s'en retournent chez eux. La conférence sur les drogues est finie. Le hall résonne de menus propos et du bruit des corps. Des bières et des Bloody Mary en vitesse ; ici ou là, une victime des éruptions de poitrine est en train de se passer de la pommade Mexsana sous les bretelles d'aisselles d'un gros étui d'arme à épaule. Plus la peine de cacher cette affaire. Que ça pende tout seul... ou au moins, que ça prenne un peu l'air.

Oui, merci à vous... Je crois que j'ai pété un bouton de mon pantalon. J'espère qu'il va pas se casser la gueule. Vous voudriez pas que mon froc se barre, pas vrai[26] ?

Putain, non ! Pas aujourd'hui. Pas ici, en plein aéroport de Las Vegas, par cette matinée suante et ahanante qui couronne cette réunion de masse sur les Narcotiques et les drogues dangereuses.

Quand le train entra... dans la gare... je la regardai dans les yeux...

Sinistre comme musique, pour un aéroport.

Oui, c'est dur pour l'dire c'est dur pour l'dire, que vous avez aimé en Vain...

Ça arrive comme ça, de temps à autre, qu'il y ait des jours où *tout* est vain... une journée qui ne vaut pas tripette du lever au coucher ; et si vous savez ce qui est bon pour vous, ces jours-là vous vous planquez dans un coin tranquille, et vous vous contentez de *voir venir*. Et peut-être de réfléchir un petit coup. Vous vous étalez sur une vieille chaise en bois, vous baissez le store pour ne pas voir la circulation, et vous faites finement sauter la capsule de cinq ou huit Budweisers... vous vous fumez un paquet de King Marlboros, vous mangez un sandwich au beurre de cacahuète, et finalement vers le soir, vous vous avalez une boulette de bonne mescaline... puis un peu plus tard, vous poussez jusqu'à la plage. Et de brume en brisants, vous barbotez sur vos pieds engourdis de froid à une dizaine de mètres des flots... clopinant à travers les tribus d'oiseaux de mer... les picoreurs de sable, les cavaleurs, les coureurs de femelle, stupides petits oiseaux, crabes et suceurs de sel, avec ici ou là un grand pervers ou un rejeté total qui boitille à distance et se morfond tout seul derrière les dunes et le bois flottant...

Ce sont là les specimens auxquels on ne vous présentera jamais correctement – en tout cas pas si la chance ne vous tourne pas le dos. Mais la plage est quelque chose de moins compliqué qu'un matin de grande turbulence à l'aéroport de Las Vegas.

Donc, je me sentais très évident. Psychose amphétaminesque ? Démence paranoïaque ? – C'est *quoi* ? Mes bagages argentins ? Ou alors cette démarche par petits bonds maladroits qui m'a une fois valu d'être rejeté de la Marine ?

C'est vrai. *Cet homme ne saura jamais marcher en ligne droite, mon capitaine ! Car il a une jambe plus longue que l'autre... Oh ! pas beaucoup. A peu près neuf millimètres, ce qui faisait six millimètres environ au-delà de ce que le capitaine tolérait.*

Nous nous séparâmes donc. Il accepta un commandement dans le sud de la mer de Chine ; quant à moi, je devins docteur ès journalisme à la Gonzo... et bien des années après, tandis que je tuais le temps à l'aéroport de Las Vegas par cette terrifiante matinée, je pris un journal et vis comment le capitaine avait fini dans la merdouille :

COMMANDANT DE VAISSEAU MASSACRÉ PAR INDIGÈNES APRÈS ASSAUT « ACCIDENTEL » DE GUAM

(AOP) – *A bord du USS Crazy Horse : Quelque part dans le Pacifique (25 sept.)* – Les 3465 hommes de l'équipage au complet de ce tout nouveau porte-avions américain sont ce matin dans le plus profond deuil après la disparition de cinq hommes dont le capitaine, qui ont été découpés en morceaux comme chair à pâté au cours d'une rixe avec la police des Stupéfiants dans le port franc de Hong See. Le docteur Bloor, aumônier du navire, a dirigé la cérémonie funèbre tendue qui s'est déroulée à l'aube sur le pont d'envol. La chorale de la Quatrième Flotte a chanté « Tom Thumb's Blues »... puis, tandis que les cloches du bord tintaient frénétiquement, les restes des cinq hommes ont été consumés dans une calebasse, avant d'être jetés dans le Pacifique par un officier en cagoule désigné seulement comme « Le Commandant ».

Très peu de temps après la fin de la cérémonie, les hommes d'équipage se sont mis à se battre entre eux et toute communication avec le navire a été interrompue pour une période indéterminée. Des porte-paroles officiels du Quartier Général de la Quatrième Flotte à Guam ont déclaré que la Marine n'avait « aucun commentaire » à faire sur la situation, dans l'attente des résultats d'une enquête à l'échelon supérieur menée par une équipe de spécialistes civils sous la direction de l'ancien procureur de la Nouvelle-Orléans James Garrison.

... Mais pourquoi s'en faire avec les journaux, si c'est tout ce qu'ils ont à offrir ? Agnew avait raison. La presse n'est faite que d'une bande de tantouzes brutales. Le journalisme n'est ni une profession, ni

un métier. Ce n'est qu'un attrape-connards et un attrape-débiles à deux sous – une fausse porte donnant sur les prétendus dessous de la vie, une misérable et écoeurante fosse à pisse condamnée par les services de reconstruction, juste assez profonde pour qu'un poivrot s'y terre au niveau du trottoir pour s'y masturber comme un chimpanzé dans une cage de zoo.

ADIEU A VEGAS...
« QUE DIEU VOUS PRENNE EN PITIÉ,
BANDE DE POURCEAUX ! »

Tandis que je rôdais furtivement dans l'aérogare, je m'aperçus, en la voyant dans la glace au-dessus d'un urinoir, que je portais encore ma plaque d'identité de police : un rectangle orange plat, scellé dans du plastique translucide, indiquant « Raoul Duke, détective particulier, Los Angeles ».

Débarrassons-nous de ça, me dis-je ; arrachons-le. La grosse blague est terminée... et elle n'a rien démontré. En tout cas, elle n'a rien prouvé pour moi. Certainement pas non plus pour mon avocat – qui portait également un insigne – mais qui à l'heure actuelle était de retour à Malibu, où il pensait ses plaies paranoïdes.

Cela avait été une perte de temps, un infâme boxon qui n'avait servi – c'était clair rétrospectivement – que d'excuse bon marché à un millier de flics pour passer quelques jours à Las Vegas en faisant payer les frais aux contribuables. Personne n'avait rien *appris* – en tous cas rien de nouveau. Sauf moi peut-être... et c'était pour découvrir que l'Association nationale des Procureurs a une dizaine d'années de retard sur la sinistre situation véritable et les dures réalités mouvantes de ce qu'ils viennent à peine d'apprendre à appeler « la Culture de la Drogue » en l'an fétide de Notre-Seigneur 1971.

Ces gens continuent à faire raquer aux contribuables des milliers de dollars pour faire des films sur « les dangers du L.S.D. » alors que pour tout le monde – sauf pour les flics –, l'acide est le tocard du marché de la drogue, et que la popularité des psychédéliques s'est effondrée si radicalement que la plupart des fourgueurs-grossistes ne s'occupent même plus d'acide ou de mescaline de qualité, sauf pour faire plaisir à quelques clients spéciaux, principalement des dilettantes de la drogue éreintés et ayant dépassé la trentaine comme moi et mon avocat.

Le gros marché, ces temps-ci, est dans les tranquillisants. Les petites pilules rouges et la schnouf – séconal et héroïne –, ainsi qu'un brouet de sorcières de mauvaise herbe domestique saupoudrée que tout ce qu'on peut imaginer, de l'arsenic au soporifique pour canasson. Ce qui se vend, aujourd'hui, c'est tout ce qui Vous Démolit La Tête – tout ce qui vous fait sauter les plombs dans la cervelle et vous laisse le plus longtemps possible bon à ramasser à la petite cuiller. Le marché des ghettos a fleuri dans les banlieues. L'habitué des tranquillisants

cherche vengeance et s'est tourné vers la piquouse et même la grosse veine... et pour chaque ex-amphétard qui a fini dans la blanche pour se soulager, il y a deux cents gosses qui sont passés direct du séconal à la seringue. Ils n'ont même pas pris la peine de *tâter* des amphés.

Les défonçants ne sont plus de mode. La méthédrine est presque aussi rare, sur le marché de 1971, que l'acide ou la D.M.T. purs. L'« expansion de la conscience » s'en est allée avec L.B.J... et il vaut la peine de noter, historiquement, que les tranquillisants se sont ramenés avec Nixon.

Je grimpai clopin-clopant dans l'avion sans aucun problème, si ce n'est l'onde de vibrations dégueulasses émanant des autres passagers... mais j'avais alors la citrouille tellement ratatinée qu'il m'aurait été complètement égal de devoir monter à bord nu comme Adam et couvert de chancres purulents. Il aurait fallu une énorme dépense de force physique pour m'empêcher d'entrer dans cet avion. J'étais tellement plus loin que la simple fatigue que je commençais à me faire gentiment à l'idée de l'hystérie permanente. Je sentais que la moindre incompréhension de la part de l'hôtesse me ferait chialer ou alors devenir dingue... et la fille parut s'en rendre compte car elle fut avec moi de la plus grande gentillesse.

Quand je voulus plus de glaçons dans mon Bloody Mary, elle me les apporta très vite... et lorsque je fus à court de cigarettes, elle m'en donna un paquet pris dans son propre sac. La seule fois où elle sembla nerveuse fut quand je sortis un pamplemousse de ma sacoche et me mis à le découper en tranches avec mon couteau de chasse. Je vis qu'elle me surveillait de près, et j'essayai de sourire en lui déclarant : « Je ne pars jamais sans pamplemousses ; c'est pas facile d'en trouver de vraiment bons – à moins d'avoir les moyens. »

Elle approuva de la tête.

Je lui balançai encore une fois mon sourire-grimace, mais il n'était pas facile de deviner ce qu'elle pensait vraiment. Il était parfaitement possible, n'étais-je pas sans savoir, qu'elle ait déjà décidé de me faire évacuer de l'appareil dans une cage en arrivant à Denver. Je la fixai avec insistance dans les yeux pendant un moment, mais elle garda son calme.

Je dormais lorsque notre avion toucha la piste, mais la secousse me réveilla instantanément. Je regardai par le hublot et vis les Montagnes Rocheuses. Bordel de Dieu ! mais qu'est-ce que je fabriquais là ? Ça ne rimait à rien. Je résolus d'appeler mon avocat dès que possible. Qu'il me câble un peu de fric pour que j'achète un énorme doberman albinos. Denver est le bureau central de regroupement des dobermans volés : ils arrivent de tous les coins du

pays.

Puisque j'étais sur place, je me dis que je devrais en profiter pour me prendre un chien méchant. Mais avant tout, quelque chose pour mes nerfs. Aussitôt que l'avion se fut arrêté, je me ruai à la pharmacie de l'aérogare et demandai une boîte d'amyles à la vendeuse.

Elle se mit à s'agiter et à secouer la tête avant de déclarer : « Oh, non, je n'ai pas le droit de vendre ces choses-là, sauf sur ordonnance.

— Je sais, fis-je ; mais vous comprenez, je *suis* docteur, je n'ai pas besoin d'ordonnance. »

Elle continuait à se trémousser, et marmonna : « Eh bien... je vais vous demander de me montrer des papiers.

— Mais bien sûr. » Je sortis vite mon portefeuille et m'arrangeai pour qu'elle puisse voir en un coup d'œil mon insigne de police tandis que je fouillai pour mettre la main sur ma Carte de Réduction aux Ecclésiastiques – laquelle m'identifie comme docteur en Théologie et pasteur certifié de l'Église de la Nouvelle Vérité.

Elle inspecta soigneusement la carte, puis me la rendit. Je sentis un respect nouveau dans ses manières. Ses yeux se radoucirent. Elle semblait vouloir me toucher. « J'espère que vous me pardonneriez, mon père, dit-elle avec un beau sourire. Mais je devais vous le demander. C'est que nous avons de *vrais monstres* dans ce pays. Toutes sortes de dangereux intoxiqués. Vous ne le croiriez jamais.

— Ne vous tourmentez pas, repris-je. Je comprends parfaitement. Mais je suis malade du cœur et j'espère que...

— Certainement ! » s'écria-t-elle – et en quelques secondes, elle était de retour avec une boîte de douze ampoules de nitrite d'amyle. Je payai sans chipoter sur la réduction aux ecclésiastiques. Puis j'ouvris la boîte et m'en cassai une sous le nez immédiatement, sous ses yeux.

« Vous pouvez être reconnaissante d'avoir le cœur jeune et fort, dis-je ; si j'étais vous, je ne me livrerais jamais à... euh... sainte merde !... hein ? Oui eh bien vous voudrez bien m'excuser maintenant mais je sens que ça monte. » Je tournai et partis en vacillant dans la direction générale du bar.

Que Dieu vous prenne en pitié, bande de pourceaux ! criai-je à deux Marines qui sortaient des toilettes hommes.

Ils me regardèrent sans rien dire. J'étais agité par de démentielles convulsions de rire. Mais ça n'avait aucune espèce d'importance. Je n'étais qu'un clergyman déglingué de plus avec le cœur malade. Crénom de nom ! on va bien m'aimer au Brown Palace. Je m'envoyai encore un bon coup d'amyle, et lorsque je fis mon entrée dans le bar, mon cœur exultait de joie. J'avais l'impression d'être une réincarnation monstrueuse de Horatio Alger... un Homme en Marche, juste assez malade pour avoir confiance en tout.

-
- [1] Nom d'une partie chic de Sunset Boulevard & Hollywood. (N.d.T.)
- [2] H. Alger (1834-1899), romancier et chantre de la réussite sociale exemplaire et du Rêve Américain dans son expression la plus naïvement optimiste. (N.d.T.)
- [3] Pinto : la petite voiture dont le narrateur a parlé précédemment. (N.d.T.)
- [4] La Floride est prolongée par une série d'îles que relie une digue avec une route. (N.d.T.)
- [5] Augustus Owsley Stanley III, grand fabricant de L.S.D. devant l'Éternel. Consulter *Acid Test*, op. cit. chap. xv. (N.d.T.)
- [6] Keno : variété américaine du loto. (N.d.T.)
- [7] Organisateur de matches de catch d'importance locale. (N.d.T.)
- [8] Vieux chanteur des années quarante qui ne se produit plus que devant des publics âgés. (N.d.T.)
- [9] Parce que la compagnie d'électricité lui faisait payer trop cher, ce personnage devint un terroriste qui fit des attentats dans New York pendant quinze ans. (N.d.T.)
- [10] Trio vocal très célèbre aux U.S.A. bien que inconnu en France. (N.d.T.)
- [11] Chanteur de style « country » patriotique, très commercial et franchement réactionnaire. (N.d.T.)
- [12] Noms tenus secrets à la demande expresse des avocats de notre maison d'édition. (N.d.A.)
- [13] Income Revenue Service : le service des impôts américain. (N.d.T.)
- [14] Acteur de cinéma, vedette du feuilleton télévisé *The FBI*, qui tentait de donner une bonne image de cet organisme. (N.d.T.)
- [15] Avis aux trafiquants de poudre blanche sur un panneau d'affichage à Boulder, Colorado. (N.d.A.)
- [16] L'auteur de *Vol au-dessus d'un de coucou*. L'un des promoteurs du psychédéisme et des « tests de l'acide » qui ont fait fureur sur la côte Ouest à la fin des années soixante. Voir le livre de Tom Wolfe : *Acid Test*, op. cit. (N.d.T.)
- [17] Un des meilleurs joueurs de golf américains. (N.d.T.)
- [18] Le plus célèbre présentateur de télévision américain. (N.d.T.)
- [19] Loi qui interdit d'emmener un mineur d'un État à un autre sans le consentement des parents. (N.d.T.)
- [20] Comique des années vingt dont la carrière fut brisée en 1921 par le Premier grand scandale du cinéma américain. Au cours d'une partie, il aurait violé sauvagement une jeune femme qui mourut d'une perforation. Bien que rien ne pût jamais être prouvé contre lui et après trois acquittements, il ne put jamais reconquérir l'écran. (N.d.T.)
- [21] Cachets qui donnent une bonne haleine. (N.d.T.)
- [22] Avocat très riche, célèbre, mélodramatique et de mauvaise réputation qui a défendu Jack Ruby. (N.d.T.)
- [23] Groupe satanique dont on a beaucoup parlé en rapport avec le procès de Charles Manson. (N.d.T.)
- [24] « Roach » signifie « cafard » mais désigne aussi en argot mégot de joint qu'on peut réutiliser au bout d'une cigarette. (N.d.T.)
- [25] Le « chapitre » de Berdoo désigne le premier groupe de Hell's Angels fondé en 1950 à San Bernardino (abrégé en « Berdoo »), dans le sud de la Californie. (N.d.T.)
- [26] Dixit Mick Jagger, in « Get Your Ya-ya's Out ». (N.d.T.)